



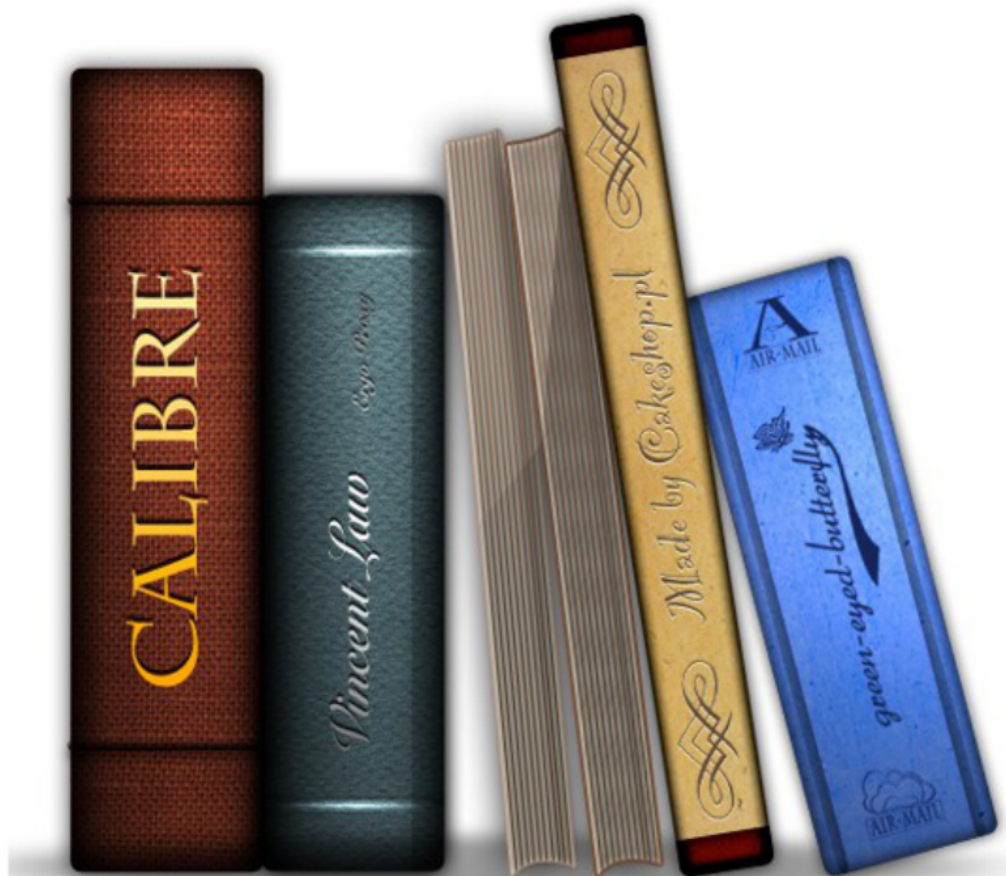
Fluke

Herbert, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

fluke



calibre 0.8.37

JAMES HERBERT

CHAPITRE 1

La chaleur du soleil sur mes paupières insiste doucement pour que j'ouvre les yeux. Le bruit s'insinue en moi et brusquement je prends conscience du brouhaha confus, entrecoupé d'éclats stridents.

Prudemment, comme à regret, je soulève à demi mes paupières si lourdes, tout engluées de sommeil. Dans un voile de brume, je distingue une forme sombre couverte de fourrure. Un corps de la même taille que moi, qui respire au rythme régulier d'un sommeil heureux. Je bâille à fendre l'âme et d'un seul coup, mes yeux s'ouvrent tout grands. D'autres corps sont allongés au-tour de moi, des noirs, des gris, des noirs et gris, au poil court et raide, ou long et bouclé. Quelque chose de blanc fond sur moi comme l'éclair, et des dents aiguës me mordillent l'oreille. Je m'écarte en geignant. Mais où suis-je, et qui suis-je? Qui... ou quoi?

Des odeurs me parviennent, d'abord désagréables puis étrangement plaisantes. Le nez froncé, je hume des senteurs fortes qui me sécurisent, je ne sais pas pourquoi. Je me faufile dans la chaleur des autres, à distance respectueuse des méchantes dents. Mon agresseur en blanc préfère finalement la clôture de fil de fer qui nous entoure. Dressé sur ses pattes de derrière, il s'y appuie en remuant tant qu'il peut sa croupe et son bout de queue. Apparaît alors une immense main blafarde, qui l'enlève à mes yeux.

Je pousse un autre petit cri, un cri d'horreur cette fois. De cette main colossale émane une telle puissance, et des odeurs tellement... tellement étrangères. Effrayantes, oui, mais intéressantes aussi. J'essaie de me nicher plus profondément dans la mêlée de fourrure alanguie, à la recherche d'un contact que je ne comprends pas. Pourquoi ces animaux, pourquoi ces monstres autour de moi? Et je me sens leur semblable, pourquoi?

A présent que le sommeil m'a fui, la conscience de ma situation me fait palpiter le coeur. Je me trouve dans une sorte d'enclos, très vaste me semble-t-il, dont le sol est recouvert de paille. Une clôture nous enferme, bien plus haute que moi, et mes compagnons sont des chiens. Ce n'est pas tellement la peur qui règne en moi en cet instant, mais plutôt la confusion. J'ai le souffle court, la respiration haletante; je

dois uriner un peu, quelques gouttes seulement. Je veux m'enfouir encore davantage au milieu de ces corps dodus. Deux surtout me semblent proches de moi, comme si quelque lien nous unissait. Je comprendrai plus tard que c'était pour raison de parenté, mais pour l'instant je n'obéis qu'à mon instinct.

Sans relever la tête, la mâchoire bien enfoncée dans la paille, je risque un coup d'oeil autour de moi. Comme tout est terne! On distingue à peine les couleurs dans leur diversité, tout juste quelques gris et quelques bruns éteints. Si je vois les couleurs dans ma tête, c'est que je les ai connues d'avant... avant...

Avant?

Dans la perplexité où je suis, je n'arrive pas à formuler la question, et encore moins la réponse.

Mais voici que les couleurs commencent à me parvenir - héritage qui me différencie de mes compagnons. Les gris tendres deviennent des bruns légers, les gris sombres des bruns plus foncés. Les noirs restent noirs, mais gagnent en profondeur. Et les couleurs de l'arc-en-ciel éclatent en moi, éblouissante fantasmagorie, aveuglante d'intensité. Les noirs ne sont plus noirs, ils sont bleus, indigo, bruns de mille nuances, ils me blessent les yeux, m'obligent à les fermer. Mais le soleil est toujours là, et la ronde colorée continue de tourbillonner sous mes paupières. Enfin le spectre s'ordonne, les couleurs trouvent leur équilibre; les éclairs alors s'assagissent, les tonalités commencent à s'organiser. J'ouvre les yeux : le monde monochrome que j'ai aperçu brièvement s'est évanoui pour faire place à un magnifique tableau animé dont chacune des couleurs, tout en étant elle-même, participe des autres et les complète. Je ne cesserai jamais de prendre un grand plaisir à contempler toutes choses, à m'émerveiller des teintes nouvelles surgissant à mes yeux étonnés comme si elles étaient nées pour moi - quitte à admettre ensuite qu'elles existent depuis toujours, mais que je n'avais pas su les regarder. Si les couleurs me semblent un peu plus sourdes que par le passé, elles sont aussi plus fraîches et plus intéressantes qu'autrefois. C'est que le monde m'apparaît plus grand, je suppose. Être plus près du sol rapproche de la nature.

Puis, passé cette phase étrange que je n'ai ni comprise ni appréciée, je commence à manifester un certain esprit d'aventure dans mon exploration. Je lève le nez de la paille, je tends le cou : on passe près de moi, je vois des yeux qui m'observent d'en haut, des sourires pleins de gentillesse. Tous se ressemblent alors, je ne saurais distinguer un mâle d'une femelle, un individu d'un autre. Je ne sais même pas qui

ils sont exactement, ces géants. Curieusement pourtant, je différencie tout de suite les plus petits géants, non seulement des plus vieux, mais les uns par rapport aux autres. Plusieurs me regardent en riant; ils font de drôles de bruits avec leur bouche, et jettent des regards interrogateurs aux plus grands qui se trouvent derrière eux. Plus loin, je vois d'énormes bâtiments gris qui montent haut dans le ciel - et le ciel lui-même, si bleu, si clair, si profond. Le ciel reste ce que je connais de plus pur, du bleu froid de l'aube au bleu de cobalt si poignant du jour, jusqu'à la nuit noire piquetée de points d'argent. Par le jour le plus sombre, lorsque le ciel se couvre de nuages menaçants, le plus petit coin de bleu fait tressaillir mon coeur. Aujourd'hui, il me semble que je vois le ciel pour la première fois, ce qui est exact en un sens - mais avec des yeux différents.

Ma contemplation extasiée se prolonge jusqu'à ce que le soleil me brouille les yeux. Je cille rapidement et à ce moment précis, je comprends qui je suis. La révélation ne me bouleverse pas, parce que mon nouveau cerveau fonctionne encore de façon normale; les souvenirs y dorment encore. J'accepte donc ce que je suis; ce n'est qu'ensuite que je m'interrogerai sur mon recommencement. Mais pour l'instant, je trouve parfaitement naturel d'être un chien.

CHAPITRE 2

Est-ce du doute que je perçois en toi, ou bien davantage? Une certaine peur peut-être: Je te demande seulement de me prêter attention en oubliant un moment certitudes et préjugés; quand j'aurai terminé mon histoire, tu seras en mesure de juger par toi-même. A cette heure bien des choses me sont encore obscures et je sais qu'elles le resteront - dans cette existence tout au moins. Pourtant je peux t'aider à comprendre un peu mieux ta vie. Et à avoir moins peur.

J'en étais donc resté au point où j'examinais ce qui m'entourait, de mes yeux si différents des tiens. Mais voici qu'on empoigne ma fourrure à la base du cou, et soudain mes pattes quittent ma litière de paille et s'agitent frénétiquement dans le vide. Une énorme main rude apparaît au-dessous de moi; on m'y pose et la prise qui me distendait la peau abandonne mon cou. Ces mains sont dures, et elles ont une odeur que je n'aime pas du tout. Une odeur dont les différents éléments, presque tous nouveaux pour moi, ne fusionnent pas en un seul parfum, mais restent distincts - chaque compo-sante gardant son identité tout en se combinant aux autres pour représenter l'homme. Ceci n'est pas facile à expliquer, mais je vais essayer. De même que les humains reconnaissent quelqu'un en réunissant mentale-ment les

différents traits de physionomie de cette personne - forme du nez, couleur des yeux, des cheveux, du teint, pli de la bouche, allure générale - nous, les animaux, préférons utiliser nos sens pour assembler les différentes odeurs corporelles d'un individu. Notre méthode est de loin la plus fiable, car les traits physiques peuvent être modifiés ou changer avec l'âge, mais pas l'odeur personnelle. Ton odeur s'élabore peu à peu, s'enrichit de toutes tes actions, et aucun nettoyage ne saurait l'effacer. Ce que tu as mangé, les vêtements que tu as portés, les endroits où tu es allé, tout cela nous livre ton identité de façon plus sûre que n'importe quelle physionomie.

Le géant (à l'époque, le concept d'homme m'est encore inconnu) qui vient de m'extraire de l'enclos empesté probablement le tabac, l'alcool et la nourriture grasse, auxquels s'ajoute une autre odeur, toujours présente celle-là, d'origine sexuelle. Mais à ce moment de mon existence, toutes les odeurs sont nouvelles pour moi, inquiétantes, désagréables, encore qu'intéressantes, je l'ai dit. La seule familière est celle du chien, que mon nez sensible détecte et conserve pour se rassurer. Je peux voir maintenant les milliers d'animaux à deux pattes - c'est ainsi qu'ils m'apparaissent - qui se pressent ici en piétinant, et vont et viennent dans un bruit qui me confond et m'assourdit. Je me trouve dans un marché, bien sûr, et en ces tout premiers instants déjà, l'endroit a quelque chose de vaguement familier, comme une sensation de déjà vu. Des sons âpres, sortes de grognements, résonnent à mon oreille et je tourne vivement la tête vers le bruit : les lèvres de l'individu qui me tient remuent, les grondements que j'entends viennent de là. Je ne reconnais pas les mots eux-mêmes, mais j'en saisis l'intention.

Une autre voix s'élève et on me pousse dans d'autres bras. L'odeur est complètement différente : pas de relents de nicotine, mais effluves alimentaires et exhalai-sons alcoolisées, avec... quelque chose de plus. La gentillesse, cela se sent - comme un parfum. Un parfum rassurant, sinon captivant. Dans le cas présent, elle ne prédomine pas; mais en comparaison des mains que je viens de quitter, celles-ci sont imprégnées de l'arôme le plus délicat. Je me mets à lécher ces mains où je trouve des traces de nourriture. Lécher une main ou un visage humain est un réel plaisir; l'humidité qui suinte de chaque partie du corps garde quelque chose des aliments récemment ingérés, auquel s'ajoute une saveur salée très particulière. Si le goût, très subtil, s'évanouit vite, l'arôme délectable associé au léger chatouillis de la peau qui agace la langue est un plaisir exquis dont tous les chiens raffolent. Plaisir qu'il ne faut pas confondre avec l'affection, même si le goût qu'on connaît bien devient avec le temps plus agréable que celui qu'on ne connaît pas, ce qui équivaut presque à une

démonstration d'amour. Disons qu'il s'agit plutôt d'un exercice d'appréciation pour les papilles gustatives.

Le géant amical me serre d'une main contre sa poitrine; l'autre me caresse la tête, me chatouille derrière les oreilles, et cela me ravit tellement que j'essaie de lui attraper le nez avec les dents. Il renverse brusquement la tête en émettant un son que j'interprète comme un grognement de bonheur; je redouble mes efforts pour atteindre cette protubérance qu'il porte sur la figure, et ma langue rencontre son menton. Il est râpeux, ce qui m'irrite légèrement la muqueuse et me surprend un peu, mais le mouvement de recul que j'esquisse cède aussitôt à un renouveau d'excitation : je me lance dans un nouvel assaut, réprimé cette fois de main ferme.

Après un échange de voix, on me remet brusquement dans l'enclos. Tout de suite je bondis dans l'espoir de retrouver le géant amical; comme je pose mes pattes de devant sur la barre de bois surmontant le grillage, un animal au pelage blanc prétend me déloger d'un coup d'épaule. Je le repousse : quelque chose de bien va m'arriver, je le sens. Par-dessus ma tête, des morceaux de papier verdâtre passent dans les rudes mains rouges de mon gardien. Et me voici de nouveau enlevé très haut dans les airs, et serré contre la poitrine dont je connais déjà l'odeur accueillante. Avec un petit cri d'exultation, j'essaie de lécher la face démesurée qui me domine. Aurais-je souffert sous la tutelle de l'autre géant, et qu'aurais-je enduré? Je n'en sais rien, mais quelque chose me dit qu'il valait mieux le fuir : il respirait la méchanceté. Mon regard tombe alors sur ceux qui restent nichés dans l'enclos, et le regret me serre le coeur. Ce sont mes frères, mes amis. La tristesse m'envahit. On m'emporte, et la vision d'un animal plus grand que moi me traverse l'esprit, ma mère probablement. Je pleure alors, je me recroqueville en gémissant contre l'immense individu; il me caresse la tête, et ses lèvres modulent des sons apaisants.

La foule des deux-jambes m'effraie encore plus maintenant que je me meus au milieu d'elle. Tout ce qui m'entoure est si grand! J'ai peur, je tremble, je veux me cacher la tête dans un repli de peau de celui qui m'emporte. L'immense animal me laisse faire, il compa-tit et me rassure doucement. De temps en temps je risque un coup d'oeil au-dehors, mais l'agression du bruit, des couleurs et du remue-ménage me fait vite replonger la tête au plus profond de cette peau relâchée qui me sert d'abri, là où je sens un battement d'un effet étrangement calmant. Comme nous quittons le marché, un bruit plus terrifiant encore rugit à mes oreilles.

De saisissement, je sors brusquement la tête de sa cachette, et ma mâchoire s'affaisse sous le coup de la terreur : d'énormes monstres foncent droit sur nous!... et nous évitent au dernier moment, d'un rien semble-t-il, dans un tourbillon d'ouragan. Quels étranges animaux, bien plus étranges que celui qui me transporte! Le plus effroyable, c'est qu'ils n'ont pas de personnalité autre que leur taille et leur puissance. Ils émettent des vapeurs écoeurantes dénuées de toute odeur alimentaire ou corporelle. En voici un plus terrible encore que les autres, d'un rouge éclatant et quatre fois plus gros. A peine ai-je le temps de remarquer ses jambes rondes qui tournent à une allure absolument folle; j'échappe d'un saut aux bras qui me portent, je me précipite, je m'enfuis devant la bête qui s'approche - en laissant derrière moi un sillage de gouttelettes d'urine sur le béton. Des cris jaillissent, mes pattes refusent de s'arrêter, elles se faufilent entre les géants qui tentent de me barrer la route, survolent un pied étendu sous mon nez sans même ralentir leur course. De grosses mains vont me saisir, alors je change brusquement de cap, je quitte le trottoir pour me jeter dans le flot des monstres si véloce. Des masses sombres surgissent, menaçantes, ma tête s'emplit de hurlements stridents, mais je continue à courir, sans tirer parti de l'espace qui se découvre ainsi autour de moi, sans rien voir qu'un point là devant, un trou sombre qui requiert toute ma concentration. C'est alors qu'un souvenir me traverse. Un instant, je suis autre, plus haut sur le sol, et la peur qui m'habite est identique à celle que j'éprouve à présent. Quelque chose se précipite vers moi, d'un blanc aveuglant. La lumière explose et devient douleur, et... et de nouveau je suis un chien qui s'enfuit droit au milieu des voitures et des autobus en pleine circulation.

Je pense que c'est à ce moment que tout s'est déclenché. Quelque chose a remué en moi - souvenir, émotions, instinct, appelle cela comme tu veux -, quelque chose s'est éveillé, dissimulé encore, souterrain, mais déjà vivant, même si mon cerveau animal n'est pas prêt à recevoir cette information pour l'instant.

Pour l'instant, je franchis le seuil de la boutique vers laquelle mon élan m'entraîne et j'effectue un dérapage sur le parquet pour éviter d'aller percuter un élément très haut contenant des objets de toutes les couleurs. En vain, il vacille sous le choc; des mains le retiennent, des voix affolées retentissent. Je trouve un autre trou où me dissimuler; je m'y engouffre, je tourne un coin et me voici bien à l'abri dans un espace sombre où je me tapis tout tremblant, la langue pendant jusqu'à terre, les flancs soulevés par une respiration courte, saccadée. Hélas, mon refuge est vite découvert : on m'attrape par la peau du cou, on m'extrait de l'abri sans trop de ménagement. On me gronde, on me traîne sur le sol malgré mes jappements de protestation. Je

reçois plusieurs tapes sur la tête, qui ne me font pas mal si je me souviens bien. La porte brillante est toute proche, et mes pattes ne trouvent aucune prise où s'accrocher sur ce sol luisant. Je ne veux à aucun prix qu'on me renvoie parmi ces créatures de l'enfer!

Mais une silhouette sombre apparaît sur le seuil, des odeurs familières parviennent à mes narines. Si je ne suis pas encore sûr du géant, mon instinct me dit que je n'ai pas d'autre choix. Il s'approche et je me laisse prendre sans protester. Je cherche à retrouver le battement apaisant de son coeur, à oublier les exclamations de colère qui fusent autour de moi. Le bruit sourd qui provient de sa poitrine a un rythme différent, plus rapide que tout à l'heure, mais il m'apporte néanmoins un grand réconfort. A défaut de se calmer, les accès d'humeur se modèrent; et me voici de nouveau à l'air libre, maintenu cette fois d'une main plus ferme, dont les doigts enserrant ma chair tendre comme des tenailles. Chez mon protecteur de nouvelles glandes sudoripares sont entrées en action, libérant des senteurs inconnues dont j'apprendrai bientôt qu'elles expriment bouleversement ou courroux. Tandis qu'il m'emporte dans la rue, sa voix qui me gronde me remplit de tristesse.

Petit à petit, heureusement, son coeur se calme pour reprendre un rythme plus normal et l'étau de ses mains se desserre; il recommence à me caresser derrière l'oreille et je cesse enfin de trembler, je m'enhardis même jusqu'à risquer un oeil hors de sa veste pour l'examiner. Il penche la tête vers moi, je lui lèche le nez, et de nouveau flaire les effluves de l'affection. Le visage que je contemple se modifie d'étrange façon; c'est à partir de ce moment que je commence à reconnaître ses expressions et à les associer à des sentiments. Tout commence là, tout ce qui me sépare de mes frères de race. Est-ce le choc causé par les rugissements de la circulation qui, en libérant certains souvenirs, a provoqué en moi cet afflux de conscience insolite? Ou cela devait-il se produire à son heure, fatalement? Toujours est-il que désormais, je saurai qu'il faut craindre ces grosses créatures si rapides sur leurs jambes circulaires - et pour moi en particulier, les traiter par le mépris.

Changeant brusquement de trajectoire, l'homme tourne à gauche, pousse une lourde pièce de bois et passe. Je plonge dans une atmosphère renfermée; après le soleil qui brille dehors, la pénombre et la fraîcheur de cette caverne enfumée offrent un contraste saisissant. Les murs répercutent le brouhaha prisonnier de cet endroit clos, imprégné des relents confinés et des fumées nauséabondes qui s'y développent; une odeur surtout domine toutes les autres, âcre, puissante, présente jusqu'au moindre recoin.

L'homme s'avance, il me dépose entre ses pieds au bas d'un gigantesque mur de bois. Il peut se pencher par-dessus ce mur, de sorte que la moitié de son corps disparaît à ma vue. Entre ses jambes, j'examine les autres animaux debout autour de nous par groupes. Ils produisent un vacarme varié, intéressant, fort différent de celui du marché, plus aigu, moins amical. Apparemment, chacun a en main un récipient transparent rempli d'un liquide qu'il porte à ses lèvres et verse dans sa bouche. C'est fascinant à observer. D'autres sont assis autour de la pièce, des liquides de toutes les couleurs posés devant eux sur une sorte de plate-forme. De nouveau me traverse une impression de déjà vu, mais je ne suis pas encore prêt à élaborer une pensée suivie.

Quelque chose de mouillé me tombe sur la tête, et d'instinct je sursaute. Des flaques de liquide éclaboussent le sol juste sous mon nez. Je recule contre le mur mais je ne peux aller bien loin, cerné que je suis de jambes qui se dressent comme des troncs d'arbres autour de moi. Pourtant la curiosité l'emporte sur la prudence. Le nez frémissant, je m'approche des flaques brillantes. Leur odeur n'est pas aussi déplaisante qu'elle l'avait paru tout d'abord. Je promène ma truffe sur l'une de ces mares, avant de passer à une autre, puis sans trop réfléchir j'y mets la langue et entreprends de laper le liquide. Il a un goût exécrable, mais je me rappelle combien j'ai soif. Prestement, j'assèche toutes les gouttes du liquide répandu; en trois secondes environ, cette partie du sol est nette de tout débordement. Cela fait, je lève un regard plein d'espoir vers l'homme : il a le dos arrondi, je ne vois pas sa tête, et il ne fait pas attention à moi. Je reconnais les sons qu'il émet au milieu du vacarme général. Quand une main étrangère vient me tapoter la tête, je suis pris d'un accès de timidité; je renifle la main, lui trouve de bonnes odeurs. Elle respire la bienveillance.

Voici qu'on me presse contre le museau un objet arrondi, brun jaunâtre; sa saveur salée atteint mes papilles, me met l'eau à la bouche, et sans plus réfléchir, vite, je croque cette nourriture offerte, je la réduis à une purée pâteuse. C'est croustillant, un peu gras, parfumé à souhait - absolument délicieux. J'avale trois de ces boulettes sans reprendre mon souffle, puis je me cambre en position d'attente, arrière-train traînant à terre, cou tendu, mâchoires entrouvertes - mais rien ne vient. Celui qui m'a nourri s'éloigne avec un drôle de gargouillis venu de la gorge. Déçu, je scrute le sol à la recherche de quelque miette qui aurait échappé à ma mastication, et l'espace qui m'entoure est bientôt impeccable. Un petit jappement en direction de l'homme qui continue de m'ignorer là-haut pour réclamer son attention : sans succès. Je commence à me sentir malheureux, alors je tire sur la peau très douce qui recouvre son pied très dur (je

mettrai quelque temps à comprendre que ces grandes créatures ne peuvent ôter leur peau à volonté, mais se couvrent de celle d'autres animaux).

La main de l'homme descend jusqu'à moi et m'enlève dans les airs. Au bout d'un vaste espace de bois luisant, une figure ronde me considère, grande, aussi grande que moi. La bouche s'ouvre largement sur des dents serrées aux nuances subtiles de jaune, vert et bleu. Les senteurs qui en émanent m'incitent à la prudence sans m'alarmer pour autant. Une main épaisse se tend vers moi, je plante mes dents dans sa chair molle. Et même si je n'ai pas encore assez de force pour faire vraiment mal, la main en question se retire d'une saccade avant de revenir m'administrer une gifle sur la mâchoire. Je proteste énergiquement, je veux mordre encore cette main qui m'offense, mais elle se met à décrire des cercles autour de moi, à me taquiner en me donnant de brusques tapes sur le nez. Le nez d'un chien étant une zone sensible, je sens la colère m'envahir; je donne de la voix contre mon tourmenteur, qui pousse des hurlements moqueurs en redoublant de tapes, à un rythme vraiment très irritant. Et mon protecteur? Il ne voit apparemment aucun mal à laisser cet étranger me chercher noise, car je ne perçois aucune nervosité en lui. Bientôt, le monde entier se résume pour moi à ce morceau de chair en mouvement vers lequel je tends avidement le cou.

Cette fois, mes dents pointues s'enfoncent. Je serre de toutes mes forces, et si le goût n'est pas fameux, la satisfaction est très vive. Alors que l'homme m'arrache promptement sa main, j'ai même le plaisir de voir une rangée de points rouges marquant nettement trois de ses doigts. Il pousse un hurlement de douleur, ce qui ajoute à mon excitation. Je lance quelques jappements de pure provocation comme il secoue sa patte cuisante dans les airs; il fait mine de s'élancer vers moi quand je suis escamoté de là par les soins de mon géant. Et je me retrouve à terre, petit et vulnérable au milieu des silhouettes massives qui m'entourent. Curieusement, le grand vacarme venu de là-haut prend une tonalité presque amicale; je commence à savoir distinguer le rire parmi les différents bruits que produisent ces gros animaux.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui me déconcerte intensément. Encore frémissant d'émotion, j'étends les pattes et j'urine sur le sol. La flaque s'agrandit, je dois m'écarter un peu pour éviter d'avoir les pieds mouillés. Au brouhaha bon enfant se mêlent alors d'autres exclamations qui m'inquiètent terriblement, des grondements véhéments bientôt suivis d'un coup dans les côtes. On me fait traverser cette vaste caverne en me traînant par le cou; le soleil m'agresse les yeux, aveuglant après la pénombre, et le géant

s'accroupit près de moi. Il m'adresse des bruits sévères, agite le doigt devant mon nez. J'essaie de mordre ce doigt, bien entendu, mais une grande claque sur la poitrine me signifie qu'il vaut mieux y renoncer. La queue entre les pattes, je me sens très abattu. Le géant doit s'apercevoir de mon découragement : son ton s'adoucit, et il m'emmène là-haut, tout contre sa poitrine.

Au-dehors, je découvre une sensation nouvelle, un son inconnu à mon oreille. Je lève les yeux, surpris : la bouche du géant s'est arrondie pour former une sorte de cercle à travers lequel il souffle de l'air, ce qui donne un son haut perché tout à fait attrayant. J'observe la chose pendant quelques secondes, et jette un petit cri d'encouragement. Cela s'arrête brusquement; le géant m'examine, avec plaisir, je le sens. Il reprend son sifflement, qui a un effet apaisant sur moi. Je m'installe sur son bras, la tête contre son coeur, le derrière au creux de son coude. Sa main me maintient le dos, et je me laisse aller à une douce somnolence.

Bienheureuse fatigue! Car l'étape suivante de ce voyage traumatisant me conduit à l'intérieur même d'une de ces éléphantiques créatures rouges. Et je comprends que celle-ci n'est pas d'une espèce animale vivante, comme le géant et moi - ce qui n'en est pas moins déconcertant. Pour l'heure cependant, le sommeil l'emporte sur la peur : je dors dans le giron de l'homme la plus grande partie du trajet.

Je me souviens ensuite d'une morne route grise, bordée de maisons grises tout aussi mornes. Je ne sais pas encore ce qu'est une maison ou une route, naturellement. Le monde m'apparaît peuplé de formes étranges sans identité ni rapport entre elles. Mais j'apprends vite, ce en quoi je suis unique : la plupart des animaux acceptent plutôt que d'apprendre.

On s'arrête. L'homme pousse une cage de bois qui lui arrive à la taille. Elle s'ouvre en partie, il marche sur une surface dure et plate, au milieu d'une magnifique fourrure verte, d'un vert éblouissant dans sa diversité. Cette fourrure est vivante, elle respire, je le sais. Mon géant plonge la main dans sa peau, il en sort un objet mince qu'il enfonce dans un petit trou percé dans un mur rectangulaire, plus haut que nous et d'un brun éclatant (même un brun foncé peut être éclatant quand on voit les choses comme je les vois). Une torsion rapide de l'objet, le panneau pivote et nous entrons dans ma première vraie demeure de chien.

Je n'y resterai pas longtemps.

De ces premiers mois, je ne garde qu'un souvenir confus. Mon cerveau peu banal tâchait de s'adapter à sa nouvelle existence, je suppose. Je revois le panier où l'on m'installe, et où je refuse de rester. Je revois les étranges petites choses blanches posées sur le sol tout autour de moi. Je me souviens de la nuit noire où je suis seul.

Je me souviens qu'on crie après moi, qu'on fourre mon nez dans des flaques malodorantes - ou, pire, dans une substance poisseuse, dégoûtante, dont l'odeur reste dans mes narines pendant des heures. Je revois les objets déchirés, lacérés, qu'agite sous mes yeux la compagne du géant, avec des glapissements hystériques. Je me rappelle un lieu très émouvant où se mêlent les odeurs multiples d'un tas de créatures, le paradis du renifleur; là, un ogre à la peau blanche flottante plante dans mon dos un long objet très fin, et l'y maintient de force malgré mes vociférations. Je me rappelle un tronçon de peau séchée si agaçant autour de mon cou; parfois s'y ajoute un segment plus long que tient le géant pour me tirer ou me retenir quand nous sortons. Je me rappelle ma terreur de ces grandes créatures qui ne sont pas des animaux, qui se lancent à notre poursuite pour se désintéresser de nous et filer à toute vitesse avec des grondements féroces juste au moment où elles allaient sans doute nous écraser.

Si ces souvenirs donnent l'impression que j'ai été un chiot malheureux, ils ne rendent pas compte de l'exacte vérité. J'ai connu aussi des moments très agréables de bien-être et d'allégresse. Je me souviens de soirées douillettes passées dans le giron de mon gardien, devant cette brindille chaude qui me brûle le nez quand je veux la flairer. Je me souviens de la main du géant me lissant le pelage du sommet de la tête à la racine de la queue. Je me souviens de mon premier contact avec la fourrure verte à l'infini, qui vit et respire, de son odeur si parfumée, si débordante de vie. Je cours, je saute, je me roule dans sa douceur; je la mastique, je la respire, je m'imprègne littéralement de cette profusion. Je me souviens de mes chasses à la curieuse bestiole aux oreilles pointues appartenant à ceux qui habitent de l'autre côté de notre mur, de sa fourrure qui dresse tous ses poils comme des milliers d'aiguilles, de sa queue droite comme une baguette, de sa gueule crachant des obscénités à mon intention - une vraie partie de plaisir! Je me revois taquinant mon géant en attrapant une de ces vieilles choses dont il veut se couvrir les pieds : je cours, il me poursuit; quand il renonce, exaspéré, je m'approche furtivement, pose l'objet devant lui et lui adresse mon plus radieux sourire - puis subtilise prestement son bien avant qu'il ait pu s'en saisir. Je me rappelle les restes succulents dont on me nourrit : au début je les

dédaigne parce qu'ils me déplaisent, mais quand la faim l'emporte sur la répugnance, je les mange de bon appétit, en salivant tant et plus. Et ma couverture dont je refuse de me séparer, mâchouillée, triturée jusqu'à être méconnaissable? Et mon os préféré, que je cache derrière un buisson dans le petit carré vert au pied de notre mur transparent? De tout cela je me souviens confusément, mais avec une tendresse pleine de nostalgie. Sans doute étais-je un chiot névrosé, comme n'importe qui l'aurait été à ma place, avec mon expérience, on aurait pu l'être.

Je ne sais pas au juste combien de temps je suis resté avec le géant et sa compagne - au moins trois ou quatre mois, je pense. J'ai connu là une vraie vie de toutou - mes sens humains encore en sommeil, mais prêts à se manifester à la plus légère sollicitation. Je me félicite d'avoir pu m'adapter à ma nouvelle écorce avant que n'éclate la bouleversante révélation. Mais l'étape suivante était proche, et bien sûr je ne m'y attendais pas du tout.

Si l'on s'est débarrassé de moi, c'est que j'étais invivable, je présume. Je sais que le géant m'aimait bien, je dirais même qu'il m'aimait beaucoup; j'ai gardé le souvenir de son affection, je ressens aujourd'hui encore la bonté qu'il me prodiguait. En ces premières nuits hantées de terreur par exemple, où je pleurais dans le noir en pensant à mes frères et soeurs et à ma mère. Il descendait me chercher, m'emmenait là où il dormait et m'installait sur le plancher, de son côté. Sa compagne n'appréciait pas du tout, et moins encore quand, le lendemain matin, elle découvrait le sol imprégné d'humidité, poissé de matières éparpillées çà et là. C'est ce qui a faussé nos relations dès le départ, je crois. Entre elle et moi, les rapports se sont presque toujours bornés à une circonspection réciproque. En toute équité, le mieux que je puisse dire est qu'elle m'a traité comme un chien.

Si les mots ne sont alors que des sons pour moi, je perçois néanmoins l'émotion qu'ils véhiculent. Sans la comprendre, je sens que je suis un produit de remplacement (aujourd'hui bien sûr, il m'est facile de voir de quoi). Mes gardiens étaient, autant qu'il m'en souvienne, un couple d'âge mûr, et ils étaient seuls. Je dirais, d'après les bruits que le couple échangeait souvent, que le géant éprouvait de la honte et sa femelle du mépris. Comme tout bon chiot, je n'avais pas l'esprit très clair; et l'atmosphère qui régnait entre eux n'a pas contribué à restaurer mon équilibre émotionnel. En tout cas je n'ai pas eu grand succès dans mon rôle de produit de remplacement.

Je ne sais pas si c'est un incident particulier qui a causé mon renvoi, ou une accumulation de désastres. Je sais seulement qu'un jour, je me suis retrouvé parmi mes compagnons de race. Ma seconde demeure était un chenil.

C'est là que m'a surpris la révélation.

CHAPITRE 4

J'habite ici depuis une semaine environ, très content au milieu de mes nouveaux compagnons, même si certains sont un peu brutaux. Je mange relativement bien (mais il faut se battre pour avoir une part correcte, c'est une véritable bataille rangée entre chiens) et je suis très bien soigné. Les grands animaux à deux pattes passent régulièrement presque tous les jours, ils nous appellent en gloussant bêtement et désignent l'un de nous en particulier. Un aîné me renseigne sur ces créatures : on les appelle des personnes, ce sont elles qui dirigent tout, elles dominent le monde. Je lui demande ce qu'est le monde, il se détourne avec hauteur, pour courir au-devant des personnes et passer sa truffe à travers le grillage en guise d'hommage. J'apprends assez vite que c'est un vieux routier au jeu de la sélection, car il n'en est pas à sa première visite au chenil. J'apprends également qu'il vaut mieux être sélectionné - sinon, une peau-blanche finit par venir vous chercher et on ne peut se tromper quant à l'odeur de mort planant sur vous.

Les chiens d'expérience m'ont tout raconté sur les personnes, comment elles changent de peau à volonté puisqu'il ne s'agit que de peau morte, comme ce que je porte autour du cou; qu'elles sont de genre mâle ou femelle, comme nous, et appellent leurs petits des enfants. Si elles répètent sans cesse le même son à un chien, parfois gentiment et parfois sévèrement, c'est probablement son nom. Elles le nourriront et veilleront sur lui s'il est obéissant. Elles ont appris à marcher sur deux jambes il y a très, très longtemps, et en ont gardé depuis un sentiment de supériorité. Elles sont un peu stupides, mais peuvent aussi se montrer très gentilles.

Elles ont le pouvoir de détruire tous les animaux, y compris ceux qui sont plus grands qu'elles-mêmes.

Et c'est ce pouvoir, et lui seul, qui en fait nos maîtres.

Je découvre que je suis ce qu'on appelle un hybride - autrement dit,

un bâtard. Il n'existe pas de système de classe chez les chiens, bien entendu, mais chaque espèce a ses propres caractéristiques. Par exemple, un labrador retriever est doux et intelligent, alors qu'un lévrier sera généralement ombrageux et plutôt caractériel : à peine peut-on lui dire un mot sans risquer de se faire mordre en retour. Étrange d'ailleurs comme les chiens savent ce qu'ils sont : un terrier sait qu'il est un terrier, un épagneul sait qu'il est un épagneul; mais un terrier écossais ne sait pas en quoi il diffère d'un airedale, ni un cocker spaniel d'un braque. Les nuances sont trop minimes pour être remarquées.

Assez rapidement, je m'aperçois aussi que plus un chien est gros, plus il se montre placide. Ce sont les petits roquets qui causent tous les ennuis. A l'époque, c'est mon cas.

Je réclame à grands cris mon repas quotidien, je geins parce que j'ai peur du noir, je harcèle mes compagnons les plus bonasses, je me bats avec les plus vifs; je jette des grondements féroces à quiconque me déplaît, je deviens fou furieux à vouloir attraper cette longue chose qui boucle à ma croupe (je n'y arrive pas, et il m'a fallu du temps pour admettre que je n'y arriverai jamais). Même les puces m'exaspèrent; si j'en vois une sauter sur le dos d'un congénère, je me rue à l'assaut à coups de dents dans la chair du chien. D'ordinaire, cela crée un beau vacarme et provoque l'irruption d'une peau-blanche qui jette un liquide froid sur la mêlée.

Je suis vite catalogué comme un fauteur de troubles, et souvent séparé des autres dans une cage personnelle, ce qui me rend encore plus morose et irritable. Je ne tarde pas à me sentir mal aimé, incompris : les gens ne voient pas que j'ai des problèmes!

Mes problèmes sont enfouis profondément en moi, là où se joue un étrange conflit. Je sais que je suis un chien; mais mon instinct, mes sens - mon intuition, si l'on veut - me disent que je ne suis pas un chien. Une nuit froide peuplée de rêves, ce conflit explosa à la surface.

Je dors en marge du groupe qui m'a exclu de ses rangs - je ne suis pas très populaire - et dans ma tête se pressent d'étranges images. Je suis grand, en équilibre instable sur deux jambes, le visage au niveau de celui des personnes; une personne femelle marche vers moi, elle irradie la tendresse, des sons mélodieux sortent de ses mâchoires. Il me semble que je la connais, je remue la queue, ce qui manque de me faire perdre l'équilibre. Elle produit un son très doux qui m'est familier, avec ses mâchoires qui dessinent une étonnante forme ronde.

Sa tête toute proche de la mienne s'avance encore, elle me touche. D'un coup de ma langue, je lui lèche le nez.

Elle s'écarte avec un léger cri. Surprise, je peux l'affirmer à l'odeur que libère brusquement son corps, et même stupéfaite quand je me mets à haleter et à remuer la queue de plus en plus fort. Elle recule, je la suis maladroitement sur mes deux pattes arrière.

Elle court à présent et il me faut mes quatre pattes pour la suivre. Les couleurs, les odeurs et les sons cascaden dans ma tête, tout est chaos, tout est confusion. D'autres visages m'apparaissent, celui d'une petite personne femelle - une enfant. Elle frotte sa tête contre la mienne puis grimpe sur mon dos et tape des jambes contre mes flancs. Nous gambadons sur le vert, je déborde de joie. Mais l'ombre envahit le ciel. Un visage encore, flamboyant de colère. Je disparaîs, je suis dans une cage. Sur la place du marché. Ensuite d'autres corps m'environnent, des corps chauds qui se refroidissent. Le froid glacial me gagne aussi; les chiens ouvrent les yeux et me regardent.

Puis c'est le noir absolu.

Me voici pourtant en sécurité. Il fait bon, quelque chose bat puissamment à côté de moi, presque en moi, et ce bruit régulier me rassure. D'autres bruits me parviennent, plus sourds, résonnant de tous côtés de façon incessante. Tout est douceur, douceur à l'infini. Je suis au coeur du fluide qui me donne vie et protection, dans le ventre de ma mère. Je suis bien.

Puis cette force qui m'empoigne soudain, qui me secoue par saccades brutales, m'arrache de mon nid, me pousse dans un long tunnel noir vers le froid aigre du dehors. Je résiste, je veux rester. Le monde du dehors, je le connais déjà, il ne me plaît pas. De grâce, je veux rester! Ne m'obligez pas à sortir, je ne veux pas de la vie! La mort m'est plus agréable.

Mais j'ai affaire à bien plus fort que moi. La mort a été la plus forte par le passé; à présent c'est au tour de la vie.

Ma tête est propulsée la première dans le passage. Mon corps minuscule s'attarde un instant, mais les autres qui se pressent derrière moi, impatients dans leur ignorance, ont raison de ma résistance. Je frissonne, mes yeux refusent de s'ouvrir : la réalité m'atteindra bien assez tôt. Je devine autour de moi les corps des autres, glissants, tout mouillés. Une langue râpeuse comme du papier de verre me nettoie et je reste étendu là humble et vulnérable.

Le hurlement que je pousse me réveille.

Ce que je viens d'apprendre me donne la sensation que mon crâne va exploser. Je ne suis pas un chien, je suis un homme. J'ai vécu déjà une existence d'homme avant de me trouver prisonnier du corps d'un animal. Celui d'un chien. Mais comment? Et pourquoi? -Fort heureusement je ne peux répondre; si c'était le cas, si la vérité éclatait maintenant, je crois que je deviendrais fou.

Mes cris ont réveillé les autres chiens, l'enclos n'est plus qu'un charivari houleux. Sous le concert de grondements et d'aboiements furieux, je reste immobile, tremblant, trop abasourdi pour réagir. Je connais l'homme que j'ai été, je me revois en pensée. Je revois ma femme. Je revois ma fille. C'est une ronde d'images qui se bousculent dans mon esprit, se mélangent, s'effritent, se répondent, me mettent à la torture - et me laissent complètement désorienté.

Brusquement la lumière nous inonde. Je serre les paupières pour atténuer la douleur, puis les soulève en entendant des voix humaines. Une porte s'ouvre, deux peaux-blanches entrent en maugréant, et grondent les animaux en plein émoi.

- C'est encore ce petit corniaud, dit quelqu'un. Il ne cause que des ennuis depuis qu'il est arrivé.

Une main se tend et m'attrape sans douceur par le collier pour me faire franchir la porte de l'enclos. Je suis ensuite traîné dans un long couloir bordé de cages toutes semblables dont les occupants se mettent à aboyer comme des forcenés, ce qui ajoute au tumulte. On me fourre dans une boîte sombre, une niche séparée des autres et destinée aux trouble-fête. Comme la porte se referme sur moi, j'entends l'un des hommes grommeler " Je pense qu'il faudra l'abattre demain. De toute façon personne ne voudra d'un bâtard comme lui, et il n'est bon qu'à déranger les autres."

On murmure une réponse que je ne saisis pas, parce que ces mots me jettent dans de nouvelles terreurs. Alors que je suis encore sous le coup de l'atroce révélation, la brutalité de cette déclaration m'extraît instantanément de ma torpeur. L'esprit en ébullition, je reste debout, tout raide, dans le noir, avant de me mettre à pleurer. Qu'est-ce qui m'est arrivé? Et pourquoi, pourquoi ma nouvelle vie doit-elle être aussi courte? Effondré sur le sol, je m'abandonne à mon désespoir.

Mais d'autres instincts en moi reprennent vite le des-sus; cet accès incohérent d'apitoiement sur moi-même fait place à des pensées plus ordonnées. J'ai été un homme, sans aucun doute. Mon esprit est celui d'un homme. Les phrases qu'ont prononcées les deux hommes, j'en ai compris non seulement le sens général, mais chacun des mots en particulier. Suis-je capable de parler? Malgré mes efforts, ma gorge ne réussit à émettre qu'un miaulement pathétique. J'appelle les hommes, et mon appel n'est que le hululement d'un chien. J'essaie de réfléchir à ma vie antérieure, mais quand je me concentre, les images me fuient. Comment suis-je devenu chien? Par prélèvement de mon cerveau sur le corps d'un homme pour transplantation dans le crâne d'un chien? Est-ce qu'un dément aurait mené l'expérience monstrueuse de conserver ainsi le cerveau vivant d'un corps agonisant? Non, c'est impossible, je me rappelle avoir vu ma naissance en rêve, naissance sur une litière, où la langue de ma mère me lave de l'enduit visqueux qui recouvre mon corps. Et si c'était une simple illusion? Si j'étais quand même le résultat d'une opération morbide? Mais dans ce cas, je me trouverais dans un laboratoire suréquipé, sous constante surveillance, entièrement bardé de fils reliés à des machines, et non jeté aux oubliettes dans ce sinistre cachot de bois.

Logique ou complètement folle, il y a forcément une explication, et je découvrirai la vérité. Cette énigme à résoudre, c'est ce qui me sauve, je crois. En d'autres mots, cela me donne un destin.

Avant tout, il faut que je me calme. Je m'étonne aujourd'hui du sang-froid avec lequel j'ai réfléchi cette nuit-là, en laissant de côté l'aspect effroyable - et même terrifiant - de ma découverte. Il arrive qu'un choc produise cet effet d'endormir les cellules sensibles du cerveau par manière de protection; l'esprit est alors capable de réflexion logique et objective.

Je ne veux pas forcer ma mémoire à me livrer tous ses secrets à la minute - ce serait impossible d'ailleurs. Je lui laisserai du temps pour rassembler en un tout les fragments épars. Les images viendront à force de fouiller mon passé.

Mais d'abord, il faut que je m'évade.

CHAPITRE 5

Le bruit du verrou me tire de mon sommeil. Sommeil lourd, vide, sans rêves. Mon cerveau éprouvé a sans doute décidé de se barricader

toute la nuit, voulant se remettre des chocs qu'il a subis.

Je bâille, je m'étire, et me voici sur le quivive. Est-ce ma chance? S'ils veulent me supprimer aujourd'hui, je dois me sauver alors qu'ils ne s'y attendent pas. S'ils viennent pour m'emmenner à la chambre de mort, leur propre sensibilité à l'exécution qu'ils projettent les mettra sur leurs gardes. Il est aisé aux animaux de capter les sentiments des humains, vois-tu, parce que l'aura de ces derniers signale leurs émotions aussi nettement qu'une onde radio. Les insectes même peuvent les percevoir, et jusqu'aux plantes. L'animal qui ressent les pulsions de son bourreau réagit de façons diverses, en se faisant plus calme et placide ou au contraire plus agité, incontrôlable. Tout bon maître ou vétérinaire le sait, et s'efforcera de masquer ses sentiments pour que la victime reste calme : sans grand succès la plupart du temps, ce qui leur cause des difficultés. Je veux espérer que la visite de ce matin est de type social et non de sinistre présage.

Une fillette de huit ou neuf ans vêtue de l'habituelle blouse blanche des maîtres-chiens jette un coup d'oeil à l'intérieur. Le temps d'un bonjour, je reçois la bouffée de tristesse qu'elle dégage, et je file comme une flèche. Elle ne tente même pas de m'attraper au vol, trop stupéfaite ou secrètement ravie de ma tentative d'évasion.

Je dérape en essayant de détourner ma course de la fourrière d'en face, mes griffes s'enfoncent dans le sol dur. Je ne suis plus qu'une masse éperdue en mouvement, je sillonne en tous sens la cour en partie découverte pour trouver une sortie. La fillette me donne la chasse, sans conviction; je cours d'un coin à l'autre, je trouve une porte qui donne sur l'extérieur, mais comment la franchir? Le sentiment de frustration m'envahit : si j'étais un homme, il serait si facile de tirer le verrou et de m'enfuir! (Mais évidemment, je ne me trouverais pas dans cette posture.)

La fillette s'approche avec de douces paroles, pour m'amadouer. Je me retourne en grondant, le poil hérissé, cambré sur mes pattes de devant, les hanches frémissantes de force contenue. Elle hésite, prise soudain de doute et d'effroi, dont je perçois les ondes qui flottent jusqu'à moi.

Nous nous faisons face, et je sais qu'elle me plaint autant que je la plains. Aucun de nous deux ne veut effrayer l'autre.

Une porte s'ouvre dans le bâtiment du bout de la cour. Un homme apparaît, l'air fâché.

- Qu'est-ce que c'est que ce tapage, Judith? Je t'ai dit d'amener le chien de la niché neuf!

Son expression tourne à l'exaspération quand il me voit tapi là. Il s'avance à grandes enjambées en marmonnant des jurons à voix basse. C'est le moment : il a laissé la porte ouverte derrière lui.

Je passe en trombe à côté de la fillette, et l'homme qui est arrivé au milieu de la cour étend bras et jambes comme si j'allais m'y réfugier. Je passe entre ses jambes qu'il referme brusquement en ciseaux; trop tard, il se cogne les chevilles l'une contre l'autre. Je le laisse sauter sur place avec des cris d'orfraie et m'engouffre dans l'ouverture de la porte; je trouve un long couloir sombre, avec des portes de chaque côté. Et à l'extrémité, la porte de la rue, énorme, formidable. Les cris qui s'élèvent derrière moi me précipitent dans le couloir, désespérant d'atteindre une sortie.

L'une des portes de gauche est entrouverte. Je la franchis d'un seul élan. Dans un coin, une femme à genoux s'apprête à brancher une bouilloire électrique. Elle me regarde fixement, trop ébahie pour esquisser un geste. Quand elle fait mine de se relever sur un genou, je me jette sous un bureau, complètement affolé. Mon odorat capte alors le parfum de l'air frais qu'accompagnent des émanations canines. Au-dessus de moi, je vois une fenêtre ouverte. Une main me cherche sous le meuble à présent, et la femme m'appelle d'une voix amicale. Je bondis sur le rebord de la fenêtre, et je saute. Horreur! Je me retrouve dans la cour.

La petite Judith m'a vu, elle rappelle l'homme qui est entré dans le bâtiment, mais le vacarme que font les autres chiens couvre ses cris. Toujours courant, je reviens sur mes pas et repasse la porte derrière l'homme occupé à me poursuivre.

Il pousse des exclamations déconcertées en me voyant le contourner à toute allure, et me donne immédiatement la chasse. Ils ont certainement eu l'idée de bloquer une issue pour le cas où je renouvellerais mon numéro de circuit fermé entre porte et fenêtre, j'ignore donc le bureau ouvert. Il n'y a qu'une alternative : les grands escaliers de bois sombre face à la lourde porte donnant sur la rue. Après un périlleux demi-tour, je les prends d'assaut de toute la vitesse de mes courtes pattes que j'actionne comme des pistons. L'homme se lance dans l'escalade à ma suite, et ses longues jambes lui donnent l'avantage. Il projette ses bras en avant, je jappe de douleur : ma course est arrêtée net par une poigne de fer sur ma patte arrière droite. Mes efforts pour me dégager s'avèrent inutiles, je ne suis pas en

mesure d'échapper à une telle prise.

L'homme me ramène à lui en tirant de toutes ses forces avant de me saisir par le cou. Il libère ma patte, passe la main sous mon postérieur pour me hisser sur sa poitrine. J'ai alors, au moins, la satisfaction d'uriner sur lui, même si l'acte est involontaire.

Ma chance veut qu'un individu venant travailler choisisse ce moment précis pour faire son apparition. La porte d'entrée s'ouvre sur un flot de soleil qui inonde le couloir, un homme franchit le seuil, une serviette à la main, et se fige d'étonnement devant la scène qui s'offre à lui : une petite fille et une dame contemplant anxieusement depuis le bureau un homme gesticulant avec force jurons, qui tient à bout de bras un chiot enragé et tente par des efforts désespérés, et pitoyablement vains, d'éviter le jet jaunâtre qui provient dudit chiot.

C'est le bon moment pour mordre la main de mon ravisseur, et je m'y emploie en me tordant le cou. Si mes mâchoires ne sont pas encore très puissantes, j'ai les dents acérées comme des aiguilles. Je les plante dans la chair du monsieur, les enfonce le plus loin possible. Saisi par la douleur brutale, il me lâche avec un cri rauque. La sensation de brûlure d'une part, combinée à celle d'humidité d'autre part, ne lui laisse pas d'autre choix, je suppose. Quant à moi, je tombe sur une marche et dégringole l'escalier, en jappant de frayeur plus que de mal. Arrivé en bas, je me relève en titubant, secoue un peu la tête et pars comme une flèche vers le soleil.

C'est comme si j'avais sauté à travers un cerceau de papier d'un monde sombre et déprimant dans un monde de gaieté et d'espoir. Quel contraste entre la tristesse de l'immeuble que je viens de quitter et l'éclat du soleil, et toutes les odeurs passionnantes de la vie du dehors Est-ce le parfum de liberté qui m'exalte à ce point? Je suis libre, et la liberté donne de la vigueur à mes jeunes reins. Je m'enfuis, et on ne me poursuit pas; rien sur cette terre ne saurait me rattraper. J'ai le goût de la vie en moi, et des questions lancinantes plein la tête.

Je cours, je cours, je cours.

CHAPITRE 6

Je cours jusqu'à n'en plus pouvoir, effarouché par les voitures qui passent, mais indifférent aux supplications médusées comme aux insultes de stupeur. Je n'ai plus qu'une idée : fuir, gagner la liberté. La

peur d'être capturé me rend aveugle au danger; je détaille à toute vitesse à travers les rues avant de trouver refuge dans des quartiers plus écartés; mais je ne ralentis pas pour autant mon allure, mes pattes continuent de marteler le pavé. J'aboutis finalement dans la cour intérieure d'un ancien immeuble de brique rouge noirci par la crasse et tremblant, hors d'haleine, je fais halte dans l'obscurité d'une cage d'escalier. La langue ballottant inutilement hors de la mâchoire, les yeux exorbités d'un reste de frayeur, je suis recru de fatigue, complètement épuisé. J'ai couru au moins trois kilomètres d'une traite; pour un jeune chiot c'est une distance considérable.

Je m'affale sur le sol de pierre froide, cherchant à accorder mon cerveau embrumé à mes nerfs encore frémissants. Je reste couché là comme un tas de chiffons une heure ou davantage, trop exténué pour bouger, l'esprit trop nébuleux pour penser. Mon allégresse de tout à l'heure s'est dissipée avec mon énergie.

Le bruit d'un pas lourd me fait brusquement relever la tête, dresser les oreilles en quête d'information. Je ne m'étais pas encore aperçu à quel point mon ouïe est devenue fine : il s'écoule de très longues secondes avant que n'apparaisse le propriétaire de ces pas. Une masse formidable vient cacher en grande partie la lumière qui s'infiltré dans ce lieu sombre; en silhouette, j'aperçois la figure rebondie d'une énorme dame. Dire que son volume remplit la totalité de mon champ de vision, périphérique comprise, peut sembler un peu exagéré; c'est pourtant bien l'impression que retient mon corps diminué. L'impression que son embonpoint va m'envelopper, me soulever, m'aplatir, m'ajouter à ses épaisseurs multiples comme une simple épaisseur de plus. Je recule en rampant, sans aucun amour-propre ni agressivité. Nul respect humain ne m'incite à dissimuler ma poltronnerie, puisque je ne suis plus un homme. Mais dès les premiers mots que j'entends, je cesse d'avoir peur. - Tiens! Qu'est-ce que tu fais là, mon garçon?

La voix est aussi expansive que la corpulence, râpeuse, tonitruante, mais les paroles trahissent la bonté autant que la surprise ravie. Dans un grognement, elle pose à terre ses sacs bourrés à craquer, puis penche son ample torse vers moi.

- Dis donc, d'où tu viens, toi? Tu es perdu?

Son accent rocailleux évoque Londres, dans sa partie est ou sud probablement. Même si le timbre de sa voix a amadoué mes craintes, je recule devant la main qu'elle approche de moi : je sais qu'aucun combat ne pourrait me libérer de la poigne de ces mains épaisses aux

doigts boudinés. Mais la dame est patiente et peu exigeante. Et ses doigts potelés ont un parfum exquis, irrésistible.

Je renifle d'abord à petits coups timides, la truffe frémissante, avant d'inhaler à pleins poumons ce bouquet qui me met l'eau à la bouche. Ma langue entre en action, je goûte et c'est tout juste si je ne tombe pas en pâmoison. Que n'a pas mangé cette aimable personne! Bacon, haricots, viande un peu forte que je ne peux identifier, fromage, pain, beurre - oh, ce beurre! -, marmelade (de qualité moyenne), oignon, tomate, une autre viande (du boeuf, je crois), et tant de choses, tant de choses encore! Une odeur de terre gâte un peu le tout, comme si elle avait ramassé des pommes de terre à même le sol, mais au lieu de m'indisposer comme il serait normal, cette odeur rehausse la saveur délicieuse de tout ce que je goûte. Voilà une personne qui a foi en la nourriture, qui l'honore avec ses mains autant qu'avec son palais; aucun instrument d'acier inoxydable ne doit ralentir le trajet de l'assiette à ses mâchoires quand il peut être accompli plus vite et avec une charge plus importante grâce à son instrument de chair vivante qui transporte la marchandise. Je sens ma dévotion grandir à chaque coup de langue. C'est seulement quand j'ai épuisé toutes les saveurs de cette main dodue et l'ai proprement nettoyée, que je tourne mon attention vers le reste de la personne.

Des yeux bleu foncé me sourient au milieu d'une large face couleur de rouille. De rouille, oui. Tu serais surpris de la couleur qu'ont les visages si tu pouvais les voir comme je les vois. Des veines rouges et bleues sillonnent les joues vermeilles et rebondies de celui-ci, juste sous la peau. D'autres couleurs en irradient, des jaunes et des orangés surtout, qui changent constamment de nuance selon la circulation du sang. Du menton pointent des poils bruns et gris comme des piquants de porc-épie en miniature. La physionomie enfin s'anime d'un réseau de lignes profondes qui rayonne depuis le coin des yeux sur l'ensemble du front et des joues, un réseau sinueux, qui s'entremêle de hachures avant de s'estomper progressivement. Une merveille, ce visage!

N'oublions pas que je le détaille dans la pénombre de la cage d'escalier, et qu'il m'apparaît à contre-jour. C'est dire l'intensité de ma nouvelle vision - qui serait restée telle si le temps ne s'était chargé de l'émousser.

Après un claquement de langue, la dame se met à rire doucement.

- Toi, tu es un pauvre petit affamé, hein? Mais tu me connais, pas vrai? Tu sais que je suis une amie.

Je la laisse m'ébouffier le poil à l'arrière de l'enco-lure. Cela me réconforte. Des effluves de nourriture fraîche s'exhalent des sacs à provisions. Je glisse vers l'odeur un nez curieux, tout frémissant.

- Ah, tu flaires mes provisions, hein?

J'acquiesce, je meurs littéralement de faim.

- Attends, voyons quand même s'il y a là quelqu'un qui a pu te perdre.

Elle se redresse et marche pesamment vers la porte d'entrée, je la suis au petit trot. Nous tendons le cou tous les deux pour scruter la cour de l'immeuble : elle est déserte.

- Tant pis, viens avec moi, on va voir ce qu'on peut te trouver.

La vieille femme fait demi-tour, empoigne ses sacs avec un grognement sonore et se dirige vers le fond du hall, derrière l'escalier, en m'appelant pour m'encourager. Je lui emboîte le pas et le mouvement des muscles de ma croupe m'apprend que ma queue remue.

Son chargement posé devant une porte verte assez délabrée, elle sort de son manteau un porte-monnaie qu'elle fouille un moment, en maudissant sa vue trop basse, avant d'en extraire une clef. Un tour de clef expert, une ferme poussée et la porte est ouverte. Reprenant ses sacs, elle disparaît à l'intérieur. J'avance jusqu'au seuil avec circonspection, et flaire tout ce qui est à ma portée. L'odeur de renfermé qui frappe mes narines n'est ni agréable ni désagréable; elle révèle la négligence de la vieillesse.

- Allons viens, mon petit, n'aie pas peur! Tu ne risques rien avec Bella.

Je ne me décide pourtant pas à entrer, ma nervosité n'a pas complètement disparu. Pour m'y engager elle tapote son genou, ce qui n'est pas si simple pour une personne de sa corpulence. Sans plus réfléchir je bondis vers elle, l'arrière-train vibrant des frémissements de ma queue.

- Tu es un bon petit, approuve Bella de sa voix râpeuse.

Et maintenant que je comprends le sens des mots et non plus seulement leur intention, je sais que je suis ce qu'elle dit en effet. Et je m'oublie jusqu'à essayer de lui parler, lui dire combien elle est bonne,

lui demander si elle sait pourquoi je suis un chien. Mais naturellement, je ne peux produire que des aboiements.

- Qu'est-ce que tu veux me dire encore? Tu as faim, c'est ça? Oui, oui, bien sûr, tu as faim. Voyons, on va te trouver quelque chose.

Elle passe dans la pièce voisine, je l'entends qui ouvre et ferme en les claquant des portes de placards. La tonalité profonde de sa voix éraillée me déconcerte quelques instants; je comprends alors que Bella chante, lançant de temps en temps un mot qui vient rompre la monotonie de ses vocalises.

Le grésillement de la graisse qui frit capte alors mon attention; et l'odeur fabuleuse des saucisses qui cuisent m'attire dans la cuisine aussi sûrement qu'un aimant la limaille de fer. D'un bond, je viens poser mes pattes de devant sur la jambe épaisse de Bella; ma queue s'agite avec tant de vigueur qu'elle risque de compromettre mon équilibre. Mes gémissements passionnés font sourire la vieille dame qui place sur ma tête son énorme main.

- Mon pauvre vieux, cela ne prendra qu'une minute. Tu les mangerais aussi bien crues, pas vrai? Allez, encore un petit moment de patience et on se partagera les saucisses, toi et moi. Alors descends de là, et attends tranquillement.

Elle me repousse doucement, mais le fumet est trop délectable. Je saute pour atteindre le fourneau et voir le contenu de la poêle.

- Mais tu vas te brûler! gronde-t-elle. Viens par ici, je vais te mettre en lieu sûr jusqu'à ce que ce soit prêt.

Et m'enlevant sous son bras, elle traverse la cuisine à pas lourds et me dépose à la porte. Comme le battant se referme je tente bien de me glisser dans l'entrebâillement, mais dois y renoncer pour la sauvegarde de ma truffe. Et de gémir et de grogner et de gratter la porte avec, la vérité m'oblige à le dire, l'unique pensée de me remplir le ventre de ces appétissantes saucisses. Oubliées mes interrogations sur la bizarrerie de mon existence, submergées par un désir physique plus impérieux, celui de la nourriture.

Après ce qui me paraît être une éternité, la porte s'ouvre enfin et une voix joyeuse m'invite à entrer. Je ne me le fais pas dire deux fois : je file comme l'éclair et me rue sur l'assiette garnie de trois odorantes saucisses. La première que je happe me brûle la langue, ce qui m'arrache un glapissement. Mes efforts voraces pour croquer la viande qui grésille font rire la vieille dame. J'attrape une autre saucisse, que

je dois lâcher immédiatement pour la même raison; puis je réussis à en avaler un morceau qui me vaut une douleur cuisante dans la gorge. Bella trouve alors plus sage d'éloigner l'assiette, et je jappe de contrariété.

- Allons, ce n'est qu'une question de patience, me sermonne-t-elle. De cette façon-là, tu vas te blesser.

Elle prend avec précaution la saucisse où j'ai déjà mordu et souffle dessus à pleins poumons, si puissamment que la chaleur ne saurait y résister - pour, une fois satisfaite, l'enfourner dans la gueule que je tends avidement vers l'objet. Je n'en fais que deux bouchées, et j'en mendie une autre. Elle procède au même rituel, sans égard pour mes supplications et mon impatience. Cette saucisse me paraît encore plus savoureuse, gorgée de sucS délectables; en toute honnêteté, aucun repas ne m'a procuré pareil plaisir de ma vie entière, de mes vies plutôt, celle de l'homme et celle du chien.

La troisième saucisse servie, la vieille dame revient à sa poêle et en prélève quatre autres qu'elle pose deux par deux sur d'épaisses tranches de pain préparées sur la table. Puis elle les nappe de moutarde avant de recouvrir le tout d'une autre tranche de pain, presque tendrement, du même geste que si elle mettait deux enfants au lit. Sans se soucier de couper ce sandwich aux saucisses, elle ouvre les mâchoires et l'y enfonce le plus loin possible, puis referme les dents; et je vois qu'elles ont laissé dans le pain une demi-circonférence d'une taille impressionnante. Je l'observe avec envie, j'essaie de sauter sur ses genoux : le spectacle de ces énormes mâchoires en action exaspère mes supplications. Pitié, je meurs de faim! Aura-t-elle un geste de compassion?

Elle m'ébouiriffe la tête en riant et me tient à distance, le sandwich hors de portée de mes dents prêtes à mordre. Mais j'ai de la chance, car un morceau de saucisse tombe du pain; je me jette aussitôt dessus, puis me lèche les babines avec plaisir, le regard levé vers elle dans une posture d'attente.

- C'est bon, tu es un coquin. Va, je suppose que cela te fera plus de bien qu'à moi, sourit Bella en déposant le reste du sandwich sur l'assiette restée à terre.

C'est ainsi que nous festoyons, la grosse dame et moi, ravis tous les deux de cette compagnie; nous venons à bout l'un et l'autre de notre partie de sandwich en quelques secondes, après quoi nous nous adressons des mines épanouies en nous pouléchant tant et plus.

S'il n'est pas rassasié, mon appétit est ému. Je lape le bol d'eau que me donne Bella et lèche les traces de nourriture sur ses mains. J'en réclame davantage, mais elle ne comprend pas. Elle se hisse sur ses pieds et se met à ranger les provisions que contiennent ses sacs; je reste à l'affût de quelque miette qui tomberait à terre, bien qu'il soit risqué de se faufiler entre ces deux jambes étonnamment robustes. Même si rien de consommable ne se présente, j'aime le jeu.

Après avoir mis dans l'évier mon assiette immaculée, Bella m'appelle pour que je la suive. Nous passons dans la première pièce, elle se laisse tomber avec un gémissement d'aise sur le vieux canapé qui sent le moisi et j'y grimpe tant bien que mal, je saute sur sa poitrine, les pattes posées entre ses seins volumineux, et je lèche son visage en signe de gratitude. Il est agréable à lécher. Elle me caresse la tête et petit à petit s'abandonne; ses caresses se font plus lourdes et plus lentes, comme sa respiration.

Bella ne tarde pas à étendre sur le canapé ses jambes fortes comme des troncs d'arbre; la tête appuyée sur son bras confortable, elle s'endort profondément, et ses ronflements me rassurent étrangement. Je suis fatigué, moi aussi. Je me cale entre son ventre colossal et le dos du canapé, et tombe dans un profond sommeil.

J'ai un réveil plutôt alarmant. Une clef tourne dans la serrure. Instantanément en alerte, j'essaie en vain de me lever : mes pattes sont fortement coincées entre la vieille dame et le canapé. Alors je dresse la tête, j'aboie de toutes mes forces. Cela réveille Bella en sursaut. Un instant, elle regarde autour d'elle comme si elle ne savait pas où elle se trouvait. Je lui explique

- La porte, Bella. Quelqu'un essaie d'entrer!

Naturellement, elle ne comprend pas, et m'ordonne sèchement de me taire. Mais comment me taire? Je suis trop jeune, trop excitable. Par défi, j'aboie encore plus fort.

Un homme entre en titubant, et des relents d'alcool m'assaillent. J'ai été plusieurs fois dans des pubs avec mon précédent maître; l'odeur de l'alcool m'a toujours paru désagréable sans être gênante. Mais cet homme-là sent la maladie.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel?

Il s'avance, vacillant sur ses jambes. Plutôt jeune, trente, trente-cinq ans, prématurément chauve, il a un visage qui rappelle vaguement celui de Bella. Sa tenue est négligée mais non débraillée; il ne porte

pas de chemise, seulement un pull ample sous sa veste. Il est aussi petit et étriqué que Bella est grande et chaleureuse. C'est un géant pour moi, bien entendu, mais un petit géant, un géant minable.

- Tu n'es pas retourné à ton travail? questionne Bella, qui n'a pas encore recouvert tous ses esprits.

Ignorant la question, il fait mine de m'attraper. Un affreux ricanement lui déforme les lèvres. Je gronde, j'essaie de mordre sa main. Cet homme me déplaît souverainement.

- Laisse ce chien tranquille! commande Bella en repoussant sa main.

Elle bascule ses jambes jusqu'à terre, et je roule dans le creux qu'elle vient de laisser.

- Un chien? Tu appelles ça un chien? réplique l'homme qui s'amuse à me donner de méchantes tapes sur la tête.

Je l'avertis de ne pas recommencer.

- Il vient d'où, ce chien? insiste-t-il. Tu sais qu'on n'a pas le droit d'avoir des chiens dans les appartements.

- Laisse-le. Je l'ai trouvé dehors, complètement affamé, pauvre petite bête.

Elle se lève, écrasant de son imposante stature l'individu chafoin que je suppose être son fils, et se place entre lui et moi pour me protéger de ses agaceries.

- Tu pues, lâche-t-elle. Et ton travail? Tu ne peux pas continuer à perdre ton temps comme ça!

Pour toute réponse, l'individu couvre d'imprécations son travail et sa mère.

- Où est mon dîner? demande-t-il.

- C'est le chien qui l'a mangé.

Je gémis intérieurement. Voilà qui va l'inciter à m'aimer.

- Si c'est vrai, il va le sentir passer!

- Je ne pouvais pas deviner que tu reviendrais! Je croyais que tu étais parti travailler!

- Eh non! Alors trouve-moi quelque chose à man-ger.

A mon avis, elle devrait l'attraper par la peau du cou et lui plonger la tête dans un baquet d'eau froide - elle est assez robuste pour cela; au lieu de quoi elle se dirige vers la cuisine, d'où l'on entend bientôt des bruits de portes qu'on ouvre et referme.

De là-haut, il me lorgne d'un oeil mauvais. Je lui rends des regards nerveux.

- Dehors! ordonne-t-il, le doigt pointé vers la porte.

Je réponds que je suis perdu, avec plus de calme que je n'en ressens en réalité.

- Dehors, j'ai dit!

D'un revers de main il m'éjecte de mon confortable perchoir, avec une violence qui me pétrifie. Il me reste à apprendre que je ne suis qu'un chien, et pas très costaud de surcroît. Je lance quelques jappements consternés, et file me réfugier à la cuisine sous la protection de Bella.

- Allez, mon gars, ce n'est pas grave. Ne fais pas attention à lui. Attends qu'il ait dîné, ensuite il tombera de sommeil, ne t'en fais pas.

Pendant qu'elle s'affaire à préparer le repas, je reste aussi près que possible. Les odeurs de cuisine réveillent peu à peu mon palais; subitement j'ai aussi faim que tout à l'heure. En guise de prière je pose mes pattes sur le large flanc de Bella.

- Non, non, descends de là! dit-elle en me repoussant plus fermement que précédemment. Tu as eu ton dîner, c'est son tour.

Je m'obstine, mais Bella ne tient aucun compte de mes couinements.

Elle se met à parler, pour me calmer peut-être, mais je crois plutôt qu'elle se parle à elle-même.

- 'Ressemble à son père, que veux-tu. Fait jamais rien de bien, mais qu'est-ce qu'on y peut? Des hommes comme les autres. Il aurait pu être quelqu'un, ce gar- çon-là, mais il se fiche en l'air. Exactement comme le vieux, paix à son âme, ils sont du même sang. J'ai fait de mon mieux, Dieu sait que j'ai fait de mon mieux. Je l'ai entretenu chômeur - comme j'entretiens son fils. Ils m'ont donné des cheveux blancs, ça oui. Entre ces deux-là, je suis devenue vieille. Le fumet de

ce qui cuit va me rendre fou.

- Il est sorti avec des filles gentilles parfois. Mais elles restent pas avec lui. S'enfuient en courant quand elles se rendent compte comment il est. Il changera jamais. Arnold, c'est presque prêt! Ne t'endors pas!

Seigneur! Du bacon, des oeufs, encore des saucisses.

Pendant qu'elle beurre du pain sur la table de cuisine je reste collé au fourneau, sans me soucier des projections de la graisse qui crépite. Bella m'écarte de la jambe, puis verse dans une assiette le contenu de la poêle et pose le tout sur la table avec un couvert.

- Arnold! Ton diner est servi!

Pas de réponse. La mine contrariée mais résolue, elle sort en maugréant.

Le repas posé sur la table me fait signe.

Heureusement - ou malheureusement - Bella n'a pas rangé sous la table la chaise qu'elle vient de quitter. J'entreprends son ascension, je tombe et je recommence avec l'énergie du désespoir - et pose enfin mes pattes sur la table. Bella n'a quitté la pièce que quelques secondes sans doute; il ne m'en faut pas plus pour engloutir deux tranches de bacon, une saucisse et la moitié d'une autre. Je garde les oeufs pour la fin.

Cacophonie à trois voix : mon cri d'alarme fait écho au cri de consternation de Bella auquel répond le hurlement de rage de l'individu à tête de fouine. Je saute de la chaise à l'instant précis où ce dernier devance sa mère et va se jeter sur moi, toutes griffes dehors, pour m'étrangler. Par bonheur, Bella s'interpose en lui barrant le passage de sa carrure massive; il culbute par-dessus sa hanche replète et s'affale sur le sol comme un vulgaire paquet, à la façon inimitable des ivrognes.

Même Bella est fâchée, et voyant que ses avant-bras musclés se préparent à me châtier durement, je m'éver-tue à laisser entre nous la table de cuisine. Elle évite son fils en pleine déroute et marche sur moi. Pattes avant fléchies, menton presque au sol, arrière-train cambré et frémissant, j'attends qu'elle ait contourné la table pour passer dessous comme une flèche en direction de la porte... et tombe dans les bras du dénommé Arnold.

Il me saisit par le cou qu'il serre de ses deux mains tout en se relevant, son visage démoniaque à quelques centi-mètres de mon museau. Il tient mal sur ses jambes et mes soubresauts le déstabilisent si bien qu'il s'abat tête en avant contre la table. Ce qui reste de son dîner vole dans les airs sous l'action de mes pattes arrière qui cherchent désespérément où s'appuyer; le pain beurré, la sauce tomate et Dieu sait quoi encore prennent le même chemin.

J'ai le temps d'entendre:

” Je vais le tuer! ” avant de planter mes crocs dans son nez maigrichon. (Je parierais qu'il porte aujourd'hui encore de chaque côté de son appendice la trace de ces deux rangées de dents.)

- Fiche-le dehors! beugle-t-il à sa mère, et d'énormes battoirs m'empoignent et nous séparent. J'ai le plaisir de voir les traces rouges qui ornent son nez. Il y appuie ses deux mains en brailant et en se trémoussant sur place comme s'il dansait.

- Mon Dieu, mon Dieu, gémit Bella, il faut que tu partes tout de suite, je ne peux pas te garder plus longtemps.

Elle m'entraîne hors de la cuisine en me protégeant de sa personne contre son fils tressautant qui oublie un instant sa douleur pour essayer de m'attraper. Je ne tiens pas à rester davantage, c'est pourquoi je ne proteste guère quand s'ouvre la porte d'entrée et qu'on me jette dehors. Une grosse main s'abaisse vers moi et me donne une longue caresse, la dernière.

- Maintenant tu t'en vas, allez, va-t'en, dit Bella sans méchanceté, et la porte se ferme. Je suis de nouveau seul.

Je m'attarde pourtant un moment à contempler tristement la porte; mais quand elle s'ouvre brutalement et qu'apparaît l'individu à tête de fouine tremblant de fureur, dont le nez n'est plus qu'une protubérance san-glante, je comprends qu'il n'est pas prudent de rester davantage. Je file, et il me donne la chasse.

En matière de vitesse, je pense que la terreur est meilleure conseillère que la rage; en tout cas, je le distance assez vite.

Les images se brouillent à nouveau : les voitures, les gens, les immeubles, rien n'est très net, rien n'est très réel. Seule l'odeur toute-puissante d'un réverbère arrête ma trajectoire. Après un dérapage contrôlé, les pattes arrière dépassant celles de devant, puis un demi-tour assez gauche, je reviens vers cette colonne au parfum céleste

d'ambroisie, les sens affûtés, le nez inquisiteur. De toutes les odeurs qui me sont parvenues récemment, celle-ci est de loin la plus intéressante. Une odeur de chien, mais au pluriel. Six ou sept personnalités diverses s'exhalent de la base de l'édifice en béton - sans parler de quelques effluves humains -, et je les absorbe avec ivresse. Il m'est déjà arrivé de flairer des arbres et des lampadaires, mais aujourd'hui j'ai l'impression d'avoir des sens tout neufs, à moins qu'ils ne soient seulement en train de s'affirmer. Je suis presque en mesure de voir les chiens qui ont visité cet urinoir démesuré, de leur parler. C'est comme s'ils m'avaient laissé un message enregistré. Je peux même distinguer les femelles des mâles. Ceci, je crois, explique en grande partie l'intérêt que portent les chiens à l'urine de leurs semblables : l'instinct sexuel les y pousse, la recherche du sexe opposé. Les garçons et les filles laissent leur carte de visite comme pour annoncer : je suis passé ici, tel est mon trajet; si vous êtes intéressé, je peux y passer de nouveau. Pour ma part, si je suis trop jeune pour être troublé par leur caractère sexuel, ces odeurs aussi fortes qu'épicées me captivent sur un autre plan, le plan social.

Mon odorat une fois satisfait, j'entreprends de renifler ma route sur le trottoir. La recherche de pistes intéressantes m'absorbe tellement que j'oublie complètement les passants. Bientôt je perçois des sons qui m'intriguent encore davantage. Ce n'est d'abord qu'une rumeur, un jassement semblable à celui d'une basse-cour énervée, mais à mesure que j'avance dans sa direction, le bruit prend incontestablement une quantité humaine. Je presse le pas, en proie à une émotion grandissante, car ce bruit libère des vagues d'exultation des plus attrayantes.

Sur le point de traverser une route très large, j'hésite avant de m'élancer; heureusement, aucun dragon ne vient foncer sur moi. Le bruit est devenu tonitruant et, après avoir tourné le coin, j'en découvre l'origine : un vaste espace où des enfants sautent, crient, hurlent, rient, pleurent et jouent. Une école. Ma queue s'engage dans son agitation automobile, et moi je cours enfoncez ma petite tête entre les barreaux des grilles de la cour.

Je suis repéré par un groupe de petites filles qui se précipitent avec enthousiasme et passent les mains à travers les barreaux pour me tapoter le dos. Elles poussent des cris de joie quand j'essaie de mordiller les doigts qui veulent me caresser la tête; non pas dans l'intention de les mordre, certes non, mais pour en goûter la chair tendre, pour la savourer. Bientôt, un attroupement de garçons et de filles forme un demi-cercle autour de moi. Les plus grands des garçons jouent des coudes pour se trouver devant. On me gave de bonbons que

je croque avec empressement, et les doigts se retirent bien vite de peur que je ne les croque aussi. Une toute petite fille aux cheveux dorés comme le soleil vient se mettre nez à nez avec moi, et ma langue laisse sur sa joue et son nez une grande trace humide. Mais elle ne se retire pas pour autant, et me serre le cou dans ses bras.

Et voici que des souvenirs insaisissables reviennent me narguer. Ces petites filles J'en ai eu une comme elles! Est-ce que celle-ci n'est pas la mienne, l'enfant qui m'appartenait? Je suis tout près de le croire, mais d'autres traits dansent devant mes yeux; les cheveux auréolaient du même éclat la frimousse polissonne, mais ma fille avait les yeux bleus et ceux qui me sourient à présent sont bruns. Un cri d'espoir m'échappe, que la fillette prend pour un cri de peur. Elle cherche à m'apaiser par-dessus le vacarme des autres enfants, m'implore de ne pas m'effrayer. Mon esprit est frappé de paralysie, une seule pensée l'obsède. Je suis un homme! Pourquoi est-ce que je vis sous l'apparence d'un chien?

Mais cette découverte glisse de nouveau dans un repli secret de mon cerveau, qui se trouve libéré de sa paralysie. Pour l'essentiel, je redeviens un chien. (La conscience troublante d'être un homme ne me quittera pourtant pas durant ces premiers mois, mais devant le conflit que provoque le fait d'être également un chien, mon humanité joue à des degrés très divers.)

Ma queue recommence à s'agiter comme un drapeau, et je reprends des bonbons avec reconnaissance. Les enfants s'empressent autour de moi; on essaie de deviner mon nom en m'appelant de tous les noms possibles pour voir si l'un d'entre eux me fait réagir. Mais je ne peux absolument pas me rappeler comment on me nom-mait auparavant, et les garçons ne trouvent rien d'inscrit sur mon collier. Vagabond, King, Rex, Tordu (Tordu! Quel est le garnement qui a lancé celui-là?) - tous les noms me mettent également en joie. Un nom ne signifie rien pour moi, pas plus que pour n'importe quel chien. Je suis heureux d'être entouré d'amis, simplement.

Un coup de sifflet aigu me vrille les oreilles, et les enfants protestent bruyamment. Il doit retentir plus fort, et à plusieurs reprises, avant qu'ils se détournent à contrecœur et me quittent. Je me presse de toutes mes forces contre la grille pour tenter de les suivre. Cheveux-Dorés reste la dernière. Avant de s'en aller, elle serre fort et longtemps ses bras autour de mon cou. Je leur dis en aboyant de ne pas partir, mais ils se mettent en rangs, je ne vois que leurs dos. Ils me jettent quelques regards furtifs, les épaules secouées de fous rires contenus

puis, rang après rang, pénètrent en file dans un triste bâtiment gris. La porte se referme sur le dernier entré.

Je contemple fixement la cour vide sans comprendre, désolé d'avoir perdu mes nouveaux amis. L'apparition aux fenêtres des étages de petites figures pâles me redresse et me rend le sourire. Malheureusement, une face plus âgée les rejoint très vite, le faciès émacié d'un professeur dont la voix coupante me parvient assourdie à travers la cour : il ordonne à ses élèves de regagner leurs places. Un garçon plus lent que les autres se fait pincer l'oreille en guise d'encouragement. Je reste encore quelques minutes à espérer puis, mélancolique, je finis par enlever ma tête des barreaux.

Les chiens ont généralement l'humeur gaie; chez eux, de toute façon, la curiosité l'emporte sur la plupart des émotions. Il suffit qu'un vieil homme passe en vélo avec un sac à provisions suspendu au guidon pour que j'oublie ma déception et me mette à trotter derrière lui. D'un trou au fond du sac sort une tige feuillue - de la rhubarbe? L'odeur en est douce et piquante à la fois - l'air très appétissant. Je rattrape bientôt le cycliste qui est vraiment vieux et pédale très lentement; avant qu'il ait pu me remarquer, je saute sur cette tige qui me tente. L'entreprise est tout ensemble heureuse et malheureuse.

Comme je tire du sac la feuille et son rameau, la soudaineté de mon action déséquilibre le cycliste qui vient s'écraser sur moi, machine comprise. J'en ai le souffle coupé, et mon hurlement de douleur s'étrangle dans ma gorge. Toute en cherchant l'air, j'essaie de m'excuser auprès du vieillard pour l'avoir fait tomber, et ne puis émettre qu'une série de grognements poussifs qu'il ne comprend pas. Il lance ses bras de tous côtés pour me frapper, sans la moindre velléité de compassion pour la faim que je ressens, il jure et se plaint comme si un taureau l'avait projeté sur une planche à clous. Moi qui ai fait en sorte d'amortir sa chute!

A quoi bon rester davantage, puisqu'il n'est pas dis-posé à me nourrir? Je m'efforce donc de me libérer de l'homme et de la machine. Les coups de poing musclés qu'il me destine m'y aident considérablement. Cela fait, je découvre avec ravissement que le contenu du sac s'est éparpillé sur le trottoir. Je laisse de côté les longues tiges rouges - le goût de leurs feuilles dont j'ai brièvement tâté ne m'a pas séduit outre mesure -, et je bondis sur une pomme rouge qui semble très juteuse. Je cale le fruit entre mes mâchoires - ce qui n'est pas un mince exploit, car il est volumineux - et décampe hors de portée des insultes et des coups de poing rageurs du vieil homme; quant à ses pieds, ils se sont empêtrés dans le cadre de sa bicyclette,

par bonheur : sinon, je suis sûr qu'il s'en serait servi pour m'éjecter. Arrivé à distance raisonnable, je me retourne et pose la pomme sur le sol. Je veux m'excuser encore, je regrette vraiment d'avoir occasionné cette chute et que l'homme se soit fait mal; mais sa face violette et le poing qu'il secoue dans ma direction me persuadent que cela ne le calmerait nullement. Alors je ramasse ma pomme et je me sauve, en me retournant une fois pour voir deux passants le remettre sur pied. Il fait quelques pas en boitillant pour essayer ses vieilles jambes, et semble sain et sauf. Je poursuis alors mon chemin.

CHAPITRE 7

Un léger tapotement m'éveille. Je change de position, décidé à l'ignorer, mais j'ai trop froid pour retrouver mes aises. Mes paupières s'ouvrent d'elles-mêmes, et je vois un grand chien noir penché sur moi.

- Allons, gamin, il ne faut pas qu'on te trouve en train de faire la sieste ici.

Je cligne furieusement les yeux, pas complètement réveillé. Le grand chien me considère avec une bienveillance souriante.

- Tu t'es échappé d'où, dis-moi? Tu t'es sauvé de la maison, ou bien ils t'ont perdu exprès?

Agité de frissons, je me mets sur pied en vacillant et étire mes membres ankylosés, les pattes avant plongeant au sol, le dos cambré poussant la croupe aussi haut que possible.

- Qui êtes-vous? dis-je avec un bâillement que je ne peux réprimer.

- On m'appelle Rumbo. Et toi, tu as un nom?

Je secoue la tête.

- C'est possible, mais je n'arrive pas à m'en souvenir.

Le chien me regarde un instant en silence, puis me flaire un peu partout.

- Tu as quelque chose de bizarre, annonce-t-il enfin.

C'est peu dire, et ma gorge se serre d'émotion. Je réplique:

- Tu ne ressembles pas aux autres chiens que je connais, toi non plus. De fait, j'ai tout de suite senti chez lui plus de vivacité que chez un chien normal, quelque chose de plus humain?

- Nous sommes tous différents. Certains sont plus abrutis, c'est tout. Mais avec toi, il y a autre chose. Tu es bien sûr d'être un chien?

Je suis à deux doigts de lui déballer mes problèmes sur-le-champ, quand il se désintéresse soudain de la chose, et orienté le cours de mes pensées vers un niveau beaucoup plus élémentaire.

- Tu as faim? questionne-t-il.

Moi? Rien qu'une faim de loup! Je hoche la tête avec beaucoup de conviction.

- Alors viens, on va essayer de se trouver quelque chose.

Et il se met à descendre la rue d'un pas alerte. Il faut que je prenne le galop pour pouvoir le rattraper.

C'est un bâtard anguleux de cinq ou six ans qui rassemble en lui plusieurs races. Imaginez un dalmatien sans taches, entièrement noir et dessiné sans élégance, avec les pieds tournés en dedans, un arrière-train rappe-lant le jarret des bovins, membres postérieurs formant un angle excessif (car trop saillants vers l'arrière) et paturons faibles - et vous aurez une impression juste de l'aspect de Rumbo. Il n'est certes pas laid - pas à mes yeux en tout cas - mais il ne remportera jamais aucun prix.

- Allons, petit! lance-t-il par-dessus son épaule. On ne tient pas à être en retard au petit déjeuner!

Je le rejoins et demande, hors d'haleine:

- Tu crois qu'on peut s'arrêter une seconde, j'ai besoin de faire quelque chose?

- Quoi? Ah! Oui, d'accord. Je t'attends.

Je m'accroupis. Il se détourne d'un air dégoûté, va au lampadaire le plus proche, lève la patte et se soulage en vrai professionnel.

- De cette façon tu éviteras les accidents! conseille-t-il comme j'essaie de déplacer une patte menacée par la flaque qui s'étale.

Je lui souris piteusement, heureux que les rues soient pratiquement

désertes et qu'aucun humain ne puisse me voir dans cette posture déshonorante. C'est la première fois que je prends conscience de ce genre de choses, signe du conflit entre les deux instincts, humain et canin, qui se joue en moi.

Rumbo vient flairer mon produit et je vais renifler le sien sous le lampadaire. Une fois satisfaits l'un et l'autre, nous continuons notre chemin.

Je m'enquiers de l'endroit où nous allons sans obtenir de réponse. Rumbo marche plus vite, les gestes tendus par l'excitation. Je perçois alors les premiers effluves de comestibles, qui captivent mon attention.

Les rues sont plus actives à présent, mais le bruit et l'agitation ne semblent nullement gêner Rumbo. Je reste aussi près de lui que possible, si près que mon épaule vient parfois buter contre sa cuisse; Les rues m'effraient encore; les bus me paraissent des immeubles qui bougent, les voitures des éléphants qui chargent. Ma vision hypersensible n'arrange rien, car les couleurs aveuglantes augmentent ma peur; mais rien de tout cela ne dérange apparemment Rumbo. Il évite adroitement les piétons et utilise les passages cloutés pour franchir les rues dangereuses, attendant toujours qu'un humain traverse d'abord avant de lui emboîter le pas. Quant à moi, je m'efforce de devenir un simple prolongement de son corps.

Nous atteignons un lieu où le vacarme est assourdissant malgré l'heure encore matinale. Ici se pressent des foules de gens qui s'affairent, se hâtent, se tourmentent. Les hommes crient, les camions cornent et les charrettes à bras grincent sur le béton. L'atmosphère est lourde de senteurs riches, celles de milliers de fruits et celles, plus terribles, des légumes et des pommes de terre crues. Si ce n'était cet évident chaos, je croirais avoir trouvé le Paradis.

C'est un marché, non de rue, mais un marché de gros couvert. Les restaurateurs, fruitiers, marchands des quatre saisons - tous ceux qui vendent des fruits, des légumes ou des fleurs -, viennent y acheter leur stock; les producteurs et les fermiers y apportent leur marchandise; les camions arrivent des docks, chargés de victuailles provenant de contrées exotiques, ou partent, pleins à craquer, vers tous les points du pays, à moins qu'ils ne retournent vers les docks où leur contenu sera embarqué sur les bateaux; les voix se font bourrues pour un échange, un crédit ou même un paiement.

Un homme trapu, teint de brique et cou de taureau, vêtu d'une

blouse jadis blanche, nous dépasse péniblement. Il tire un diable où s'empilent très haut des boîtes en équilibre instable, contenant toutes des bananes d'un jaune verdâtre. Il chante à pleins poumons et ne s'interrompt que pour lancer quelque cordial juron à un camarade de travail qui passe. Sans qu'il s'en rende compte, un régime de bananes menace de basculer du haut de la pyramide; il bascule, je me précipite, et Rumbo se met à aboyer très fort.

- Veux-tu bien cesser! me prévient-il. Ici, ils t'écorcheront vifs s'ils te prennent à voler.

Quelqu'un crie; l'homme arrête son véhicule, inspecte les rangées de boîtes et voit les bananes égarées. Il va les ramasser avec entrain, les lance au-dessus des autres. En reprenant les poignées du diable, il nous aperçoit et interrompt son geste. Rumbo reçoit sur le dos une tape cordiale - une tape qui m'aurait cassé la colonne vertébrale, je pense. Mon nouvel ami agite la queue et tente de lécher la main de l'homme.

- Salut, mon gars. Tu as amené un copain aujourd'hui? dit le porteur en tendant la main vers moi.

Je recule : mon jeune organisme est trop délicat pour un traitement si rude. Avec un petit rire, l'homme retourne à son diable et à sa chanson discordante.

L'attitude de Rumbo m'ébahit : pourquoi sommes-nous venus ici si nous ne pouvons rien goûter?

- Viens, dit-il en guise de réponse, et nous voici naviguant de nouveau entre vendeurs, acheteurs et porteurs pour nous frayer un chemin dans la cohue. Rumbo est bien accueilli et reçoit force tapes amicales. Il arrive aussi qu'on nous chasse, nous devons éviter une fois une botte malintentionnée, mais d'une façon générale mon compagnon semble connu et accepté comme faisant partie du décor. Rumbo a dû travailler longtemps pour obtenir ce résultat car, mis à part les chats mangeurs de rats, les animaux sont ordinairement mal tolérés dans les marchés alimentaires, surtout s'ils sont errants.

Une autre odeur atteint mes narines sensibles. Irrésistible, elle surclasse facilement celle des fruits et des légumes, et tente bien davantage mon estomac qui gronde : l'odeur de la viande qui frit. Comprenant où nous conduit Rumbo, je le précède au pas de course, j'effectue des bonds dans l'espoir d'atteindre le comptoir du snack-bar ambulante. Comme il est bien trop haut pour moi, je ne peux qu'y

appuyer mes pattes de devant et attendre, le cou tendu. Le comptoir me bouche la vue, mais l'odeur de friture m'enveloppe.

Rumbo apparaît, l'oeil mécontent, et m'ordonne entre ses dents:

- Descends de là, gamin. Tu vas tout gâcher.

J'obéis à contrecœur, parce que je ne veux pas contrarier mon nouvel ami. Rumbo recule un peu, de façon à être visible de l'homme qui se tient derrière le comptoir, lance un ou deux appels discrets. Une figure de petit vieillard jette un coup d'oeil au-dessus du comptoir et s'épanouit de toutes ses dents jaunes.

- Tiens, Rumbo ! Comment ça va, aujourd'hui? Toujours affamé, hein ? On va voir ce qu'on peut te trouver, mon vieux.

La tête disparaît à ma vue. Je me hâte de rejoindre Rumbo; la perspective du repas me transporte de joie.

- Du calme, gamin, gronde Rumbo. Si tu ne sais pas te tenir, nous n'aurons rien.

Je fais mon possible pour rester calme, mais quand l'homme derrière le comptoir se tourne vers nous avec une saucisse d'aspect bien juteux entre deux doigts, c'est plus fort que moi, je saute sur place, je ne me tiens plus d'excitation.

- Et alors, tu as amené un camarade? Dis donc, Rumbo, je ne suis pas l'Armée du Salut moi, je ne peux pas commencer à nourrir tous les copains!

Tout en secouant la tête d'un air désapprobateur, il jette la saucisse entre nous deux. Je me précipite, mais mon compagnon est plus rapide que moi; il engloutit la viande sans cesser de gronder - ce qui n'est pas si facile à réaliser. Le dernier morceau ingurgité, il lèche ses maigres babines et grogne à mon intention:

- Ne prends pas de libertés, moustique. Tu auras ton tour, sois patient.

Et levant les yeux vers l'homme qui nous regarde en riant: - Tu me donnerais quelque chose pour le petit? demande-t-il.

- Je suppose que tu veux quelque chose pour le petit? fait l'homme.

Son visage maigre s'éclaire d'un grand sourire qui plisse ses yeux

fatigués et rend plus crochu son grand nez crochu. Il a une couleur vraiment intéressante : jaune avec des touches d'un acajou profond rehaussant ses traits, grasse sur une peau pourtant sèche, son aspect huileux n'affectant que la surface.

- Bon, bon, on va jeter un coup d'oeil.

Il se retourne, il va me trouver quelque chose, mais une voix l'interpelle:

- Une tasse de thé, Bert.

L'un des porteurs s'accoude au comptoir en bâillant. Il nous voit et fait claquer sa langue en guise de salutation.

- Faut faire attention, Bert, tu vas avoir les inspecteurs après toi si tu laisses trop de ces bestioles traîner par ici.

De la plus énorme théière de métal que j'ai jamais vue, Bert verse une tasse d'un thé brun foncé.

- Je sais, acquiesce-t-il. C'est le grand qui vient tout seul d'habitude. Il a amené un camarade aujourd'hui, un de ses mioches probable, il lui ressemble, tu ne trouves pas?

- Non, le grand est un authentique bâtard, et le petit est un croisé. Il tient surtout du labrador avec un peu... attends... un peu de terrier. Une belle petite bête.

Je remue la queue sous le compliment et je fixe sur Bert des yeux suppliants.

- D'accord, d'accord, je sais ce que tu veux. Voilà ta saucisse, mange-la et puis fiche le camp, tu as ma permission.

Il lance la saucisse et je réussis à l'attraper au vol. Mais elle me brûle la langue, je dois la lâcher à la hâte. Rumbo est dessus immédiatement. Il en croque la moitié et l'avale. Je me rue sur l'autre moitié, mais Rumbo reste en retrait; je peux l'engloutir sans qu'il intervienne. C'est si chaud que mes yeux se mouillent; puis je sens la chaleur descendre dans ma gorge.

- Désolé, gamin, mais tu n'es là que parce que je t'ai amené. Il faudra que tu apprennes le respect.

Rumbo lève la tête vers le barman, aboie ses remercie-ments et

quitte l'endroit. Je jette un coup d'oeil aux deux hommes qui gloussent de rire, remercie à mon tour et pars à sa poursuite.

- Rumbo, où allons-nous maintenant?

- Ne hurle pas comme ça, me rabroue-t-il quand j'arrive à sa hauteur. Dans un lieu comme celui-ci, l'astuce est de ne pas se faire remarquer. Si ma venue ne les dérange pas, c'est que je sais me tenir et que je ne reste pas dans leurs pieds et que... - me voyant sur le point de courir après une orange tombée d'un étalage, il me regarde d'un air éloquent et que je ne prends jamais rien sans qu'on me l'ait offert.

Je laisse l'orange poursuivre son chemin.

Nous acceptons encore une demi-banane noircie cha-cun, puis nous sortons du marché et gambadons dans des rues moins encombrées.

- Où allons-nous maintenant, Rumbo?

- Maintenant? Nous allons voler de quoi manger.

- Mais tu disais à l'instant que...

- Oui, mais là-bas, nous sommes des invités.

- Ah! bon.

Il y a un boucher dans une grande rue très animée. Rumbo m'arrête et jette un coup d'oeil à l'intérieur par la porte.

- Il faudra faire attention, chuchote-t-il, je suis déjà passé la semaine dernière.

- Dis donc, Rumbo, je ne sais pas si... heu...

- Chut! Je veux que tu entres et que tu avances jusqu'au coin du comptoir. Ne te fais pas voir avant d'y arriver.

- Écoute, je...

- Quand tu y seras, arrange-toi pour qu'il te voie. Ensuite, tu sais ce que tu as à faire.

- Quoi ?

- Tu sais bien.

- Non, je ne sais pas. Que veux-tu dire?

- Ah! Préservez-nous des corniauds imbéciles! gémit Rumbo. Tu fais ta grosse commission! - Je ne peux pas! Je ne peux pas entrer et faire ça. - Tu peux, et tu vas le faire.

- Mais ce n'est pas le moment! (Encore que la pensée du danger m'ait mis dans de bonnes dispositions...)

- Débrouille-toi, réplique Rumbo, souverain. Puis, après un coup d'oeil dans la boutique:

- Vite, c'est le moment! Il découpe une pièce de viande. Entre là-dedans, vite!

Il se démène autour de moi, me mordille le cou de ses puissantes mâchoires, histoire de m'encourager. Tu n'as jamais vu de chiens se comporter ainsi à la porte d'une boucherie? Cela ne m'étonne pas, il n'y a pas beaucoup de chiens comme Rumbo et moi alentour, à part quelques cas très particuliers. Mais tu as déjà vu des chiens rouler des enfants pour s'approprier leur glace ou leurs bonbons, et je suis sûr que tu as surpris ton propre chien à voler, une fois ou l'autre. Ce que tu n'as pas vu, ou peut-être pas remarqué, c'est l'organisation du larcin chez les chiens. La plupart sont trop stupides pour s'y livrer, mais je peux t'assurer que le phénomène existe bel et bien.

J'entre dans la boutique, je me glisse le long du comptoir, là où le boucher ne peut pas me voir. Les regards suppliants que je retourne vers mon énergique partenaire n'y changent rien : ses yeux bruns restent inflexibles. Arrivé presque au bout du comptoir, je lorgne vers le haut avec circonspection; le bruit du couperet que manie le boucher me fait tressaillir chaque fois qu'il tombe. D'un élan je franchis le coin, puis je m'accroupis, et contracte le ventre pour m'exécuter. Nous avons de la chance qu'il soit encore tôt, et qu'aucun client ne vienne compliquer les choses. Après quelques grognements laborieux, je commence à récolter quelque succès. Malheureusement, j'ai oublié d'attirer l'attention sur moi. Je pourrais rester longtemps accroupi en toute tranquillité si Rumbo ne perdait patience.

En entendant ses jappements, le boucher porte ses regards vers la porte, le couperet en l'air arrêté à mi-course.

- Ah, c'est encore toi? Attends un peu que je t'attrape!

Il pose en hâte son instrument sur le comptoir et fait mine de marcher sur Rumbo. C'est alors qu'il me voit.

Nos regards se croisent, le sien écarquillé et incrédule, le mien écarquillé et sachant trop bien ce qui va se passer.

Il pousse un cri aigu, et contourne le comptoir au pas de course. Je me lève à demi, mais courir me pose un problème à cet instant précis. A la place, je me traîne indignement vers la porte en une sorte de dandinement de canard. Rumbo a déjà bondi vers le comptoir, et s'occupe du plus beau morceau tandis que l'attention du boucher se concentre sur moi. L'homme au visage écarlate s'est muni d'un balai en route, un de ces forts balais dont on se sert aussi bien pour récurer le plancher que pour balayer. Il le brandit telle la lance d'un chevalier, en visant mon postérieur. Je ne peux l'éviter, et la fâcheuse et embarrassante situation où je me trouve aggrave encore les choses.

Ce balai est hérissé d'une multitude de poils très durs, mais pas aussi durs que son manche, Dieu merci. Ils s'abattent sur ma croupe, je vagis, et le coup m'envoie à travers la pièce; je glisse, je roule, je me relève comme un lapin et galope vers la porte, Rumbo sur mes talons, les mâchoires encombrées d'un morceau de viande crue qui pèse au moins une livre et demie.

Le boucher continue de s'égosiller tandis que je descends la rue en courant derrière mon partenaire et complice qui rit, satisfait de sa propre roublardise.

Des passants se rangent sur le côté en nous voyant venir; un homme tente sottement d'arracher la viande de la gueule de Rumbo. Bien trop rusé pour se laisser prendre, Rumbo évite facilement sa main alors que l'homme perd l'équilibre et tombe à quatre pattes. Nous continuons. Rumbo modère son allure pour ne pas me distancer, et s'amuse beaucoup de ma panique. Finalement il me jette entre ses dents serrées:

- Par ici, gamin, dans le parc!

J'éprouve une envie impérieuse d'aller mon propre chemin, de m'éloigner de ce voleur; mais mon appétit est plus impérieux encore, et puis j'ai gagné ma part de butin. Je franchis donc à sa suite les grilles rouillées de ce qui m'apparaît un espace immense de verdure luxuriante entouré de frondaisons géantes, et qui doit être en réalité un jardin public de dimensions assez modestes. Rumbo s'évanouit dans un massif d'arbustes; c'est là qu'il a décidé de se poser, et je viens m'effondrer sur le sol mou non loin de lui, haletant et roulant des yeux. Il me contemple d'un air narquois tandis que j'inhale de grandes goulées d'air, et hoche la tête avec une secrète satisfaction.

- Tu as été parfait, gamin, dit-il. Avec quelques conseils tu pourras arriver à quelque chose. Tu ne ressembles pas aux autres chiens, qui sont stupides.

Je n'ai pas besoin qu'on me dise cela, mais ses louanges me font plaisir. Malgré tout, je ronchonne:

- J'aurais pu recevoir un mauvais coup. Je ne cours pas aussi vite que toi.

- Un chien devance toujours un homme. Il ne t'aurait pas attrapé.

- C'est pourtant ce qu'il a fait, répliqué-je en remuant la croupe pour vérifier que rien n'a été grave-ment endommagé.

- Tu apprendras à encaisser bien davantage dans la vie, petit, sourit Rumbo. Les hommes sont d'étranges créatures.

Il reporte alors son attention vers le quartier de viande posé entre ses pattes, le palpe de la truffe, lèche le jus qui perle.

- Allez petit, viens prendre ta part.

Je me lève et m'ébroue.

- J'ai une commission à finir d'abord, dis-je d'un ton froissé, et je m'enfonce dans les buissons environnants.

Quand je reviens un instant plus tard, Rumbo a bien avancé, aspirant et déglutissant la viande crue d'une manière répugnante. Je me précipite avant qu'il n'avale le tout, et me lance dans la même occupation d'une manière tout aussi répugnante. Quel admirable repas, le meilleur depuis que je suis un chien! L'excitation de la chasse jointe à la tension nerveuse du larcin ont dû aiguïser mon appétit, car même les saucisses de Bella ne m'ont pas paru aussi bonnes.

Nous restons étendus parmi les broussailles à nous poulécher les babines avec satisfaction, la gueule encore baignée des sucs et du sang de la viande. Après un silence, je me tourne vers mon nouveau compagnon et lui demande s'il vole souvent ainsi.

- Si je vole? C'est quoi, voler? Un chien doit manger pour vivre, non? Alors il prend sa nourriture où il la trouve. Si tu comptes sur ce que l'homme te donne, tu mourras de faim. Donc, tu es toujours sur tes gardes, prêt à saisir tout ce qui se présente.

- Bon, mais nous sommes bien entrés chez ce boucher pour lui voler sa viande.

- La notion de vol n'existe pas pour nous. Nous ne sommes que des animaux, tu sais, conclut-il avec un regard appuyé.

Je hausse les épaules, peu désireux de poursuivre pour le moment - ou trop content qu'il en soit ainsi. Tout de même, je me demande jusqu'à quel point Rumbo est conscient de ce qui se passe.

Soudain il se lève d'un bond.

- Allez petit, maintenant on joue!

Il se faufile sous les buissons et s'élance vers la pelouse. Une décharge d'énergie m'envahit, comme si on avait pressé un bouton quelque part en moi, et je me rue à sa suite en aboyant gaiement, la queue dressée, les yeux brillants. De poursuites en roulades et en luttes corps à corps, Rumbo me taquine sans merci, me fait une démonstration de vitesse, de souplesse et de force. Il maîtrise mes plus farouches attaques, m'écarte d'une pichenette quand je commence à me sentir son égal. J'adore jouer.

Quelle merveille de se vautrer dans l'herbe, de s'y frotter le dos, de respirer ses senteurs enivrantes! Je serais volontiers resté toute la journée, mais au bout de dix minutes à peu près, un gardien revêché vient nous chasser. Au début nous nous moquons de lui; la plaisanterie consiste à s'approcher jusqu'à portée de sa main, puis à se dérober à l'instant précis où il nous lance une gifle. Rumbo est le plus téméraire, bondissant véritablement et venant pousser l'homme gentiment dans le dos quand il porte son attention vers moi. Les malédictions furibondes du gardien nous font hurler de rire, mais Rumbo se fatigue vite du jeu et franchit les grilles sans un mot, me laissant le soin de le rattraper.

Je crie : " Attends-moi, Rumbo ! " et il passe au trot pour que je puisse revenir à sa hauteur.

- Et maintenant, où allons-nous, Rumbo ?

- Maintenant, nous allons prendre notre petit déjeu-ner.

Il me guide à travers un dédale de ruelles; enfin nous arrivons en vue d'un immense mur de clôture en tôle ondulée qui occupe toute la longueur d'un trottoir. Il comporte une brèche par laquelle passe Rumbo, la truffe aux aguets d'une odeur familière.

- Ça va, petit, il est dans son bureau. A présent écoute-moi bien, gamin : sois gentil et tiens-toi tranquille. Le Patron n'a pas beaucoup de patience avec les chiens, alors ne le cherche pas. S'il te parle, contente-toi d'agiter la queue en jouant les muets. Pas d'énervement. S'il est de mauvaise humeur - je te ferai signe si c'est le cas - sauve-toi, on fera un autre essai plus tard. D'accord ?

J'acquiesce, mais je commence à appréhender cette rencontre avec le " Patron ". Un coup d'oeil circulaire m'apprend que nous sommes dans une vaste cour remplie de vieilles voitures cassées ou en panne, entassées en pyramides d'aspect précaire. Des tas plus petits jonchent le sol alentour : ce sont les pièces rouillées des voitures démantelées. Une grue usagée se dresse au bout du terrain. Nous sommes dans la cour d'un casseur.

Rumbo s'est frayé un chemin jusqu'à une baraque de bois délabrée plantée au milieu de la ferraille; il gratte à la porte, en s'accompagnant par intervalles d'un aboiement mesuré. La Rover d'un bleu brillant parquée près de la baraque a l'air complètement incongru parmi les débris d'épaves qui l'entourent, sous le beau soleil du matin qui donne à sa carrosserie un éclat qu'on dirait dédaigneux.

Mais la porte s'ouvre et le Patron sort de la baraque, sourire épanoui aux lèvres. Il semble de très bonne humeur. - Alors, mon vieux Rumbo, tu as encore passé toute la nuit dehors? N'oublie pas que tu es censé être un chien de garde, et arrête un peu de me créer des problèmes!

Il s'accroupit à la hauteur de Rumbo, lui ébouriffe la fourrure, lui donne des claques sur les flancs pour plus de cordialité dans l'accueil. Rumbo est parfait, vraiment parfait. Il remue la queue, traine les pieds, sourit au Patron tout le temps, sans vouloir s'imposer pour autant, à peine s'il lui décerne de temps en temps un petit coup de sa langue pendante sur la figure.

Le Patron est un homme lourdement charpenté, dont la veste de cuir dessine la carrure. Il a la fermeté charnue et la tête coriace de qui s'est habitué aux bonnes choses de la vie - bonne table, bons alcools. Sa bouche s'orne d'un gros cigare qui semble faire partie de lui-même, comme son nez aplati : s'il ne l'avait pas, il aurait l'air niais. Ses cheveux, qui commencent tout juste à s'éclaircir, lui couvrent les oreilles et flottent sur son col. Il arbore une bague faite d'un souverain d'or à une main, une chevalière ornée d'un diamant à l'autre. Il a environ quarante ans, et tout en lui proclame le voyou.

- Tu as amené quelqu'un ? fait-il, surpris de me voir. C'est ta petite amie?

Quelle sotte méprise! Je me sens offusqué mais heureusement, il rectifie:

- Ah non, je vois, c'est un simple copain. Viens ici, mon gars.

Il tend la main et je recule, un peu effarouché.

- Viens, donc, gamin, me dit calmement Rumbo.

C'est la contrariété qu'exprime sa voix qui m'avertit. Je m'avance très prudemment, car cet homme ne m'inspire pas confiance : il y a en lui un étrange mélange de gentillesse et de cruauté. A l'usage, les gens possèdent généralement ces deux qualités à la fois, mais d'ordinaire l'une prédomine sur l'autre. Chez le Patron, elles s'équilibrent de manière égale, ce qui est très courant chez des hommes de son espèce, je l'ai appris par la suite. Je lui lèche les doigts, prêt à m'esquiver au moindre signe agressif. Il m'arrête de son poing respectable alors qu'emporté par des saveurs délicieuses, je serre les mâchoires sur sa main. - Alors, comment tu t'appelles, hein?

Il tire d'un coup sec sur mon collier. Je veux me dégager, il me fait très peur à présent.

- Du calme, gamin, il ne te fera aucun mal si tu sais te tenir, me rassure Rumbo.

- Pas de nom ni d'adresse? On ne tient pas trop à toi, pas vrai?

Le Patron me libère alors, en me poussant vers Rumbo par manière de plaisanterie. Il se redresse, et je sens qu'il m'a oublié dans l'instant même.

- Bon. Rumbo, voyons ce que la bourgeoise t'envoie.

Il va jusqu'au coffre de sa Rover et en extrait un sac de plastique qui semble fort intéressant parce que bourré de choses qui ne peuvent être que des victuailles, notre odorat nous l'apprend. La danse que nous menons autour de ses chevilles oblige l'homme à tenir le sac en l'air, hors de notre portée.

- Ça va, ça va, proteste-t-il, on se calme. On croirait que vous n'avez pas mangé depuis une semaine. (Ici, Rumbo m'adresse un clin d'oeil.)

Derrière la baraque est posé un vieux bol de plastique. Le Patron y vide le contenu du sac. Un os avec viande, des flocons d'avoine détrempés, du gras de bacon, une demi-tablette de chocolat, tout un riche mélange de reliefs tombe dans le récipient. Il n'y manque même pas des haricots froids disséminés parmi les restes. En tant qu'homme, mon estomac se soulèverait; mais en tant que chien, j'apprécie ce délice gastronomique. Nos museaux disparaissent dans le mélange; pendant quelques instants, nous ne pensons plus à rien d'autre qu'à nous emplir le ventre. Rumbo prend les meilleurs morceaux, naturellement, mais je ne me débrouille pas trop mal.

Quand le bol est impeccable, mon ami se dirige vers une autre jatte placée sous un robinet qui goutte et se met à en laper avidement l'eau. J'ai l'estomac prêt à éclater, mais je vais jusque-là et je l'imiter. Ensuite nous nous affalons sur le sol, trop repus pour pouvoir bouger. Je questionne:

- Est-ce que tu manges aussi bien tous les jours, Rumbo ?

- Non, pas toujours. C'est une matinée faste aujourd'hui. Il arrive que le Patron ne me donne rien - parfois il oublie de me nourrir pendant plusieurs jours - et il n'est pas toujours facile de voler. Les commerçants du quartier se méfient un peu de moi maintenant.

Le Patron est rentré dans la cabane, j'entends sa radio hurler.

- Tu as toujours été à lui, Rumbo?

- A franchement parler, je ne me rappelle pas. Je n'ai connu que lui.

Rumbo se plonge dans une profonde méditation avant de déclarer:

- Et puis non, c'est mauvais pour moi. J'ai l'esprit qui se brouille quand je veux trop réfléchir. Quelquefois je retrouve des odeurs quand je flaire certaines personnes - des odeurs qui me semblent familières. Mais je ne peux pas me souvenir d'un temps où je ne connaissais pas le Patron. Il a toujours été là.

- Il est gentil avec toi ?

- La plupart du temps, oui. Mais parfois il m'attache pour être sûr que je reste là toute la nuit, et parfois il me bat parce que j'aboie trop fort - et je ne peux pas m'en empêcher. Il a des amis déplaisants. Quand ils arrivent, je prends aussitôt le large.

- Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?

- Surtout causer. Ils restent des heures dans cette baraque, à rigoler et à se disputer. Il y en a aussi qui viennent régulièrement pour travailler ici, à remuer ces tas de vieilleries et tout, et à en apporter d'autres. Ils ne sont jamais très affairés.

- Et le Patron, que fait-il?

- Tu es un petit curieux hein, gamin?

- Excuse-moi. Tout ça m'intéresse, simplement.

Rumbo m'examine un moment d'un oeil suspicieux.

- Toi, tu n'es pas comme les autres chiens. Tu es... enfin, tu es un peu comme moi. La plupart des chiens sont des imbéciles. Toi aussi, mais d'une autre manière. D'où es-tu exactement, petit?

Je raconte tout ce dont je me souviens et je découvre que je commence à oublier mon passé, à moi aussi. Je me rappelle encore le marché où l'on m'a acheté, mais pas grand-chose d'autre jusqu'au chenil. Cela m'arrive de plus en plus souvent : à la suite de périodes de lucidité totale, j'ai la tête pratiquement vide - et mon passé, mes origines, tout se confond dans un vague brouillard. J'oublie souvent que je suis un homme.

Si je ne formule pas mon anxiété au sujet de mon ascendance humaine, c'est que je ne veux pas alarmer Rumbo d'une quelconque manière; j'ai besoin de lui pour apprendre à survivre dans mon existence canine. Vois-tu, l'animal se résigne plus aisément aux circonstances; c'est la part animale de moi-même qui refoule les pensées qui me rendraient fou.

- Tu as eu de la chance de t'échapper du chenil, petit, dit Rumbo. Pour beaucoup de chiens, c'est la maison de la mort.

- Tu y es déjà allé?

- Oh non! On ne m'attrapera pas tant que je pourrai courir.

- Rumbo, pourquoi tous les chiens ne sont-ils pas comme nous? Je veux dire, pourquoi ne parlent-ils pas comme nous, ne pensent-ils pas comme nous?

Mon compagnon hausse les épaules.

- Ils sont différents, c'est tout.

- Rumbo, est-ce que tu as été... est-ce que tu te rappelles avoir été... heu... Tu as toujours été un chien?

Il tourne brusquement la tête.

- Mais de quoi parles-tu? Bien sûr que j'ai toujours été un chien! Qu'est-ce que j'aurais pu être d'autre?

- Oh! rien, simple question, dis-je en rentrant pitoyablement la tête entre les pattes.

- Tu es un drôle de chiot. Ne me cause pas d'ennuis ici, moustique, ou je te mets à la porte. Et cesse de poser de sottes questions.

Je m'excuse derechef, et change vite de sujet.

- Que fait le Patron dans la vie, Rumbo?

Le regard que je reçois en réponse et les crocs découverts de Rumbo mettent fin à ma curiosité pour le moment. Je décide de m'accorder une petite sieste, mais une pensée me vient à l'instant où je vais m'assoupir.

- Pourquoi est-ce que les hommes ne nous comprennent pas quand nous parlons, Rumbo?

- Je ne sais pas, me répond-il d'une voix endormie. Quelquefois le Patron me comprend quand je lui parle, mais en général il m'ignore, ou me dit de cesser d'aboyer. Les humains sont parfois aussi imbéciles que les chiens imbéciles. A présent laisse-moi tranquille, je suis fatigué.

Je comprends alors qu'en fait, nous n'avons pas communiqué à l'aide de mots : ce sont nos esprits qui se parlent. Tous les animaux, tous les insectes - et même les poissons - ont leur façon de communiquer, que ce soit par le son, l'odeur ou la parade. J'ai appris depuis que même les créatures les plus muettes ont tout comme les autres une sorte de connivence mentale avec leur espèce. Cela va bien au-delà de la communication physique. Comment expliquez-vous que des sauterelles iso-lées s'assemblent pour former un nuage? Qu'est-ce qui fait marcher au pas les fourmis-soldats ? Qu'est-ce qui déclenche chez les lemmings la décision soudaine de sauter ensemble dans la mer? L'instinct, la communication au moyen des sécrétions du corps, le sens de la survie de la race, tous ces éléments jouent leur rôle, mais cela va plus loin encore. Je suis un chien, et je le sais.

Ou, plutôt, je le saurai un jour. Pour l'instant je ne suis qu'un chiot, et un chiot perturbé qui plus est. J'ai trouvé un ami avec lequel je peux dialoguer en pensée, quelqu'un qui me ressemble davantage que les autres chiens rencontrés; si quelques-uns m'ont été assez proches, aucun ne l'était comme ce bon vieux Rumbo. Je l'enveloppe du regard affectueux de mes yeux embru-més, et je m'endors.

CHAPITRE 8

Ils sont beaux, les jours passés avec Rumbo. Après les révélations de ce premier matin, les journées suivantes font mon éducation. Une grande partie du temps se passe à chercher de quoi manger. Nous nous rendons au grand marché presque tous les matins (je comprends peu à peu qu'il s'agit de Nine Elms, les halles aux fruits et légumes qui ont été extirpées sans pitié du quartier de Covent Garden pour un exil obscur dans le secteur sud de la Tamise; ainsi, je sais que je me trouve au sud de Londres, quelque part du côté de Vauxhall). Après quoi, nous faisons le tour des boutiques pour voir ce qu'il est possible de chaparder. J'apprends vite à être aussi rapide et rusé que Rumbo, mais son audace me fera toujours défaut. Lui est capable de disparaître dans une maison ouverte et d'en ressortir nonchalamment quelques secondes plus tard avec un paquet de biscuits, ou une miche de pain, enfin tout ce qui peut tenir entre ses mâchoires (une fois, il apparaît avec un gigot d'agneau dans la gueule, mais il ne peut s'enfuir avec : une dame de couleur fait irruption à grand tapage, elle effraie tant notre Rumbo qu'il laisse tomber la viande et se sauve à vive allure, tandis que derrière lui s'écrase sur le trottoir la bouteille de lait qui le visait).

Un jour, nous croisons l'une de ces camionnettes de pâtissier déchargeant sa livraison matinale, dont les rayonnages sont remplis de croissants et de gâteaux qui embaument, sans parler du pain tout frais. Rumbo attend que le conducteur emporte un grand plateau de pâtisseries dans l'échoppe du boulanger, puis bondit dans la camionnette restée ouverte. En bon poltron, je m'abstiens, naturellement, et regarde d'un air d'envie Rumbo sauter du véhicule, un sympathique petit pain au sucre bien calé dans la gueule. Le conducteur revient chercher un autre plateau, Rumbo se tapit sous la camionnette pour engloutir son butin; l'homme rentre dans la boutique avec son chargement, le chien grimpe de nouveau dans la voiture, avalant le reste de son petit pain tout en dérochant un éclair au chocolat sur une autre étagère. Il faut qu'il recommence une troisième fois la manoeuvre de se cacher avant le retour du conducteur en

déglutissant à toute vitesse, pour que l'empoté que je suis décide de risquer le tout pour le tout. J'attends donc que l'homme soit rentré dans la boutique, je me hisse dans la camionnette, ce qui n'est pas facile pour un chiot, et guidé par ma truffe, me fraie un chemin méticuleux parmi les délicieuses pâtisseries. Rumbo a mené ses aller et retour à la vitesse d'une flèche, mais moi, il faut que je fasse le difficile. Déchiré entre une grande tarte au citron meringuée qui a l'air succulente et l'éclair au chocolat suintant de crème posé à côté, je viens de me décider pour la tarte quand une ombre traverse la porte ouverte de la camionnette.

Je pousse un cri de frayeur, l'homme pousse un cri de surprise. Surprise qui tourne à la menace, tandis que grandit ma frayeur. Je tente d'expliquer que je suis affamé, que je n'ai rien mangé depuis une semaine, mais il n'en a cure. Il se penche en avant, main tendue pour m'attraper par le collier; je recule vers le fond du véhicule, il se hisse à l'intérieur avec force jurons, courbé de façon à ne pas se cogner la tête contre le toit qui est bas. Il avance sur moi et je me replie aussi loin que je peux, ce qui ne fait pas très loin. Sensation très désagréable que de savoir qu'on va prendre des coups! Et je dois avouer que je m'apitoie sur moi-même avec une complaisance totale. Pourquoi, pourquoi m'être laissé entraîner par ce voleur de Rumbo, ce filou déguisé en chien? Pourquoi m'être laissé embarquer de force dans cette vie peu reluisante de petit malfrat par ce bâtard surnois ?

Mais qui voilà à l'arrière de la camionnette? C'est ce cher vieux Rumbo ! Il gronde férocement à l'adresse du livreur, il le provoque et mène grand tapage, il est magnifique! L'homme se retourne affolé, se cogne la tête contre le toit, perd l'équilibre et tombe à la renverse au milieu de ses plateaux garnis de molles douceurs. Il manque glisser sur le plancher, mais l'exiguïté du lieu l'en empêche, et seuls ses coudes viennent écraser la crémeuse marchandise qui se trouve derrière lui.

Il me reste à passer sur ses jambes étalées par terre et à sauter du véhicule. Sitôt dehors je me mets à courir, alors que Rumbo prend le temps de s'octroyer une friandise supplémentaire avant de bondir à ma suite. Quand nous nous arrêtons, bien plus loin, il se lèche les babines avec satisfaction. Je le remercie, tout pantelant, et lui ricane de l'air supérieur qu'il affectionne.

- Quelquefois, gamin, tu es aussi nigaud que les autres corniauds - et peut-être même plus. Enfin, je présume qu'il faut du temps pour apprendre les vieilles ficelles à un jeune chien.

Rumbo a un autre tour pour lequel il m'utilise comme appât, la

diversion tactique. Je dois m'élancer vers une innocente ménagère qui vient d'effectuer ses courses et user de tout mon charme juvénile pour l'amener à poser ses sacs à terre afin de me câliner, parfois même de m'offrir une douceur. S'il y a des enfants avec elle, c'est encore plus facile : si elle ne les emmène pas de force, elle sera contrainte d'avoir un tas d'attentions pour moi. Quand j'ai accaparé sa sollicitude - en lui léchant la figure, ou en me roulant par terre, ventre offert aux caresses -, Rumbo va fouiller ses emplettes restées sans surveillance. Il s'esquive dès qu'il a trouvé quelque chose, et il me reste à faire mes excuses puis à le suivre d'un pas plus mesuré. Nous sommes souvent démasqués avant qu'il ait pu découvrir quoi que ce soit d'utile, mais cela ne gêne en rien le plaisir que nous prenons à ce jeu.

Subtiliser des bonbons aux bébés est un divertissement tout aussi délicieux, quand nous filons avec notre prise sous les hurlements des mères et les braillements des rejetons. Les rafles soudaines aux dépens des mar-mots agglutinés auprès des marchands de glaces sont toujours gratifiantes - la clochette de la camionnette à glaces agit sur nous comme un véritable signal! La venue de l'hiver nous oblige malheureusement à interrompre cette activité, car les parcs sont vides et les vendeurs de glaces hibernent.

Rumbo adore railler les autres chiens. Il juge inférieurs tous les animaux en général, dont il n'apprécie pas la bêtise, mais surtout les chiens, qu'il considère, pour la majorité, plus imbéciles que n'importe quelle autre créature vivante. Je ne sais pas ce qui motive chez lui une telle prévention contre les chiens; est-ce la honte, honte qu'ils n'aient pas son intelligence, sa dignité? Car, tout gredin qu'il est, Rumbo possède beaucoup de dignité. Il ne mendie jamais, par exemple; il demande sa nourriture, ou il la vole, mais il ne se met jamais à plat ventre pour l'obtenir. S'il joue parfois la parodie du chien qui quémande un morceau ou un peu d'affection, c'est toujours pour son propre amusement, par cynisme. Il m'a enseigné que la vie profite des vivants, et que pour exister, pour exister pleinement, il faut profiter de la vie. Selon lui, c'est leur faute si les chiens sont devenus les esclaves des hommes; lui n'appartient pas au Patron, m'explique-t-il : il effectue un travail pour lui, celui de garder sa cour, et gagne ainsi sa subsistance. Le Patron l'a bien compris, et leur relation est basée sur le respect mutuel. Pour ma part, je ne suis pas certain que le Patron ait d'aussi beaux sentiments, mais je n'exprime pas mon opinion parce que je ne suis que l'élève et Rumbo le maître.

D'ailleurs, ce dernier ne laisse jamais passer l'occasion de dire à un autre chien à quel point il est stupide. Les caniches surtout excitent sa verve ironique, leurs bouclettes tondues le font mourir de rire. Le

pauvre teckel n'est pas épargné non plus. Rumbo les épingle tous sans distinction, du berger allemand au chihuahua. Je peux cependant témoigner l'avoir vu une fois très calme et pensif lors du passage d'un doberman.

Il se met souvent et moi avec lui, dans de bien mauvais pas, car les chiens sentent notre différence et se liguent contre nous. C'est un peu difficile pour un chiot, mais cela m'endurcit, sans aucun doute. J'apprends aussi à courir beaucoup plus vite. L'étrange est que Rumbo, avec sa force et son allure - bonne combinaison dans le monde canin -, pourrait être aisément le chef de la bande; mais il est solitaire par essence, il va où il veut, sans se laisser entraver par la pensée des autres. Je ne sais pas encore avec certitude pourquoi il m'a adopté comme compagnon; je suppose simplement qu'il a reconnu notre originalité à tous deux.

C'est aussi un Roméo, il adore les dames, notre Rumbo. Là encore, la taille ou l'espèce lui importent peu. Il peut disparaître des jours entiers, pour revenir la mine fatiguée mais avantageuse. Si je lui demande où il est allé, il me répond invariablement qu'il me le dira quand je serai assez grand pour le savoir.

Chaque fois qu'il va s'en aller, je le sais. Un parfum étrangement prenant remplit soudain l'air, Rumbo se raidit, hume l'atmosphère et sort de la cour comme un ouragan. Moi j'essaie de le suivre - sans succès. C'est évidemment une chienne en chaleur quelque part dans le voisinage, peut-être à plusieurs kilomètres; je suis trop jeune pour m'y connaître en de telles choses. Alors j'attends patiemment qu'il revienne, en traînant mon ennui et mon irritation d'avoir été laissé pour compte. Et Rumbo est fort capable de vivre sa vie au loin pendant plusieurs jours!

Au nombre de ses passe-temps favoris, il y a aussi la chasse aux rats. C'est fou comme il peut détester les rats, Rumbo. Ils sont vraiment très peu nombreux dans la cour, et pour cause, mais il arrive que deux ou trois excentriques y viennent faire une reconnaissance, en quête de réapprovisionnement je suppose, ou peut-être d'un nouveau terrain de procréation. Rumbo sait toujours s'ils sont dans les parages, il a un sixième sens qui l'en avertit. Ses poils se hérissent, ses babines se retroussent sur des crocs jaunâtres, il pousse des grondements menaçants d'animal féroce. Il me fait mourir de peur quand il est ainsi. Et puis il s'avance à pas de loup, et se met à explorer les épaves en prenant tout son temps. Il m'a oublié, c'est un chasseur traquant sa proie, un tueur préparant la mise à mort. Au début, je reste en arrière ces infâmes créatures me terrifient avec leurs airs mauvais et leur

langage grossier; mais Rumbo finit par me communiquer sa haine, et ma peur tourne à la répugnance puis à l'abomination. Laquelle mène à la colère, qui a raison de ma nervosité. Désormais c'est ensemble que nous mettons les rats en déroute.

N'oublie pas qu'ils peuvent être braves, ces rats, tout répugnants qu'ils sont. La vue d'une jeune chair bien tendre n'est peut-être pas étrangère à leur intrépidité; en ces premiers temps mes jours sont souvent en danger, et je dois à Rumbo d'être encore entier aujourd'hui. (Naturellement, il a vite compris quel merveilleux appât il avait à sa disposition, et commencé à me cajoler pour m'inciter à agir en tant que tel.) Les mois passant, je perds de mes rondeurs - on me dirait maigre sans doute, malgré notre régime de récupération -, mes pattes s'allongent, mes mâchoires et mes dents se forti-fient. Les rats ne me regardent plus comme un dîner, mais comme un dîneur, et me traitent avec plus de respect.

Nous ne les mangeons pas à proprement parler, nous nous contentons de les mettre en pièces et de leur rompre les os; leur chair n'est pas à notre goût, quel que soit notre appétit du moment.

Une fois qu'il les a acculés, Rumbo aime par dessus tout les tourner en ridicule. Ils ont beau siffler, se répandre en imprécations et en menaces et découvrir leurs dents cruelles, il ricane avec mépris et les couvre de railleries. Il avance lentement, les yeux rivés à ceux de son ennemi; le rat recule, contracte l'arrière-train, les muscles tendus pour sauter. Les deux adversaires s'élancent l'un vers l'autre, et c'est le choc en plein bond. Il s'ensuit un combat si frénétique que l'oeil a peine à le suivre. L'issue en est inéluctable : un cri suraigu, une boule de fourrure qui vole et s'écrase à terre en un dernier soubresaut, et Rumbo qui se précipite triom-phant sur le corps désarticulé de son ennemi. Entre-temps, je n'ai qu'à m'arranger avec les infortunés compagnons dudit ennemi, ce dont j'apprends à m'acquitter avec assez d'habileté, mais jamais autant de délectation que n'en met Rumbo à la tâche.

Une fois pourtant, cela a failli mal finir pour nous.

C'est l'hiver, la boue est gelée dans la cour, fermée et déserte - ce doit être un dimanche. Rumbo et moi sommes douillettement installés au chaud sur le siège arrière d'une Morris 1100 accidentée. La banquette est très petite, mais il s'agit d'un arrangement provisoire en attendant qu'un logement plus convenable se présente (notre précédente habitation, une Zéphir spacieuse, vient d'être démantelée et vendue à la ferraille). Rumbo dresse le premier la tête, et moi une

seconde plus tard nous avons entendu un bruit, et l'odeur fétide que nous connaissons bien flotte dans l'air. Nous nous glissons silencieusement hors de la voiture; notre odorat nous conduit à l'odeur au milieu du fouillis d'épaves, en suivant les étroites ruelles de métal enchevêtré. L'odeur du rat nous attire, ainsi qu'un grattement intermittent du métal qui fait frémir nos oreilles. Bientôt nous allons le surprendre. En réalité, c'est lui qui nous surprend.

A cet endroit, le passage pratiqué entre les voitures tourne. Nous nous arrêtons, car notre proie se trouve juste après le coin, l'odeur très forte nous le dit et les grattements aussi. Nous bandons nos muscles pour l'assaut quand il apparaît devant nous.

C'est le plus gros rat que j'ai jamais vu, plus de la moitié de ma taille (et j'ai énormément grandi), le pelage brun, les incisives longues et redoutables. Aussi saisi que nous le sommes par cette soudaine confrontation, il disparaît vite, nous laissant à notre ébahissement. Le temps de tourner précipitamment le coin, il est parti.

- Vous me cherchez? fait ensuite une voix venue d'en haut.

Perplexes, nous hésitons un moment avant de repérer le rat. Il est perché sur le toit d'une voiture et nous contemple avec mépris.

- Par ici, sales cabots minables! Montez donc me chercher!

D'habitude, les rats sont peu portés à la conversation, ils se contentent pour la plupart de cracher, de jurer et de faire des grimaces. Ce rat-là est le plus causant que j'aie jamais croisé.

- J'ai entendu parler de vous deux, poursuit-il. Vous nous avez causé beaucoup d'ennuis, ceux qui ont pu s'en tirer me l'ont raconté (vous ne les avez pas tous attrapés.) Je voulais vous rencontrer tous les deux. Surtout toi, le gros. Tu es de taille à lutter avec moi, je pense?

Je n'ai qu'à admirer le sang-froid de Rumbo; moi, je suis prêt à courir me cacher. Le rat est plus petit que moi, c'est vrai, mais ses dents et ses griffes, selon toute apparence, peuvent faire de gros dégâts dans une chair délicate de jeune chien. Rumbo dit, d'une voix où ne perce aucune nervosité:

- Tu descends, grande gueule, ou il faut aller te chercher?

Et le rat de rire - de rire vraiment, alors que les rats ne rient guère -, et de s'installer plus confortablement.

- Je vais descendre, cabot, mais à mon heure; d'abord je veux causer. (Sans aucun doute, c'est là un rat peu ordinaire.) Qu'as-tu exactement contre les rats, mon ami? Je sais que nous ne sommes aimés ni des hommes ni des animaux, mais tu as une aversion particulière, n'est-il pas vrai ? Est-ce parce que nous sommes des charognards? Mais vous, n'êtes-vous pas pires? Les animaux domestiqués sont les plus vils des charognards, n'est-ce pas, puisqu'ils vivent de l'homme - comme des parasites qu'ils sont. Et cette capture ne peut même pas rendre un peu de dignité à votre existence, car la plupart d'entre vous choisissent ce mode de vie, n'est-ce pas ? Alors vous nous haïssez, parce que nous sommes libres, non domestiqués, non... - il marque une pause, le sourire sournois - ... non châtrés comme vous l'êtes!

- Je ne suis pas châtré, face de rat, se cabre Rumbo, on ne me fera jamais ça!

- Ce n'est pas nécessairement physique, figure-toi, réplique le rat d'un ton suffisant, c'est de votre esprit que je parle.

- Mon esprit m'appartient encore.

- Crois-tu, crois-tu? s'étrangle de rire le rat. Au moins, nous les nuisibles courons en liberté, sans avoir besoin de gardiens.

- Et qui diable voudrait de vous? ricane Rumbo. Vous vous en prenez même les uns aux autres quand les choses vont mal!

- Cela s'appelle le sens de la survie, chien, de la survie, rétorque le rat mécontent en se levant. Toi tu nous détestes parce que tu sais que tous, hommes, animaux, insectes, tous nous sommes les mêmes, mais que les rats vivent une existence que les autres tentent de cacher. Oui, tu le sais. N'est-ce pas la vérité, chien ?

- Non, et tu le sais!

Ils savent peut-être tout, Rumbo et le rat, mais moi je ne sais pas de quoi ils parlent.

Rumbo avance vers la voiture, le poil hérissé de rage.

- Il y a une raison pour que les rats vivent comme ils vivent, comme il y a une raison pour les chiens de le faire, tu le sais!

- Oui, et il y a une raison pour que je t'égorge! crache le rat.

- Ton heure est arrivée, face de rat!

Ils continuent de fulminer l'un contre l'autre pendant cinq bonnes minutes, jusqu'à ce que leur colère déborde. Elle le fait d'étrange façon.

Le chien comme le rat se taisent soudain comme s'ils n'avaient plus rien à dire. Chacun fixe intensément les yeux de l'autre, yeux bruns exorbités de Rumbo, yeux jaunes, maléfiques, du rat. Des deux côtés, les regards débordent de haine. La tension monte dans un silence à hurler, un concentré de violence. Un cri aigu jaillit. Le rat se lance du toit de la voiture.

Rumbo est prêt. D'un saut de côté il esquive le rat qui atterrit lourdement sur le sol gelé, puis vise la nuque du rongeur. Mais celui-ci l'évite d'une contorsion et fait face à la charge. Les dents s'entrechoquent, les griffes s'enfoncent dans la chair.

Je reste là, interdit, apeuré, à les regarder essayer chacun de mettre l'adversaire en pièces. Des corps affrontés jaillissent des cris perçants, des grognements, des grondements sauvages, mais c'est un glapissement de Rumbo qui me met en action. Je me précipite en aboyant de toutes mes forces, cherchant à me mettre en fureur pour me donner du courage. Mais que puis-je faire? Ils sont noués en une étreinte convulsive, ils se roulent à terre encore et encore, et se fouettent avec leurs pattes, se mordent jusqu'au sang, se déchirent l'un l'autre. Je ne peux que bondir en avant quand je repère l'infecte fourrure brune, et l'attaquer à coups de dents.

Subitement ils se séparent, haletants, à bout, mais sans se lâcher du regard. Je vois que Rumbo à l'épaule tout abîmée et le rat une oreille en lambeaux. Ils se ramassent sur eux-mêmes, frémissements, avec des grondements sourds venus du fond de leur gorge. Sont-ils trop épuisés pour continuer? Non, ils ne font que rassembler leurs forces.

De nouveau ils bondissent l'un vers l'autre, et cette fois je bondis aussi. Rumbo saisit le rat à la gorge et je réussis à mordre l'une de ses pattes avant. Le goût du sang chaud me soulève le coeur, mais je ne lâche pas prise, j'y mets toute ma force. L'ennemi roule à terre, se retourne d'un coup de reins et fait claquer sa mâchoire. Je ressens une vive douleur : ses dents m'ont sabré la poitrine. La brûlure me fait lâcher sa patte; d'une détente de ses membres postérieurs, le rat m'envoie rouler dans la boue gelée.

Revenu à l'assaut, j'ai le museau tailladé par les griffes du rongeur. La

douleur m'écarte encore une fois du combat, mais j'y retourne aussitôt. Rumbo tient toujours le rat par la gorge; il s'efforce de le soulever puis de le projeter en l'air, technique que je l'ai déjà vu employer pour casser le dos de ce genre de créature. Cette fois pourtant, le rat est trop gros, trop lourd. La prise de Rumbo l'empêche néanmoins de faire de réels ravages avec ses dents; l'entaille que je porte au torse serait bien plus profonde si ses incisives avaient pu s'y enfoncer. Telle est la force de ce grand rat qui réussit à se libérer de Rumbo. Il s'échappe en courant, fait demi-tour et revient à la charge en lançant sa tête à droite, à gauche, à grands coups de ses armes redoutables contre nos corps vulnérables. Rumbo pousse un cri : il a le flanc ouvert. Il vacille, s'abat sur le côté; le rat hurle de triomphe et se jette sur lui. Dans son exaltation, il m'a oublié.

Je saute sur le dos du rat, qui fléchit sous mon poids, et lui plante mes crocs au sommet de la tête, non sans me casser une dent contre son crâne. Le reste est salissant et sans gloire : Rumbo revient se battre, et à nous deux nous parvenons à tuer la créature. Le rat ne meurt pas facilement; aujourd'hui encore, j'admire malgré moi le combat qu'il a mené contre deux adversaires plus lourds que lui. Lorsque enfin ses convulsions cessent et que son corps ensanglanté rend le dernier soupir, je ne me sens pas seulement épuisé, je me sens avili. Tout méprisable qu'il était aux yeux des autres, cet animal avait le droit de vivre au même titre que nous, et il a montré un courage indéniable. Même s'il n'en dit rien, je pense que Rumbo éprouve un sentiment de honte, comme moi.

Il traîne le cadavre hors de notre vue, sous une voiture (pour quelle raison, je me le demande - une sorte d'ensevelissement?) et revient lécher mes blessures. Il a l'air fatigué.

- Tu t'es bien conduit, petit, dit-il entre deux coups de langue, avec une douceur qui lui est inhabituelle. C'était une grosse brute, ce rat. Très différent de presque tous ceux que j'ai rencontrés.

Je gémis quand sa langue passe sur la balafre de mon nez.

- Qu'est-ce qu'il voulait dire, Rumbo, quand il criait que nous sommes tous pareils?

- Il se trompait, c'est faux.

C'est tout ce que mon ami trouve à me dire sur le sujet.

Après cet épisode, je ne suis plus d'humeur à tuer d'autres rats. Si je n'hésite pas à me battre avec eux ni à les corriger, désormais je les

laisse s'échapper. Rumbo s'aperçoit vite de cette répugnance à tuer, qui le fâche contre moi; lui continue de haïr ces créatures et de les exécuter à chaque occasion de rencontre, avec moins de plaisir qu'auparavant peut-être, mais tout de même une froide détermination.

Je ne souhaite pas m'étendre sur nos démêlés avec les rats, parce que c'est un aspect bien laid et déplaisant de ma vie de chien, même s'il en occupe une part infime. Je dois cependant mentionner un autre incident qui montre à quel tréfonds de haine était parvenu Rumbo envers ces malheureuses créatures.

Un jour, le hasard nous fait découvrir l'un de leurs nids. Au fin fond de la cour, dans une voiture placée tout au-dessous d'un empilement d'épaves, un véhicule au toit écrasé, et sans portes. Blottis dans le rembourrage du siège arrière déchiré, une douzaine de minuscules rats roses têtent leur mère allongée, tout luisants encore. Attirés par l'odeur comme par un aimant, nous nous sommes faufiletés entre les carcasses disjointes pour les atteindre. La vue des petits et l'effroi de la mère me décident à me retirer, à les laisser en paix. Mais Rumbo n'est pas de cet avis. Il se jette sur eux avec une fureur que je ne lui ai jamais vue. J'ai beau l'appeler, le supplier, il ne prête aucune attention à mes cris. Je me sauve en courant, je ne veux pas être le témoin d'un tel massacre; je m'enfuis de la cour, loin de ce terrible carnage.

Ensuite, nous restons plusieurs jours sans nous parler : la sauvagerie de Rumbo me déconcerte, tandis que mon attitude l'étonne. De fait, il m'a fallu longtemps pour accepter la brutalité de la vie animale, et c'est évidemment mon < humanité > qui a ralenti mes progrès (ou ma régression, selon le point de vue qu'on préfère adopter) vers cette acceptation. Rumbo met probablement mon humeur boudeuse sur le compte des troubles de croissance, car pour ce qui est de la croissance, il est certain que j'y suis en plein. Mes rondeurs de chiot ont presque entièrement disparu, mes membres ont grandi et forci (bien que mes pattes arrière soient un peu coudées), j'ai les ongles limés en permanence par mes courses incessantes sur le béton, les dents solides et aiguës. Ma vision reste excellente, d'une clarté et d'une luminosité tout à fait exceptionnelles. (Rumbo possède une vision normale pour un chien, c'est-à-dire un peu moins bonne que celle d'un homme et un peu limitée dans la perception des couleurs. En revanche il voit très bien dans le noir, mieux que moi peut-être.) Mon appétit est extrêmement robuste, je n'ai pas de vers, ni de tartre sur les dents, pas de gale, pas de constipation ni de diarrhée, pas de brûlures urinaires ni d'eczéma, ni de chancre auriculaire, rien de ce qui affecte normalement les autres chiens. Rien ? Si pourtant :

j'éprouve d'intense démangeaisons, et c'est cela qui va me réconcilier avec Rumbo.

J'ai observé qu'il se gratte de plus en plus fréquemment; quant à moi, je dois le dire, me sucer la fourrure et me racler le cuir avec les pattes de derrière est devenu une occupation de presque tous les instants. Mais le jour où je vois les petits monstres jaunes sauter librement sur l'échine de mon compagnon comme des sauterelles sur une lande, je ne peux retenir un commentaire devant le dégoût que me cause notre état.

- Rumbo, est-ce que le Patron nous baigne quel-quefois ?

Rumbo cesse de se gratter et me considère d'un oeil surpris.

- Les puces te dérangent, gamin?

- Si elles me dérangent? J'ai l'impression d'être un hôtel ambulant pour parasites.

Rumbo rit de bon coeur.

- Mais la méthode du Patron pour s'en débarrasser ne te plaira pas beaucoup!

Je m'enquiers de ce qu'est cette méthode.

- Voilà. Quand il ne peut plus supporter de me voir me gratter ou que l'odeur l'indispose trop, il m'attache au-dessus d'un écoulement et dirige sur moi un tuyau d'arrosage. C'est pourquoi j'évite de me trouver sur son chemin quand je sens trop le rance.

L'idée de la douche me fait frissonner. Nous sommes en plein hiver.

- Il y a un autre moyen, poursuit Rumbo. C'est tout aussi froid, mais plus efficace.

- Tout plutôt que ces démangeaisons.

- C'est que..., hésite-t-il, d'ordinaire je réserve ça pour des temps plus cléments, mais si tu insistes...

Je prends ma place habituelle, à sa gauche, la tête à hauteur de son flanc, et nous sortons de la cour au trot. Il me conduit jusqu'à un parc, grand celui-ci, qui se trouve à bonne distance de la maison. Dans le parc, un bassin. Rumbo m'enjoint d'y sauter.

- Tu plaisantes? Je ne veux pas mourir de froid! Et puis je ne sais même pas si je sais nager, Rumbo !

- Ne fais pas l'idiot, tous les chiens savent nager. Quant à avoir froid, tu trouveras ma méthode moins désagréable que la douche au jet du Patron. Allez viens, on essaie.

Et il plonge, au grand plaisir des enfants présents et de leurs parents, rares en ce matin d'hiver. Et il barbote jusqu'au centre du bassin, rapide, sûr de lui. Il met même la tête sous l'eau, ce que je n'ai jamais vu faire à un chien. J'imagine la panique parmi les puces qui ont sauté jusqu'au sommet de son crâne, dernier refuge d'une île qui sombre, puis leur consternation quand leur asile disparaît sous les eaux. Rumbo décrit un arc de cercle qui le ramène vers moi, et me crie de le rejoindre. Mais je suis trop poltron pour le faire.

Le voici, il se hisse sur le bord. Les mères tirent leur progéniture à l'écart, parce qu'elles savent ce qui va se passer. Moi, qui n'ai rien compris, je ne bouge pas.

Alors mon ami (mon vieux renard d'ami) de se secouer des pieds à la tête pour essorer son pelage. Je suis trempé par la douche glacée, je me sens aussi ridicule que furieux. Comment ai-je pu me laisser surprendre, alors que j'ai vu souvent des chiens agir ainsi dans ma vie passée? Quoi qu'il en soit je suis planté là, dégoulinant, aussi glacé que si j'avais plongé moi-même.

- Viens, gamin, tu es assez mouillé, autant que tu joues le jeu à fond maintenant, s'esclaffe Rumbo.

Je frissonne, et dois reconnaître qu'il a raison. Il ne sert à rien de s'abstenir à présent. Je m'approche lentement du bassin, trempe précautionneusement une patte... et la retire très vite. L'eau est plus froide que de la glace! Je tourne la tête vers Rumbo pour lui dire que j'ai changé d'avis, que je peux supporter de me gratter quelques mois encore, jusqu'à ce que le temps soit plus doux. A peine ai-je le temps d'apercevoir sa grande silhouette noire qu'il se lance sur moi! Avec un cri de surprise, je tombe tête la première dans le bassin, tandis que Rumbo fait la culbute derrière moi.

J'émerge tout suffoquant, crachant et toussant, le nez, la gorge, les oreilles et les yeux remplis d'eau. Je pousse des cris étranglés, et j'entends par-dessus le bruit des éclaboussures le grand rire de Rumbo. Celui-là, je vais lui rendre coup pour coup, je vais le noyer! Mais pour l'instant je suis trop occupé à tenter de survivre, mes dents

s'entrechoquent, je cherche désespérément à reprendre mon souffle. Cependant, après un moment - celui où je me rends compte que je sais nager -, c'est la sensation désagréable qui s'évanouit dans l'eau et pas moi. Je commence au contraire à prendre plaisir à l'expérience. Je fais des battements avec mes pattes arrière et je pagaie avec celles de devant, et de la sorte je garde la truffe hors de l'eau. L'effort empêche mes membres de s'engourdir complètement, et je découvre que je peux me servir de ma queue comme d'une sorte de gouvernail.

- Alors, comment tu la trouves, gamin? appelle Rumbo.

Il est au centre du bassin. Je me dirige vers lui, ma colère oubliée.

- Elle est b-bonne, mais drôlement f-froide, Rumbo.

- Bah! Attends un peu d'être sorti! s'écrie-t-il en plongeant.

Il remonte à la surface, tout souriant.

- A toi, fiston, mets ta tête sous l'eau si tu veux être débarrassé!

Là réside l'astuce de l'exercice, je m'en souviens. Je plonge la tête sous l'eau, je réapparais en toussant.

- Encore, petit, encore! Bien en dessous, sinon elles ne te quittent pas!

Je recommence, mais cette fois je retiens ma respiration et reste dessous le plus longtemps possible. Je me demande comment réagissent les personnes qui se trouvent sur le bord : ce doit être un spectacle peu commun de voir deux chiens bâtards se conduire comme des phoques en représentation, qui s'ébattent dans l'eau, s'éclaboussent et se bousculent, et se nettoient vigoureusement mais minutieusement. Après cinq minutes de ces jeux, nous décidons d'un commun accord que c'est assez, et regagnons la rive. Le temps de sortir et d'asperger délibérément les spectateurs, nous entamons une grande poursuite pour nous réchauffer.

Nous rentrons à la maison dans les éclats de rire, plus frais et vifs que jamais - et naturellement, complète-ment affamés. Sur un banc, un paquet de sandwiches bien enveloppés que l'un des employés a sottement abandonné tandis qu'il s'occupait à démonter un moteur cassé. Le tout est vite avalé dans notre refuge douillet. Et pour une fois, à ma grande surprise, nous partageons à parts égales; Rumbo n'essaie nullement d'engouffrer une plus grosse portion. Il me sourit comme je finis les dernières miettes; je me lèche les babines avec

satisfaction, et je lui rends son sourire. Notre différend est oublié, nous sommes de nouveau amis. Mais un changement subtil est intervenu à présent : si je ne suis pas tout à fait l'égal de Rumbo, je suis moins son inférieur qu'auparavant. L'élève commence à rattraper le maître.

CHAPITRE 9

Qu'en est-il de mon sentiment d'être un homme dans un corps de chien ?

Ce sentiment ne m'a certes jamais quitté, même s'il ne joue souvent qu'un petit rôle dans ma réflexion. C'est que mon développement est celui d'un chien, tu comprends, et qu'il occupe la majeure partie de mon temps. Je suis toujours conscient de mon héritage, et mes instincts d'homme prennent fréquemment le relais de mes pulsions canines; mais, à part cette vue extraordinaire, mes capacités physiques sont celles d'un chien, et c'est ce qui détermine mon attitude. En mainte occasion, la nuit surtout, les souvenirs font leur chemin vers la surface, et des questions sans fin assaillent mon esprit; mais en mainte occasion aussi, je ne suis qu'un chien à part entière, sans autres pensées que des pensées de chien.

Je me reconnais une similitude avec Rumbo, et je suis sûr que c'est réciproque. Ce qui me trouble, c'est que je l'ai reconnue aussi chez le grand rat. Et Rumbo? Il reste volontairement vague quand je l'entreprends sur notre différence par rapport aux autres chiens. Perçoit-il cette différence, ou reste-t-elle un mystère pour lui, je ne saurais le dire avec certitude. Il écarte le sujet d'un haussement d'épaules, avec une remarque du genre " Certains animaux sont plus bêtes que d'autres, voilà tout. " Mais je le surprends souvent à me regarder avec une lueur pensive au fond des yeux. Je vis donc ma vie avec Rumbo, et le besoin de découvrir la vérité sur mon existence passe au second plan tandis que je m'initie à cette vie.

Comme tous les chiens, je suis d'une curiosité obses-sionnelle. Il faut que je renifle tout ce qui est à ma portée, que je tire sur tout ce qui vient, que je mastique tout ce que je trouve de malléable. Rumbo perd patience, me gronde de me conduire ainsi (comme n'importe quel imbécile de corniaud, dit-il, bien que lui-même ne déteste pas mâchouiller ni renifler un bon coup) et me reproche mon indiscretion en général. Nous passons beaucoup d'après-midi ou de soirées à causer, quand il veut bien répondre à mes questions (il faut pour cela qu'il soit très détendu); mais quand Rumbo réfléchit trop et trop

longtemps, son esprit s'embrouille, son humeur devient irascible. J'ai souvent l'impression que je suis sur le point d'apprendre quelque chose de significatif - une indication sur l'étrangeté de mon existence, ou une raison à l'évidente supériorité de notre niveau de développement par rapport à celui de nos semblables - quand le regard de mon ami se vide et qu'il entre dans un long silence, comme en catalepsie. Cela m'effraie, j'ai peur de l'avoir poussé trop loin : si son esprit si pénétrant s'était perdu en lui-même, et ne savait plus revenir ? A ces moments-là, je crains qu'il ne devienne un chien comme les autres. Mais il cille à plusieurs reprises, jette autour de lui un regard curieux comme s'il était surpris de son environnement, et reprend la conversation en oubliant la question que je lui ai posée. Ce sont des moments étranges, qui me remplissent d'appréhension, et c'est pourquoi je me retiens de les provoquer trop souvent.

J'éprouve aussi de l'inquiétude lors d'épisodes bien différents, quand nous voyons des revenants. Cela ne se produit pas assez fréquemment pour devenir un fait habituel, mais néanmoins assez pour nous déconcerter. Les fantômes glissent à la dérive, tristement ; ils dégagent plus qu'ils n'expriment une impression d'innée solitude. Certains semblent en état de choc, comme s'ils avaient été arrachés brutalement à leur corps terrestre. Cette vision nous glace, mais nous n'aboyons pas comme le feraient d'autres chiens. D'un grondement sourd, Rumbo les avertit de s'écarter, mais ces esprits ne s'intéressent nullement à nous, ils passent leur chemin sans même remarquer notre présence. Une fois, en plein jour, quatre ou cinq d'entre eux, étroitement serrés les uns contre les autres, errent dans la cour comme un petit nuage poussé par le vent. Rumbo n'a pas d'explication au phénomène, et l'oublie sitôt qu'il est passé ; quant à moi, il continue de me laisser perplexe longtemps après.

Vont et viennent également dans la cour des créatures mortelles, de plus en plus souvent d'ailleurs. D'ordinaire deux ou trois hommes travaillent à plein temps à démonter les épaves ; il y a aussi le flot régulier des clients qui cherchent des pièces bon marché. La grue décharge des carcasses écrasées de voitures dans de gigantesques camions (gigantesques à mes yeux), qui repassent les grilles de la cour avec leur cargaison de métal. Les véhicules trop endommagés pour être réparés ou trop vieux pour servir encore sont jetés sans plus de cérémonie sur de grands tas de ferraille à l'équilibre précaire. Mais c'est une autre activité en pleine expansion qui éveille ma curiosité.

Le Patron commence à recevoir la visite fréquente de gens qui ne s'intéressent pas à la cour, mais disparaissent dans son bureau et y restent des heures. Ils arrivent par deux ou trois, et repartent de

même. Ils viennent de différentes régions, la plupart de Wandsworth et Kennington, mais aussi de Stepney, Tooting, Clapham, et certains de banlieues plus proches; je le sais parce que j'écoute leurs conversations quand ils attendent le Patron (il est souvent en retard) à la porte de la baraque. Il arrive même que l'un ou l'autre joue avec moi, ou me taquine sans méchanceté. Rumbo désapprouve ces enfantillages avec des gens qui ne nous donnent jamais rien à manger et n'ont rien à voir avec notre mode de vie (Rumbo n'accorde pas son amitié à n'importe qui), mais moi, comme tous les chiots, je veux que tout le monde m'aime, tout le monde et n'importe qui. J'ignore en quoi consistent leurs affaires avec le Patron, et je m'en soucie peu. J'éprouve seulement de la curiosité envers ces hommes qui viennent de l'extérieur, dans l'idée d'en apprendre plus sur les lieux d'où ils viennent - pas seulement la périphérie immédiate, car celle-là je la connais, mais d'autres endroits plus éloignés. Je cherche des indices, tu vois, des indications sur moi-même. Je me dis que mieux je serai informé - ou réinformé - sur le monde extérieur, meilleures seront mes chances de résoudre l'énigme de ma vie.

C'est d'ailleurs en une telle occasion que je me vois attribuer mon nom définitif. Certains employés travaillant dans la cour ont imaginé de m'appeler Horace. Ce nom les amuse, Dieu sait pourquoi, mais moi je le déteste. Ils l'utilisent comme une moquerie et d'ordinaire - à moins qu'ils ne me proposent quelque chose à manger, ce qui est rare - j'ignore leurs appels avec une dignité hautaine. Même Rumbo, à ses heures de sarcasme, m'appelle Horace plutôt que " gamin ", si bien que je commence à m'y accoutumer.

Le Patron, lui, ne s'est jamais soucié de me donner un nom - je ne suis pas assez important à ses yeux pour cela - et n'a d'ailleurs pas vraiment de raison de m'en attribuer un depuis notre première rencontre quelques mois auparavant. Je lui suis au moins reconnaissant de n'avoir pas adopté cet affreux sobriquet de ses employés.

Mais voici en quelles circonstances je reçois un vrai nom bien à moi.

Devant le bureau du Patron - c'est-à-dire à la porte de sa cabane - un petit groupe attend son arrivée. Rumbo est parti pour l'une de ses équipées galantes. Moi, j'erre sans but dans la cour, d'humeur maussade parce que laissé pour compte une fois de plus. Je m'approche donc du groupe pour voir si je peux surprendre quelque chose d'intéressant, peut-être mendier un peu d'affection ? L'un des plus jeunes me voit arriver. Il s'accroupit et tend la main pour m'accueillir.

- Hé là, mon gars, viens par ici.

Je bondis vers lui, tout heureux qu'on me hèle.

- Comment tu t'appelles, toi, hein?

Je ne vais pas lui dire qu'on m'appelle Horace, alors je garde le silence et lui lèche la main.

- Attends que je jette un coup d'oeil là-dessus, dit-il en faisant tourner mon collier de sa main libre. Pas de nom, alors? Bon, voyons si j'ai quelque chose pour toi.

Il se relève, fouille la poche de son manteau. Ma queue se met en mouvement quand il en extrait un petit tube vert contenant des bonbons. Il en fait glisser un dans sa main, le brandit pour me le montrer. Immédiatement je me dresse sur mes pattes de derrière, gueule grande ouverte dans l'attente du cadeau. L'homme laisse tomber la pastille en riant. Je l'attrape prestement avec la langue, et le temps que mes pattes de devant retouchent terre, je l'ai déjà mâchée et avalée. Elle a un bon petit goût de menthe; je saute et pose mes pattes boueuses sur le donateur, façon polie d'en réclamer une autre. Plutôt contrarié par la tache de boue, il me repousse en brossant son manteau de la main.

- Ah non! si tu en veux une autre, il faudra la mériter. Ici, attrape!

Et il lance haut la pastille; je saute à sa rencontre et m'en saisis adroitement sur sa trajectoire descendante, ce qui fait rire le jeune homme et éveille l'intérêt de ses compagnons jusque là moroses. Appuyés contre leur voiture, une Granada marron, le col du manteau retourné à cause du froid, ils tapent des pieds pour maintenir leur circulation.

- Fais-le recommencer, Lenny, dit l'un d'eux.

Le dénommé Lenny jette un autre bonbon que j'attrape au vol de la même façon.

- Envoie-la plus haut le prochain coup!

Lenny lance, je saute. Encore gagné.

- Tu es un malin toi, hein? dit Lenny.

C'est vrai, il faut en convenir. Je suis très content de moi. Lenny

prend une menthe entre le pouce et l'index, et je me prépare à réitérer ma performance.

- Attends, Lenny, fait quelqu'un d'autre, il faut un truc plus difficile.

- Oui, mais quoi?

Après quelques instants d'intense réflexion, l'un des hommes avise deux timbales métalliques posées sur le rebord de la fenêtre.

- Voilà! crie-t-il en montrant les timbales. On va lui faire le coup du bonneteau.

- Arrête, ce n'est qu'un cabot! proteste Lenny.

- On va bien voir s'il y arrive!

Avec un haussement d'épaules, Lenny va chercher les timbales. Ce sont les ouvriers de la cour qui s'en servent pour leurs pauses thé, mais je ne crois pas qu'ils voient d'inconvénient à ce que ces gens les utilisent à d'autres desseins. (En fait, j'ai remarqué que les employés réguliers du Patron se tiennent à l'écart de ses relations d'affaires.) Pendant que je le taquine du museau pour obtenir encore des bonbons, Lenny pose les deux timbales à l'envers sur le sol, en choisissant un endroit sans aspérités. Puis il me repousse, et l'un des hommes me saisit par le collier pour me retenir.

Lenny prend alors une petite pastille de menthe et me la montre en exagérant ses mouvements, puis la place sous l'un des récipients. Fou d'impatience, je tire pour échapper à la main qui me retient. A ce moment, Lenny fait une chose étonnante : une main sur chaque timbale, il leur fait décrire des cercles l'une autour de l'autre, sans jamais les soulever du sol. Si le geste est lent, la manoeuvre est déroutante pour un simple chien.- Quand elle cesse, il fait signe à son partenaire de me lâcher. Je bondis et renverse immédiatement la timbale imprégnée d'une forte odeur de menthe.

Je ne comprends pas bien les cris de stupéfaction du groupe, ni le ravissement de Lenny tandis que j'avale le bonbon, mais j'accepte en remuant la queue ses claques amicales sur mon échine, content de lui avoir fait plaisir.

- C'était un coup de chance, le chien ne pourrait pas le refaire, grogne l'un des hommes, le visage épanoui pourtant.

- Oh! si, il en est capable, rétorque Lenny. C'est un petit malin, ce

chiot.

- Alors on met de l'argent sur lui?

Les autres acceptent d'enthousiasme. Étrange, ce qu'un groupe d'hommes qui s'ennuient peut inventer pour s'amuser.

On recommence. Quelqu'un me retient tandis que Lenny exécute le ballet des timbales.

- Voilà, dit-il. Je dis que le chien réussit une deuxième fois.

- Je marche.

- Tu es bon. - Je suis.

Et quatre billets d'une livre apparaissent sur le sol. Les quatre hommes posent sur moi des regards d'attente.

Lenny fait tourner les timbales encore une fois, et quelqu'un lui demande d'aller plus vite. Il s'exécute, et je dois reconnaître qu'il a un don certain pour ce genre de manipulation, car ses mouvements déconcertent l'oeil nu. Mais pas une truffe sensible. Je renverse la tasse et j'avale le bonbon dans les trois secondes qui suivent ma libération.

- Formidable! Ce cabot est prodigieux! s'émerveille Lenny, ravi de ramasser les billets.

- Je maintiens que c'était un coup de veine, ronchonne une voix mécontente.

- Alors fais voir ton argent, mon vieux Ronald.

On parie de nouveau; mais cette fois l'un des hommes se retire.

- J'ai idée qu'il se repère à l'odeur, bougonne-t-il.

Cette remarque suspend l'action; ils n'avaient pas pensé à cela.

- Non, dit Lenny après quelques instants de réflexion, il ne peut pas sentir l'odeur avec la tasse par-dessus.

- Et pourquoi pas? Une pastille de menthe, c'est très fort.

- D'accord, d'accord, on va voir ce qu'on a d'autre.

Et tout le monde de fouiller ses poches, sans succès.

- Attendez une minute, dit l'un des hommes qui se retourne vers la Granada.

Il ouvre la portière du conducteur, se penche pour explorer la boîte à gants dont il sort une plaquette de chocolat à demi entamée.

- C'est là pour les gosses, explique-t-il gauchement. Tiens, Lenny, laisse l'emballage, que ça ne sente pas trop fort.

La vue du chocolat me met l'eau à la bouche. Il faut me retenir fermement.

- C'est parfait, on recommence.

Après avoir bien refermé l'extrémité entamée de la plaquette, Lenny place soigneusement l'objet sous une tasse. Cette tasse a une vilaine trace de graisse à sa base.

Cette fois, le quatrième larron participe aux paris. Vives comme l'éclair, les mains de Lenny entrent en action. Naturellement je vais droit à la tasse qui a une trace de graisse.

On m'enlève le chocolat avant que j'aie eu le temps de le dévorer, mais Lenny ne me ménage pas ses éloges.

- Je peux faire une fortune avec ce chien, dit-il aux autres en cassant un petit carré de chocolat qu'il me lance. Il est intelligent, en tout cas pas aussi idiot qu'il en a l'air.

Si cette dernière remarque me froisse, la perspective d'avoir encore du chocolat me radoucit.

- Ça te plairait de rentrer à Edenbridge avec moi, hein? poursuit Lenny. Connie et les enfants t'adore-raient, et je ferais un succès du tonnerre auprès des gens du coin.

- C'est le chien du Patron, il te le donnera pas, observe le dénommé Ronald.

- Pourquoi pas? Il en a deux!

- De toute façon, pour moi ce n'est qu'une question de chance. Aucun chien n'est assez intelligent pour un truc comme ça.

Lenny lève les yeux au ciel.

- Tu veux le voir faire encore une fois?

Ronald hésite un peu plus; le bruit d'une voiture entrant dans la cour lui évite de décider s'il risque une autre livre ou non. Une Jaguar brillante s'arrête derrière la Granada et le Patron en sort; il change de voiture plus souvent que la plupart des gens ne changent leurs pneus. Il porte une épaisse canadienne et, naturellement, un gros cigare bien vissé à la bouche. Les hommes le saluent avec une cordialité empreinte de respect plus que de sympathie. Il enfonce les mains dans ses poches et fait le tour de la Jaguar pour rejoindre le groupe.

- Qu'est-ce que vous faites là, les gars?

- Un jeu avec le chien, Patron, répond Lenny.

- Ouais, il est intelligent ce petit corniaud, ajoute quelqu'un.

Lenny semble perplexe : dira-t-il au Patron à quel point il me trouve intelligent? Je crois qu'il commence vraiment à élaborer des plans pour moi.

- Il ne pourra pas le refaire, intervient Ronald, jamais de la vie!

- Refaire quoi, Ronald?questionne aimablement le Patron.

- Lenny lui a fait le tour de la bille dans le cornet et le chien a deviné juste chaque fois, explique le troisième.

- Je vous en prie, les gars! raille le Patron.

- Non, non, c'est vrai, proteste Lenny, chez qui la pensée d'un gain supplémentaire dans l'immédiat annule les projets de gains à long terme.

- Un coup de veine, probablement. Un chien n'est pas aussi futé.

- C'est exactement mon avis, Patron, renchérit Ronald.

- Peut-être, mais tu as perdu tâ mise, hein, vieux? fait Lenny.

- Tu es allé jusqu'où, Lenny?

- Ben... huit livres en tout, Patron.

- Bon, j'en mets huit de plus pour dire qu'il ne le refait pas.

Il a du style, le Patron.

Lenny n'hésite qu'une seconde avant de revenir à ses timbales, avec un petit rire.

- Alors je compte sur toi, hein, fiston? Ne me laisse pas tomber, m'enjoint-il avec un regard éloquent.

Pour ma part, j'ai pris goût au jeu. Je suis content de faire plaisir à cet homme, de lui faire savoir aussi que je ne suis pas un chien ordinaire. Est-ce me mettre à plat ventre pour des friandises? Mais non, puisque je les gagne, ces friandises!

Sous l'oeil imperturbable du Patron, Lenny remue les tasses encore plus vite qu'auparavant - cette fois, il a placé le chocolat sous l'autre tasse, celle qui n'a pas de tache de graisse. Quand il en a fini avec ses passes compliquées, il interroge du regard le Patron. Celui-ci acquiesce d'un signe de tête, et Lenny fixe ses yeux sur moi.

- Vas-y, mon gars, fais ton boulot.

C'est à ce moment que Rumbo entre dans la cour.

La curiosité le pousse vers notre groupe; il me voit retenu par le collier, il voit les deux timbales semblables posées devant moi sur le sol, et il lève un sourcil à la fois étonné et désapprobateur. Il a deviné instantanément qu'il se joue quelque chose au bénéfice des hommes et que c'est moi, son protégé, le petit corniaud qu'il a pris sous son aile, le rustaud à qui il a tenté d'insuffler un peu de dignité, qui en suis l'acteur principal! La honte qui me brûle les oreilles me fait baisser la tête. Je risque un regard plaintif vers Rumbo; il reste immobile, visible-ment dégoûté.

- Allez, fiston, m'encourage Lenny, prends le chocolat, vas-y!

Ma queue s'affaisse : j'ai trahi Rumbo. Il m'a toujours appris à être un chien indépendant et non un toutou asservi aux hommes : il m'a appris à ne jamais me mettre en situation d'infériorité vis-à-vis d'eux, et moi, comme un animal de cirque, je me prête à des tours destinés à les amuser! Je vais jusqu'aux timbales, renverse de la patte celle qui est vide, et m'éloigne en quête d'un trou où me cacher.

Ecoeuré, Lenny lève les bras au ciel. Le Patron rit sous cape tandis que Ronald, qui ricane ostensiblement, lui tend les billets qu'il a ramassés. Comme je tourne le coin de la cabane, la voix du Patron me parvient.

- Je vous l'avais dit que c'était un coup de pot. Fluket ! Voilà un

nom pour lui. Hé, Georgie! lance-t-il à l'adresse de l'un de ses ouvriers, prends le collier du chiot et grave son nom dessus. Tu écris Fluke. Oui, oui, c'est parfait pour ce chien!

Le Patron est ravi de lui-même : non à cause de l'argent, mais parce que la scène lui a donné le beau rôle, qu'il entend exploiter à fond. Son rire résonne encore comme il ouvre la porte de son bureau dans lequel tout le monde disparaît.

Ainsi donc, me voici pourvu d'un nom. Et qui me va bien, assurément. Ne suis-je pas par nature le fruit d'un extraordinaire hasard?

1. Le mot fluke signifie en anglais coup de chance, hasard extraordinaire.

CHAPITRE 10

Rumbo ne reviendra jamais sur cet incident. S'il est un peu distant envers moi durant les jours qui suivent, mon action finale m'a quand même en partie racheté à ses yeux. Et le besoin que nous avons l'un de l'autre (que pour sa part, Rumbo n'admettrait jamais) nous pousse vite à reprendre nos bonnes relations d'amitié.

Je n'intéresse plus du tout Lenny, puisque mon esprit de contradiction a réduit à néant les plans qu'il avait échafaudés pour gagner de l'argent. A part un sourire chagrin de temps en temps, il ne me prête plus guère attention quand il vient dans la cour. L'ouvrier ferrailleur nommé Georgie m'a rendu mon collier. Rumbo m'assure qu'il porte des marques gravées sur sa petite plaque de métal, et je présume qu'on y a inscrit le mot " FLUKE ". C'est ainsi que m'appellent désormais ceux qui fréquentent la cour comme ceux qui me caressent dans la rue, dès qu'ils ont jeté un coup d'oeil sur mon collier. Je suis bien content qu'on ne me baptise plus Horace.

L'hiver devient glacial, et les temps sont durs pour Rumbo et moi. Si nous effectuons toujours nos visites quotidiennes au marché aux fruits, nos larcins dans les boutiques se font infiniment plus aléatoires. Les commerçants nous connaissent de vue, et nous chassent dès que nous pointons la truffe dans leur voisinage; le froid rend les ménagères plus méfiantes, moins amicales. De surcroît, je ne suis plus un mignon petit chiot (je dois avoir sept ou huit mois alors, je suppose); les gens sont moins enclins à s'arrêter pour caresser un bâtard efflanqué qu'une

charmante petite boule de fourrure ; si bien que dans mon rôle de compère pour Rumbo, je me trouve pratiquement sans emploi. Mais, malgré tout, l'adversité nous rend plus rusés, plus rapides dans nos attaques, et mieux organisés quant à nos méthodes.

L'équipée sauvage dans un supermarché s'avère généralement fructueuse, pourvu qu'il y ait une sortie dégagée. L'un de nous deux renverse un rayonnage de boîtes de conserve, ou provoque un quelconque tapage tandis que l'autre s'introduit furtivement dans les lieux pour s'emparer des plus proches comestibles à sa portée. L'aventure est toujours passionnante. Quelques ébats autour d'un terrain de jeux scolaires rapportent infailliblement un sandwich ou deux, peut-être une pomme ou du chocolat, dans un chahut délectable. La visite à la rue marchande la plus proche ne manque jamais de remplir nos estomacs voraces, même si les menaces et malédictions qui accompagnent nos rapines nous alarment quelque peu. D'ailleurs, nous sommes devenus trop audacieux, et c'est ce qui va entraîner notre perte.

Un jour, Rumbo et moi pénétrons hardiment dans une cour, alléchés par les délicieuses odeurs de cuisine qu'avaient captées nos odorats. De la vapeur s'échappe d'une porte ouverte : nous sommes derrière un restaurant, à l'entrée des cuisines. Notre confiance à tous deux confine à la témérité; cela fait trop longtemps que nous nous en tirons à bon compte. Nous entrons donc d'un pas tranquille.

C'est un restaurant de luxe, ce qu'on ne peut vraiment pas soupçonner vu l'état de la cuisine. Je reconnais que l'endroit est bon à cause du menu, dont je vois un élément fumer sur une table : un caneton rôti nappé de sauce à l'orange. D'autres plats l'entourent, moins appétissants, qui attendent aussi d'être emportés à la salle à manger (ou enlevés par deux chiens affamés). Le chef, un grand costaud, nous tourne le dos. Il est occupé à remuer le potage dans une énorme marmite. Sinon, la pièce est vide. Après m'avoir jeté un coup d'œil rapide, Rumbo saute d'un bond sur la table. Je pose mes pattes de devant sur le bord, l'air avantageux. Je suis ravi, nos ventres seront rassasiés aujourd'hui.

Rumbo se faufile nonchalamment entre les différents plats (s'il était un homme, nul doute qu'il chantonnerait) pour arriver jusqu'au caneton. Puis, à petits coups de langue, entreprend de lécher la sauce à l'orange. Se retourne pour me lancer un coup d'œil - il roule des yeux, parole d'honneur! Moi, je bave et je saute d'une patte arrière sur l'autre, car je me sens très frustré. Encore quelques coups de langue, et Rumbo écarte grand les mâchoires pour caler entre elles le volatile.

C'est à cet instant que s'ouvre brutalement la porte de communication avec la salle à manger.

Interdits, nous regardons le serveur en veste blanche et cravate noire qui entre en coup de vent avec un plateau chargé de plats à moitié vides, lançant un nouvel ordre au chef avant même d'avoir franchi la porte. Il est assez petit pour un homme (bien qu'il soit grand pour moi), les cheveux noirs comme du jais, grassement pommadés, la moustache de même, surmontée d'un long nez recourbé et de gros yeux globuleux qui deviennent encore plus gros et plus globuleux quand il nous voit. Il ouvre une bouche béante à faire concurrence à Rumbo ; les plats qu'il transporte glissent le long du plateau qu'il incline sans s'en rendre compte, et passent par-dessus bord dans une belle avalanche. L'effroyable fracas qui s'ensuit quand ils s'écrasent sur le carreau remet toute la scène en mouvement.

Le chef virevolte, une main pressée sur son coeur, le serveur pousse des cris déchirants (je pense qu'il est Italien), Rumbo s'empare du caneton et moi, ma foi, je me mouille.

Rumbo saute de la table, dérape dans une flaque glissante, perd le canard, pédale pour le récupérer, glapit en recevant sur le dos la louche brûlante que lui jette le chef, reprend le canard par le croupion et file vers la sortie.

Le serveur projette le plateau, vide à présent, en direction de Rumbo, puis se lance à sa poursuite en ravalant un sanglot, glisse dans la même flaque et s'étale sur le dos, jambes empêtrées entre chien et caneton.

Le chef porte la main de son coeur à sa bouche, pousse des mugissements de fureur et d'angoisse, s'ébranle péniblement pour glisser sur le plateau qui cache une autre flaque dangereuse laissée par la sauce à l'orange du caneton, atterrit lourdement, car il est vraiment très costaud, sur la mince poitrine du serveur, et braille et vocifère et lance des coups de pied à tout le monde, chien, caneton et serveur. Quant à moi, je m'enfuis en courant.

Rumbo pénètre furtivement dans la cour cinq minutes environ après que j'y sois arrivé, par notre entrée particulière située sur l'arrière, à l'abri d'une énorme pile d'épaves - une déchirure à la base de la clôture en tôle ondulée qui forme un trou d'une trentaine de centimètres de haut. Mon ami tient toujours entre ses mâchoires le caneton rôti, froid à présent, et dans un piètre état pour un jeune volatile : une pièce de résistance qui n'a pas très bien résisté. Qu'à cela ne tienne,

c'est encore un triomphe gastronomique pour deux bâtards affamés. Après que nous l'ayons nettoyé jusqu'à l'os (j'empêche Rumbo de croquer les os, en lui expliquant qu'ils se brisent en esquilles), nous nous offrons une bonne partie de rire pour célébrer notre succès.

Deux jours plus tard, nous ne rions plus. Un policier en uniforme pénètre dans la cour et demande à l'un des ferrailleurs si deux chiens bâtards noirs vivent bien sur place. Rumbo et moi échangeons un regard inquiet avant de nous éclipser derrière une Ford Anglia pourrissante. De toute évidence, les commerçants du coin se sont réunis pour porter plainte auprès du commissariat, peut-être à l'instigation du restaurateur. Et la police n'a certes pas mis longtemps à retrouver notre trace. Un coup d'oeil nous montre le ferrailleur désignant nerveusement le bureau du Patron au jeune policier, qui s'approche de la cabane sans se presser, en examinant les différentes voitures rangées sur son chemin. Le Patron tient avec ses copains l'une de leurs réunions devenues régulières à présent.

L'agent toque à la porte, le Patron apparaît. Nous observons sa face souriante tandis qu'il répond à l'enquête du policier, en déployant un charme désarmant, exécutant avec les mains des gestes de surprise, de frayeur, d'inquiétude; hoche la tête avec gravité, puis la secoue avec une égale gravité; se lance dans une nouvelle série de sourires et de flagorneries, le cigare toujours vissé au coin de la bouche. Enfin, sur une dernière promesse assortie d'un dernier sourire du Patron, le jeune policier prend congé et traverse la cour.

Le Patron sourit avec bienveillance au dos du policier; quand il a franchi la grille, son visage devient de pierre et il scrute la cour d'un regard proprement orageux. Ayant repéré nos museaux qui pointent derrière l'épave, il marche sur nous à grandes enjambées résolues.

- Sauve-toi, gamin, cours! me recommande Rumbo.

Je ne suis pas assez rapide : le Patron m'attrape avant que j'aie pu prendre mon élan, et se met à me battre à coups de poing tout en me tenant fermement par le collier. J'ai toujours perçu chez le Patron une certaine cruauté contenue (qui n'en fait pas nécessairement un homme cruel); voici que cette cruauté se donne libre cours, et à mes dépens. Malgré mes hurlements, je ne suis pas mécontent que les cellules sensibles du chien soient inégalement réparties dans son organisme; dans le cas contraire, certains de ces coups m'auraient fait encore plus mal.

Rumbo observe la scène à distance, anxieux pour moi et craintif

pour lui-même.

- Viens ici, toi! fulmine le Patron.

Au lieu d'obéir, Rumbo file un peu plus loin.

- Attends un peu que je t'attrape! tonne mon agresseur.

Rumbo décampe de la cour.

La colère du Patron est évacuée, mais non sa méchanceté. Il me tire au fond de la cour, prenant une corde au passage, et m'attache à une épave coincée sous une pile d'autres carcasses.

- Et voilà, gronde-t-il en passant la corde autour d'un châssis de fenêtre vide. Et voilà!

Une dernière taloche, et il s'en va à grands pas, en grommelant que la dernière chose qu'il souhaite voir fureter ici c'est bien les flics. " Et voilà ", grogne-t-il encore une fois en claquant la porte de la cabane.

Quelques minutes passent, la porte se rouvre sur les copains du Patron qui sortent l'un après l'autre, grimpent dans leurs différentes voitures et repartent. Puis le Patron réapparaît pour appeler Rumbo de toute sa voix; mais comme rien ne bouge, il rentre dans son bureau. J'ai idée que notre cher Rumbo ne va pas se montrer de sitôt.

Je tire sur la corde, à petits coups d'abord, j'appelle le Patron pour qu'il revienne me libérer; en vain, il ne m'écoute pas. Je n'ose pas tirer trop fort, parce que ce tas de voitures au-dessus de moi me semble en équilibre précaire; d'ailleurs je n'ai jamais compris par quel miracle ces pyramides de carcasses ne s'effondrent pas. Mes appels deviennent des cris de colère, puis des plaintes pitoyables, et enfin de tristes petits gémissements. Plus tard, quand les lieux sont déserts, un morne silence tombe sur la cour.

Il fait noir quand mon compagnon se décide à revenir. J'ai froid, je frissonne, je me sens seul et malheureux.

- Je t'avais dit de courir, dit-il en sortant de la nuit.

Je renifle.

- Il s'est mis dans une colère épouvantable, poursuit Rumbo en flairant les alentours. La dernière fois qu'il m'a attaché, il m'a laissé trois jours sans manger.

Je le regarde d'un air de reproche.

- Enfin, je peux toujours t'apporter quelques restes, reprend-il, consolateur, avant de lever les yeux brusquement.

- Tiens? On dirait qu'il commence à pleuvoir.

Une goutte s'écrase sur mon nez.

- Pas grand-chose pour s'abriter ici, hein? commente Rumbo. Dommage que la portière soit fermée, tu aurais pu grimper dans la voiture.

Je l'observe un moment en silence, et détourne les yeux.

- Tu as faim? demande-t-il. Je ne crois pas que je te trouverai quelque chose à cette heure-ci.

J'ai la tête constellée de gouttes.

- Dommage qu'on ait mangé le canard en une fois. Il aurait fallu en mettre de côté, conclut-il, mélancolique.

Je jette un coup d'oeil sous la voiture à laquelle je suis attaché. L'espace est trop restreint pour que je me glisse dessous. Je suis vraiment mouillé maintenant.

- Bon, gamin, s'écrie Rumbo avec une jovialité forcée, cela ne rime à rien que nous soyons mouillés tous les deux. Je pense que je vais m'abriter.

Il me jette un regard d'excuse. Je le toise avec dédain, avant de détourner la tête encore une fois.

- Heu... je te verrai demain matin alors, marmonne-t-il.

Je le regarde s'éloigner, la démarche traînante.

- Rumbo.

Il se retourne, sourcils levés. - Oui?

- Rends-moi un service.

- Oui, lequel?

- Va te les faire couper, dis-je aimablement.

- Bon-bonsoir, lance-t-il avant de gagner notre couche douillette.

La pluie commence à tambouriner. Je me roule en boule, je me fais tout petit, la tête rentrée dans les épaules. La nuit promet d'être longue.

CHAPITRE 11

C'est une nuit longue, certes, mais aussi une nuit troublante. Cela ne tient pas seulement à l'inconfort d'être trempé, car ma fourrure, en retenant l'humidité, forme un revêtement moelleux qui m'isole en grande partie du froid; cela tient aux souvenirs qui viennent harceler mon sommeil.

Quelque chose - mais quoi? - a libéré des pensées cachées dans un repli de mon cerveau. Je vois une ville - ou un village, je vois une maison. Des visages défilent devant mes yeux : je vois ma femme, je vois ma fille. Je suis en voiture, les mains d'homme qui tiennent le volant sont mes mains et je traverse la ville. Visage courroucé d'un homme que je connais, en voiture lui aussi, et qui s'éloigne. Pour une raison inconnue, je le suis. Il fait noir. Les arbres, les haies sortent de l'ombre, monotones et inquiétants dans la lumière des phares. La voiture qui me précède ralentit pour tourner, emprunte une petite route. Je la suis. Elle s'arrête, je m'arrête aussi. L'homme que je connais descend de sa voiture et vient vers moi. Dans la lumière crue des phares, je vois sa main tendue - il tient donc quelque chose? J'ouvre ma portière comme il pointe cette main vers moi. Et tout devient cristal, lumière, éblouissement. Puis la lumière s'éteint, et je ne sais plus rien.

Rumbo dépose près de moi un petit pain au jambon. Après l'avoir flairé, j'en extrais avec les dents la mince tranche de jambon. Je l'avale, puis lèche le beurre et enfin mange le pain.

- Tu as jappé dans ton sommeil toute la nuit, me dit Rumbo.

Je tente de me rappeler mes rêves. Au bout d'un moment, les fragments composent des pans entiers.

- Rumbo, je n'ai pas toujours été un chien.

Rumbo prend le temps de réfléchir avant de répondre:

- Ne fais pas l'imbécile.

- Rumbo, écoute-moi à présent, s'il te plaît. Toi et moi, nous sommes différents, nous ne ressemblons pas aux autres chiens, tu le sais très bien. Est-ce que tu ne comprends pas pourquoi?

- Pourquoi? fait Rumbo en haussant les épaules. -Parce que nous sommes plus intelligents, c'est tout!

- Non, ce n'est pas tout. Nous avons gardé les sentiments et les pensées des hommes. Ce n'est pas seulement que nous sommes plus intelligents que les autres chiens; nous nous souvenons de ce que nous étions autrefois.

- Je me souviens que j'ai toujours été un chien.

- Tu crois, Rumbo? Tu ne te souviens pas d'avoir marché sur deux jambes? D'avoir eu des mains, avec des doigts dont tu savais te servir? Tu ne te souviens pas que tu parlais?

- Et alors? Nous parlons en ce moment, non?

- Non, pas avec le langage des hommes. Nous pensons et nous produisons des sons, mais nos mots à nous sont des pensées plus que des sons, tu le sais bien, Rumbo?

Il hausse encore les épaules. Le sujet l'ennuie, c'est évident.

- Mais qu'est-ce que ça peut faire, gamin, puisque je te comprends et que tu me comprends?

- Réfléchis, Rumbo, creuse-toi la tête! Essaie de te rappeler comment c'était avant.

- A quoi ça sert?

Pour le coup, je reste à court d'arguments. Puis, revenant à la charge:

- Mais tu ne veux pas savoir le pourquoi ni le comment?

- Non.

- Mais enfin, Rumbo, il y a forcément une raison à tout ça. Et aussi un but.

- Alors pourquoi?

Je soupire, déçu.

- Je ne sais pas pourquoi. Mais je veux le découvrir!
 - Écoute-moi, gamin. Nous sommes des chiens. Nous vivons comme vivent des chiens, et on nous traite comme tels. Nous pensons comme pensent des chiens... - là je secoue la tête, mais il continue néanmoins - ... et nous mangeons ce qu'ils mangent. Nous sommes un peu plus intelligents que les autres, mais nous ne le montrons pas...
 - Justement! Pourquoi ne pas leur montrer que nous sommes différents des autres?
 - Mais nous sommes comme les autres, petit. La différence ne porte que sur des détails.
 - C'est faux!
 - C'est vrai, tu t'en rendras compte. Montrer aux hommes combien nous sommes malins? Beaucoup d'animaux le font. D'ordinaire, ils finissent dans des cirques!
 - Ce n'est pas la même chose! Ce ne sont que des animaux qui apprennent des tours!
 - Tu sais qu'ils ont appris à parler à un chimpanzé? C'est un tour, ça?
 - Dis-moi, comment peux-tu savoir une chose pareille?
- Rumbo semble troublé.
- C'est quelque chose que tu as su dans le passé, pas vrai, Rumbo? Quand tu étais non pas un chien, mais un homme. Tu l'as lu.
 - Lu? Qu'est-ce que c'est?
 - Tu as lu des mots sur du papier.
 - C'est ridicule, le papier ne parle pas!
 - Les chiens non plus.
 - Mais nous, nous parlons.
 - Pas de la même façon que les hommes.
 - Normal, nous ne sommes pas des hommes.

- Et que sommes-nous?
- Des chiens.
- Des chiens anormaux alors. - Pourquoi anormaux?
- Parce que je crois que nous étions des hommes. Et puis, à la suite de je ne sais quoi, nous sommes devenus chiens.

Une expression étrange passe dans le regard de Rumbo.

- Et moi je crois que la pluie de cette nuit t'a détrempé le cerveau, dit-il lentement avant de se secouer comme pour se débarrasser de cette conversation. Bon, je vais jusqu'au jardin public. Si tu veux m'accompagner, tu peux peut-être ronger ta corde?

Je m'affaisse sur le sol. Pour Rumbo, la discussion est close, c'est clair.

- Non, dis-je résigné, je préfère attendre que le Patron me détache. Ce n'est pas la peine de le fâcher encore plus.

- Comme tu veux.

Il s'éloigne.

- J'essaierai de te rapporter quelque chose! lance-t-il en se glissant dans notre passage.

Je le remercie en pensée.

Le Patron arrive un peu plus tard, et vient me voir. Il me décerne quelques noms d'oiseaux supplémentaires, en secouant la tête à plusieurs reprises. Je m'efforce d'avoir l'air pitoyable; avec succès, puisqu'il détache vite la corde de mon collier. Sentant mon dos humide, il me conseille d'aller courir pour me sécher. J'accepte le conseil, sors de la cour comme une flèche et prends la direction du jardin public où je sais que je retrouverai mon compagnon. Il m'est facile de suivre sa trace; mais progresser de lampadaire en lampadaire m'amuse beaucoup plus que d'y aller tout droit.

Je trouve Rumbo très affairé de la truffe autour d'une coquette petite chienne terrier que sa maîtresse essaie anxieusement d'éloigner de mon va-nu-pieds de camarade. Les complexités de la pensée m'ont fui : je comprends très mal l'intérêt que porte Rumbo à ces sottises, mais j'apprécie énormément le plaisir d'un bon jeu. Et cela

promet d'être un bon jeu.

Des semaines passent - des mois peut-être. Mon univers de chien m'accapare de nouveau totalement, à peine troublé par quelques souvenirs qui viennent me tourmenter de temps en temps. La neige tombe, puis fond et disparaît; le vent s'empare de nous avec violence, épuise sa fureur et nous quitte humblement; la pluie vient. Mais le temps n'a pas le pouvoir de m'attrister, parce que je trouve intéressants ses différents états. C'est que j'appréhende le monde d'une autre façon, dans une perspective différente : tout ce qui m'arrive est une redécouverte. Comment décrire cette impression? Elle ressemble à celle qu'on éprouve en recouvrant la santé après une longue maladie qui vous a diminué : tout alors apparaît nouveau, et souvent surprenant; on se prend à observer d'un oeil plus appréciateur tout ce qu'on a connu auparavant, mais que la routine avait comme émoussé.

Rumbo et moi survivons sans trop d'inconfort au pire de l'hiver. Il nous faut aller chercher plus loin notre pitance, car l'environnement immédiat est devenu un peu trop critique, mais ces excursions ne me déplaisent pas. Nous sommes devenus meilleurs amis depuis que j'ai perdu mon caractère extrêmement fantasque de bébé et que je commence à provoquer nos escapades plutôt qu'à m'y laisser entraîner. Rumbo m'appelle même plus souvent " Fluke " que " gamin ", maintenant que je suis presque aussi grand que lui. Quand nous ne sommes pas à la recherche de nourriture ou occupés à quelque farce, Rumbo passe son temps à chercher des femelles. Il n'arrive pas à comprendre mon manque d'intérêt pour le sexe opposé et va me répétant que je suis assez grand pour sentir mes reins s'émouvoir à l'odeur d'une femelle faite. Je suis moi-même étonné de ne pouvoir éprouver aucune attirance pour les femelles de mon espèce - est-ce parce que mes instincts ne sont pas encore vraiment ceux d'un chien ? Mis à part ce petit souci et les bouffées de ma vie passée qui me reviennent soudain, je coule des jours heureux; mais comme tous les jours heureux, ils doivent avoir une fin.

Cette fin arrive sous le ciel maussade d'un jour de bruine.

De retour du marché aux fruits, Rumbo et moi flai-rons le nouveau véhicule apparu dans la cour quelques jours plus tôt. C'est une grande camionnette Transit bleu foncé, qu'on a parquée pour une raison inconnue à l'arrière de la cour. Les lettres inscrites sur son flanc ont été recouvertes de peinture, et hier j'ai vu l'un des ouvriers changer ses plaques minéralogiques. Le pare-chocs avant, démonté, a été remplacé par un autre beaucoup plus solide. Juste à côté est garée une autre voiture - une Triumph 2000 - dont les plaques ont également été

changées. Les entassements d'épaves masquent les deux véhicules au reste de la cour. C'est l'odeur de la camionnette qui nous a attirés - elle a dû transporter des provisions de bouche à un moment donné.

Mes facultés humaines devraient m'avertir de ce qui se trame; ces réunions constantes (encore plus fréquentes ces derniers temps) entre le Patron et ses amis plutôt voyants, la richesse suspecte du Patron lui-même, son courroux lorsqu'un policier est venu " fureter " ici, tout cela n'est pas bien sorcier à comprendre pour un cerveau normal. Malheureusement, le mien n'est pas considérable.

Les grilles s'ouvrent, une voiture pénètre dans la cour. Rumbo s'élance dans le dédale de ferraille pour voir qui arrive : à notre surprise, c'est le Patron lui-même. Cela nous étonne parce qu'il n'est pas matinal d'habitude, et n'arrive jamais avant le milieu de la matinée. Il laisse généralement le soin d'ouvrir la cour à ses employés qui gèrent seuls leur travail.

Tandis qu'il se dirige vers sa cabane, nous venons japper autour de ses jambes, mais il ne nous prête aucune attention. Je remarque qu'il a troqué sa canadienne contre son vieux blouson de cuir, sous lequel il porte un col roulé lie-de-vin. Il porte aussi des gants, ce qui est tout à fait insolite. Après avoir jeté son mégot de cigare, il s'enferme dans son local. Ainsi, pas de restes pour nous aujourd'hui ? Eh bien tant pis. Rumbo et moi échangeons un regard résigné et reprenons notre promenade, mais le bruit de nouveaux arrivants nous ramène bientôt au baraquement. Une voiture est entrée dans la cour, elle a pour passagers Lenny et un autre homme qui vont droit à la cabane sans voir nos mines de convoitise et nos queues frétilantes. Trois autres personnes arrivent ensuite à pied.

Une sorte de tension étrange s'est emparée de la cour, qui nous crispe les nerfs; à Rumbo et à moi. Du bureau nous parviennent des voix assourdies, et non les éclats de rire ou de colère dont nous avons l'habitude. Cela nous inquiète davantage encore.

Un petit moment passe, et les six hommes sortent. Les quatre premiers sont maintenant vêtus de blouses gris foncé comme en portent parfois les commerçants, qu'ils ont enfilées sur des pulls à col roulé. L'un d'eux tire le sien sous le menton, ce qui laisse penser qu'un instant auparavant il l'avait remonté jusqu'aux oreilles. Lenny vient ensuite, sans blouse mais avec un col roulé également. Le Patron sort le dernier, toujours en blouson de cuir. Tous se dirigent vers le fond de la cour sans dire un mot. Il émane d'eux une tension nerveuse qu'ils nous communiquent, et notre agitation grandit. Lenny fait claquer sa

langue et ses doigts à mon intention avec un peu de chaleur; je bondis vers lui, mais il fait semblant de ne pas me voir.

Nous suivons le groupe jusqu'à la camionnette. Trois hommes en blouse y montent, le quatrième se met au volant. Le Patron lui dit:

- Bon, tu sais ce que tu as à faire. Essaie de ne pas nous perdre dans la circulation, mais si nous nous trouvions séparés, tu sais où nous retrouver.

Sur un signe d'acquiescement du conducteur, il fait entrer sa masse corpulente sur le siège du passager de la Triumph. Juste avant de claquer la portière, il crie au conducteur du camion:

- N'oublie pas, tu ne bouges pas avant que je sorte le bras de la vitre.

L'autre lève le pouce pour dire qu'il a compris.

Lenny qui est au volant de la Triumph enclenche brutalement la vitesse. Suivie de la camionnette, la voiture s'engage vers la sortie en faisant crisser ses pneus. Je me rends compte alors que c'est la première fois que je vois le Patron sans son cigare au coin de la bouche.

La Triumph 2000 revient environ une heure plus tard. Passant les grilles en trombe, elle se dirige tout droit vers l'arrière de la cour. L'un des ouvriers court jusqu'à la grille qu'il va fermer avant de revenir à son travail comme si de rien n'était.

Rumbo et moi poursuivons la voiture que nous atteignons juste à temps pour voir s'en extraire le Patron et Lenny. Ils se précipitent sur le coffre dont ils sortent une grande caisse métallique qui semble très lourde, avec des poignées de chaque côté par lesquelles ils la transportent jusqu'à la cabane. Après quoi les deux hommes retournent à la voiture et en tirent quatre ou cinq sacs volumineux qu'ils se hâtent pareillement d'emporter. Avant de revenir vers la Triumph, le Patron ferme à clé la porte de la cabane. Nous essayons de grimper sur les deux hommes, qui nous repoussent impatiemment. Ils dégagent à présent une fébrilité - très loin de la nervosité renfrognée du matin - qui nous contamine tous les deux. Une tape sèche sur le museau m'écarte de leur route, et Rumbo se le tient pour dit.

- O.K., Lenny, lance le moteur, dit le Patron en prenant un cigare dans la poche intérieure de sa veste. Ne te soucie pas des blouses à l'arrière, on n'en a plus besoin. Tu peux les jeter aussi loin que tu

veux, mais ne reste pas trop longtemps avec ça dans les environs.

- D'accord, Patron, répond Lenny avec entrain.

Avant qu'il ne mette le contact, le Patron lui passe un autre cigare par l'ouverture de la vitre.

- Tiens. Tu as fait du bon travail, mon gars. A mercredi - mais pas avant!

Lenny plante le cigare dans sa bouche en souriant, passe la vitesse et s'éloigne.

A peine la grille est-elle ouverte devant lui par le même ouvrier qui l'a fermée tout à l'heure, que la voiture de police s'y engage dans un hurlement de freins, en bloquant complètement le passage à Lenny. Des portières s'ouvrent avec violence et soudain il y a des uniformes bleus partout. Une seconde voiture de police s'arrête derrière la première, et déverse aussi son flot d'hommes en bleu.

Lenny sort de la Triumph comme une flèche, et court vers le fond de la cour, le visage livide. Le Patron qui se trouvait à mi-chemin de son bureau à l'arrivée de la police, après un instant de stupeur horrifiée, fait demi-tour et bondit vers nous. Je présume que Lenny et lui veulent escalader la clôture de tôle ondulée pour s'enfuir dans les ruelles écartées. Mais l'un comme l'autre ne vont pas très loin. Lenny est plaqué au sol comme dans un match de rugby, et immédiatement submergé d'uniformes bleus. Ses cris ni ses imprécations n'y changent rien.

Les autres policiers donnent la chasse au Patron qui est passé devant nous en jetant son cigare. Ils lui crient de s'arrêter, mais il n'en a cure. Il entre dans le dédale des voitures entassées.

Rumbo est à la fois affolé et furieux. Il n'aime pas ces hommes en bleu, il lui déplaît qu'ils poursuivent son Patron. Il gronde pour leur ordonner de cesser, sans aucun effet, car ils n'ont pas peur de lui. Sautant sur l'un d'eux, il lui saisit la manche qu'il tire et déchire par saccades. Le policier perd l'équilibre, il roule dans la boue en entraînant Rumbo. Je crie:

- Non, Rumbo, non, laisse-le! Ils vont te faire mal!

Rumbo est hors de lui, il n'écoute pas. Ceci est son territoire, et l'homme qu'ils pourchassent celui qu'il s'est choisi pour maître. Un deuxième policier lui décoche un coup de pied qui le fait japper de

douleur - et lâcher la manche de l'uniforme. Le policier étendu à terre profite de ce qu'un coup de matraque sur le museau assomme à moitié Rumbo pour se remettre sur pied tant bien que mal et se joindre aussitôt à la chasse à l'homme. Je me précipite auprès de mon ami.

- Rumbo! Ça va, Rumbo?

Il gémit, la queue entre les pattes, secoue sa tête étourdie, trébuche.

- Cours après eux, ne les laisse pas l'attraper!

Dans les allées pratiquées entre les piles d'épaves, je me rue à la poursuite des poursuivants. Je vois le Patron devant moi, il grimpe sur le capot d'une voiture. On le ceinture par derrière, il lance un violent coup de pied qui renverse l'infortuné policier. Il se hisse sur le toit de la voiture, puis sur le capot de la suivante; s'il franchit cette pyramide de ferraille, il sera tout près de la clôture et pourra sauter dans la rue en contrebas. Mais l'épave dont il entreprend l'ascension manque de stabilité. Durant quelques vertigineux instants, elle oscille dangereusement, ce qui manque le faire glisser et retomber dans la cour. Il s'accroche, la voiture se stabilise. L'escalade reprend.

Deux policiers commencent à grimper à la suite du Patron, les autres prennent des axes différents dans l'espoir de lui couper la route. Comment rester là sans intervenir pour les empêcher de capturer le Patron? Rumbo lui est fidèle, et donc moi aussi. J'attrape le fond d'un pantalon avec mes dents, bien proprement, et je tire et je mords et l'agent dégringole. Il m'envoie coups de pied et coups de poing, mais dans mon état de fureur je sens à peine les coups.

Rumbo vient à la rescousse en grondant, toutes dents dehors; le policier qui se débat doit appeler son collègue au secours, en criant que les chiens vont le mettre en pièces. (Nous? Nous sommes un peu vifs, d'accord, mais pas féroces! A dire vrai, cela ressemble plutôt à une bonne farce.)

Du capot où il est juché, le second policier saute dans la mêlée pour tenter de séparer homme et chiens. Il nous martèle de ses poings, ce qui met à son comble la mauvaise humeur de Rumbo qui tourne vers lui son attention. D'autres agents viennent lui prêter main-forte; je comprends qu'à deux, nous n'avons aucune chance.

- C'est mal parti, Rumbo ! Ils sont trop nombreux!

- Continue à te battre, gamin, répond Rumbo entre deux bouchées, cela donne au Patron une chance de s'échapper.

C'est mal parti en effet. On m'empoigne par le collier, on me soulève de terre pour me jeter plus loin, dans l'allée. J'atterris lourdement contre le coffre d'une voiture et m'affale à terre, le souffle coupé. Tandis que je cherche difficilement à reprendre ma respiration, je vois que Rumbo subit le même traitement. Mais il faut deux policiers pour venir à bout de lui.

Pendant ce temps, le Patron a gagné le toit de la seconde voiture. Il jette autour de lui des regards fous, car il est cerné d'uniformes bleus qui convergent vers lui, et lance des cris de défi aux hommes qui ont repris leur escalade à ses trousses.

- Attention! s'exclame quelqu'un, il renverse les voitures!

Par mesure de sécurité le policier se courbe à quatre pattes; le Patron est monté sur le toit de la voiture suivante qui est à moitié défoncée, et se sert de son pied comme d'un levier pour faire basculer celle qu'il vient de quitter. Comme elle est en équilibre précaire, il n'a pas grand mal à la renverser. Malheureusement, la voiture qui lui sert de perchoir bascule aussi.

Horreur! Rumbo se lance de nouveau à l'assaut des policiers.

Ma seule consolation, c'est qu'il n'a pu se rendre compte de rien. Ramassé sur lui-même, montrant les crocs à la police, il disparaît l'instant d'après sous une avalanche de métal.

Je hurle son nom, je me précipite avant même que les carcasses ne s'immobilisent.

- Rumbo ! Rumbo !

Je cours partout, j'essaie de voir sous l'enchevêtrement de métal, j'essaie de trouver une brèche où me glisser. Mon ami est vivant, miraculeusement vivant, je le veux!

Comment accepter l'inévitable? Le mince filet de sang rouge sombre qui coule de dessous la ferraille me rappelle avec violence à la réalité : tout est fini pour Rumbo.

Je lance ce hurlement qu'on entend parfois à des kilomètres dans le vide de la nuit : celui d'un animal au comble de la détresse. Et puis je pleure.

Le Patron souffre le martyr, il a un bras coincé entre les deux épaves. Il a de la chance que ce ne soit pas le corps tout entier!

Quelqu'un me prend par le collier pour m'écarter doucement du tombeau de métal; je ressens la compassion du policier qui me ramène vers l'entrée de la cour sans que, trop bouleversé, je songe à résister. Rumbo est mort; ma volonté aussi, pour le moment. J'entends un agent demander une ambulance d'urgence, pour un blessé là-bas au fond. Je vois deux hommes en civil apporter la caisse métallique en provenance de la cabane; ils font signe à un troisième occupé à interroger Lenny. Celui-ci, toujours maintenu par deux policiers en uniforme, a maintenant l'air furieux, il apostrophe ceux qui l'entourent avec agressivité.

- Alors c'est qui? demande-t-il. Qui nous a dénon-cés ?

- On tenait cet endroit à l'oeil depuis longtemps, mon gars, répond un policier. Depuis que l'un des hommes a repéré la voiture de Ronnie Smiley par ici. Tout le monde sait bien ce que fabriquait Ronnie, pas vrai, alors il n'y avait qu'à attendre, et laisser les choses suivre leur cours. Quand nous avons vu arriver ici la camionnette volée, puis la voiture, nous avons trouvé ça très intéressant, et encore plus de ne pas les voir ressortir - enfin, jusqu'à ce matin. Allez, ne fais pas une tête pareille, ce n'est pas la seule raison. Nos soupçons sur cette cour ne datent pas d'hier. On se demandait d'où ton patron tirait ses revenus. Maintenant on le sait, pas vrai ?

Lenny garde un silence renfrogné. Le policier en civil s'avise alors de ma présence.

- Le plus drôle, poursuit-il, c'est que l'agent ne recherchait que deux chiens chapardeurs quand il a repéré la voiture de Smiley. Ils tiennent de leur maître, ceux-là!

Sur un signe de lui, Lenny est poussé vers l'une des voitures de police stationnées à l'entrée de la cour. Avant d'y monter, il m'enveloppe d'un long regard pénétrant qui me fait frissonner.

C'est à ce moment précis que je sais à quel endroit je vais. Cela a fait son chemin à travers une suite d'idées confuses, pour venir s'imposer à moi d'une manière presque physique.

Une torsion du cou, et je mords la main qui me retient. Le policier surpris retire vite cette main - et je suis libre. Je m'élance vers la rue et une fois de plus me mets à courir, et à courir encore.

Mais cette fois, je vais quelque part.

Et maintenant, dans quelles dispositions es-tu? L'esprit toujours fermé à mon histoire, ou bien songeur? Laisse-moi poursuivre, nous avons encore quelques heures avant l'aube.

Mon voyage vers Edenbridge est long; mais, étrangement, j'en connais le trajet comme si je l'avais pratiqué bien des fois auparavant. Quand le nom de la ville a été prononcé dans la cour, c'est évidemment une graine qui s'est plantée en mon esprit; une graine qui brusquement a germé, et grandi. Je ne sais pas avec certitude ce que m'est cette ville, si c'est là que se trouvait ma maison ou s'il s'agit d'autre chose; mais je sais que c'est l'endroit où je dois aller, l'endroit où tout commence. D'ailleurs, ai-je une autre solution?

J'ai dû courir pendant au moins une heure, manquant plus d'une fois de justesse de me faire écraser par un conducteur négligent, avant d'atteindre un bout de terrain vague où je peux m'abandonner sans témoins au chagrin d'avoir perdu mon ami. Je me glisse sous un canapé au rebut dont le rembourrage fuit de tous côtés et me laisse tomber sur le sol, la tête entre les pattes. Je vois toujours ce ruisseau de sang qui coule de dessous le métal rouillé, je vois la flaque qu'il forme dans un creux de la terre, en créant un petit remous où tournoie la vie de Rumbo. Les animaux ressentent le chagrin aussi profondément que les hommes, et peut-être plus. La seule différence, c'est qu'ils disposent de moyens limités pour l'exprimer, et que leur optimisme naturel leur permet d'ordinaire de s'en remettre plus vite. Quant à moi, par malheur, je souffre à la fois de la souffrance des hommes et de celles des animaux. C'est très lourd à porter.

Je reste là tard dans l'après-midi. Une fois de plus, j'ai peur et je ne sais que faire. C'est la faim, fidèle compagne, qui seule parvient à me sortir de ma torpeur. Je ne sais plus où j'emprunte mon repas (j'ai beaucoup oublié de ce long voyage), mais je sais que je mange et me remets en route. Je traverse la ville de nuit; je préfère les rues vides et silencieuses, quand l'activité diurne cède la place aux vagabondages discrets des créatures nocturnes. J'en rencontre beaucoup - des chats, des chiens, des revenants (surtout dans les rues centrales), des hommes étranges qui se déplacent furtivement de zone d'ombre en zone d'ombre, comme si la lumière et les espaces découverts les blessaient. Mais j'évite toute communication, parce que je ne veux pas me laisser distraire du but qui est le mien.

Je traverse ainsi Camberwell, Lewisham, Bromley. Le jour je me repose, caché dans des maisons en ruine, des jardins, des terrains vagues, partout où je suis à l'abri des regards inquisiteurs. Je me nourris mal, car je prends peu de risques : je ne veux pas qu'on me renvoie dans un chenil, maintenant que j'ai un objectif. Je suis redevenu timide à présent que Rumbo n'est plus là pour me stimuler, me corriger quand je tremble, me menacer quand je me dérobe et rire quand je le surprends.

Bientôt, me voici dans la campagne.

Elle déroule à mes yeux ses étendues d'un vert très frais en ce début de printemps fort doux. Ce n'est pas encore la pleine campagne, puisque je suis juste à la limite des faubourgs de Londres, mais après les noirs et les gris, les bruns et les rouges de la ville, et tout son clinquant, il me semble franchir une barrière. A partir d'ici, la nature prend le pouvoir, l'influence humaine ne joue plus qu'un tout petit rôle. Voyager de jour ne m'effraie plus.

L'énergie soudaine de tout ce qui vit me transporte. De nouvelles pousses vertes font leur chemin dans la terre pour venir respirer au grand air, bulbes et tuber-cules germent, les bourgeons éclatent sur les feuillus. Tout s'éveille partout, une vie nouvelle se crée, l'air s'emplit d'une vibration qui gonfle aussi mes poumons, et met un fourmillement dans mes reins. Les verts, les jaunes sont tout neufs, plus intenses, les rouges et les orangés rayonnent d'un feu qui envoie des vagues d'énergie. Tout brille, tout scintille de rosée. Tout est plein de vigueur, même la fleur la plus délicate. Cela me donne un renouveau de vie.

Je me glisse à travers la haie qui borde la route, au mépris de l'épineuse aubépine et de la piquante églantine qui m'égratignent au passage. Je frôle deux roitelets blottis là, qui prennent peur et jettent des cris de saisissement. Je soulève des gerbes d'étoiles jaune vif en rampant au milieu des chélidoines, premières de toutes les plantes qui revivent au printemps. Je fais irruption dans un pré, je cours comme un fou dans la rosée, et m'y roule et m'y contorsionne jusqu'à ce que ma fourrure soit entièrement trempée. Je suce les herbes, j'en bois l'eau pure, je creuse des trous dans la terre molle pour voir ce qu'on peut y trouver. Des scarabées déguerpissent sous ma truffe indiscreète, une taupe tourne vers moi son oeil aveugle. Une très longue limace grise se roule en boule comme je renifle son corps glissant. J'essaie d'y goûter, mais je la recrache aussi vite. Si les escargots font les délices de beaucoup de gens, la limace crue n'est pas mangeable même pour un chien.

Pourtant mon appétit ne tarde pas à revenir, et je me mets à explorer le pré en quête de nourriture. J'ai la bonne fortune de découvrir un jeune lapin qui grignote l'écorce d'un arbre; malheureusement, je suis incapable de l'attraper, il court trop vite. Après avoir juré tant et plus, je m'interroge : si je l'avais attrapé, aurais-je su tuer ce lapin? Il ne m'est encore jamais arrivé de tuer pour manger.

Par chance, je trouve sous un bouquet d'arbres des champignons tardifs. J'en dévore avec empressement les chapeaux retroussés et les tiges, en sachant quelque part qu'ils ne sont pas vénéneux. Instinct animal, ou connaissance humaine des champignons? La question ne m'importune qu'une seconde ou deux; un mulot tout endormi passe nonchalamment entre mes pattes, en scrutant le sol de ses petits yeux noirs à la recherche d'escargots. Je n'ai aucune envie de le tuer ni même de lui chercher querelle, mais pour m'amuser je donne une tape sur son dos brun-roux. Il s'arrête, lève un oeil sur moi, puis repart à la même allure tranquille en m'ignorant superbement. Après l'avoir suivi des yeux un instant, je décide qu'il est temps pour moi de me remettre en route, car si la diversion est agréable, elle ne me fait guère progresser dans la redécouverte de moi-même. Au pas de course, je traverse le champ en sens inverse, passe à travers la haie et reprends la route d'où je suis venu.

Avant longtemps je retrouve des boutiques et des maisons, mais je ne m'arrête que le temps de voler une pomme au splendide étalage d'un marchand de fruits. La route me devient de plus en plus familière à mesure que s'éloignent les complications des rues de la ville; c'est une route que j'ai dû emprunter souvent autrefois, je le sais.

Lorsque j'atteins Keston, les coussinets de mes pattes sont tout meurtris; je continue néanmoins jusqu'à un endroit qui a pour nom Leaves Green. Là, dans la nuit froide, je me repose au coeur d'un petit bois; mais les bruits nocturnes de la campagne me rendent nerveux, et ce malaise me pousse finalement à chercher refuge dans le jardin de façade d'une habitation. La proximité d'un contact humain me rassure.

Le jour suivant, je ne mange guère. Mais je ne veux pas t'ennuyer avec les mésaventures variées qui émaillent le chapitre de mes recherches alimentaires; qu'il me suffise de te dire qu'en arrivant à Westerham, je suis disposé à prélever mon bifteck directement sur le jarret d'une vache.

C'est là, à Westerham, que m'attend une expérience pendable, que je me dois de te raconter.

CHAPITRE 13

Les cloches me réveillent. Elles ont un son strident de dimanche matin qui me renvoie à d'autres temps - des temps humains.

Mais la conscience de la situation critique où je me trouve chasse les souvenirs avant qu'ils n'aient pu s'assembler; j'étire mes membres douloureux, non sans grimacer quand j'appuie sur le sol mes coussinets endo-loris. Un abri d'autobus m'a servi de refuge pour la nuit, mais au petit matin le froid s'insinue jusqu'à mes os, et ne semble pas vouloir m'abandonner. Je bâille, et mon estomac crie. Pas de boutiques dans le voisinage immédiat; il me reste à cheminer avec précaution le long de la rue, le nez en l'air, réceptif à la plus petite bouffée d'odeur alimentaire. Dans la rue principale, je comprends à ma grande contrariété que c'est effectivement dimanche, car toutes les boutiques sont fermées, à l'exception de deux marchands de journaux. Aussi est-ce un chien fort abattu qui se tient frissonnant au bord du trottoir, regardant à gauche puis à droite, indécis, abandonné et affamé.

Les cloches qui carillonnent me donnent une idée. De petits groupes de gens marchent d'un pas alerte en direction du son, endimanchés, pleins d'une vivacité qui va disparaître à mesure que la journée s'avancera. Des enfants tiennent la main de leurs parents ou gambadent devant eux; des petites vieilles s'accrochent au bras de leur progéniture d'âge mûr; des maris à la mine sombre marchent avec raideur au côté d'épouses épanouies. Il y a dans l'air comme un renouveau de sympathie; le commencement du printemps, en exaltant le rituel domi-nical, porte à la bienveillance envers tous les hommes. Et peut-être envers les chiens?

Je suis les fidèles jusqu'à l'église. Elle est juchée sur une hauteur, à demi cachée de la route par un rideau d'arbres; on y accède par un sentier caillouteux qui serpente à travers le cimetière. Plusieurs personnes m'adressent au passage des claquements de langue ou des tapes amicales, mais disparaissent bien vite dans la froide bâtisse de pierre grise. Je m'installe sur une pierre tombale et j'attends.

Je prends énormément de plaisir à écouter les chants assourdis qui me parviennent de l'intérieur; de temps en temps, j'y joins ma voix quand j'en connais un fragment. Le service semble interminable; les longues périodes de silence entre les hymnes m'ennuient très vite,

c'est pourquoi j'entreprends d'explorer le cimetière. Je suis surpris par la richesse de la vie animale en ce lieu réservé aux morts. Le bruit sans équivoque de la congrégation qui se lève comme un seul homme dans l'église m'arrache à la contemplation fascinée d'une toile d'araignée couleur d'arc-en-ciel; je retourne vers la porte monumentale en restant sur l'herbe humide, si fraîche à mes pattes douloureuses, et j'attends sur le côté du porche la sortie des ouailles, qui ne tarde pas à se produire. Certains fidèles ont l'air exalté, d'autres semblent soulagés que leur devoir hebdomadaire soit accompli. C'est une personne de la première catégorie que je recherche.

Je la découvre assez vite : une petite dame d'environ soixante-cinq ans, au visage rond toujours souriant, toute en dentelles et suavité, que tous semblent connaître et qui connaît tout le monde. La personne idéale.

Elle cause quelques minutes avec le pasteur, en s'interrompant de temps en temps pour saluer une connaissance de passage, à qui elle décerne une petite bénédiction de sa main gantée de blanc. J'attends patiemment qu'elle ait terminé son entretien avec l'ecclésiastique, puis je la suis tandis qu'elle se fraie un chemin parmi les groupes qui s'attardent à papoter. Le sourire affable, elle s'arrête à intervalles réguliers pour bavarder avec l'un ou l'autre; lorsqu'elle sort enfin de la foule, elle s'engage d'un pas alerte sur l'allée de gravier. Je la suis à quelques mètres, je ne veux pas intervenir alors qu'elle a encore tant de sujets de distraction. Arrivée à la route, elle prend à gauche pour gravir la hauteur, en tournant le dos à la ville.

- Bonjour, miss Birdle ! lui lancent des passants qu'elle salue en retour d'un signe enjoué de la main.

C'est le moment, me dis-je, et je pique un galop pour la dépasser. Je m'arrête quatre mètres plus loin, me retourne de façon à lui faire face et lui décerne mon sourire le plus câlin, accompagné d'un jappement très bien élevé.

Sous l'effet de la surprise, miss Birdle lève les mains au ciel. Le visage rayonnant de joie, elle s'exclame

- Quel joli chien!

Ma croupe en remue de fierté. La vieille demoiselle s'avance vers moi, me prend la tête entre ses mains gantées de blanc.

- Mais quel adorable toutou!

Elle me frotte le dos, je tente de lui lécher la figure, en me félicitant d'avoir découvert une seconde Bella.

- Oui, oui, il est gentil, il est beau!

Après quelques effusions des plus affectueuses, elle me dit au revoir et reprend sa route, en agitant la main vers moi. Je la rattrape d'un bond, j'essaie de sauter dans ses bras, ruisselant de bons sentiments, exerçant toute ma servilité à trouver le chemin de son coeur charitable. Sans aucune pudeur, je le reconnais.

Miss Birdle me repousse doucement et me tapote la tête.

- Laisse-moi maintenant, oui, c'est un bon chien, dit cette bonne personne.

Et là - pardon, Rumbo - je me mets à pleurnicher.

Et non content de pleurnicher, je baisse la tête, je baisse la queue, je la regarde d'un oeil de chien battu. Je fais peine à voir.

C'est efficace, car elle s'écrie:

- Mais mon pauvre ami, tu meurs de faim, voilà ce qu'il y a ! Regardez-moi un peu ces petites côtes maigri-chonnes!

Comble de cabotinage, mon museau est près de toucher le sol.

- Allez viens mon petit, viens avec moi, nous allons vite arranger tout ça. Pauvre petit diable, va!

Je suis partant. Tout joyeux, je veux encore lui lécher le visage, mais elle me retient d'une main étonnamment ferme. Je n'ai besoin pour la suivre d'aucun encouragement, contrairement à ce qu'elle semble croire, car elle se tapote sans arrêt la cuisse en me répétant de venir.

Elle déborde d'énergie, cette charmante vieille dame. Nous arrivons sans tarder à une grille rouillée qui donne sur la route; au-delà s'étend un sentier boueux bordé d'un fouillis de végétation qui bruisse de vie cachée. Tout au long de ce sentier qu'elle utilise sans cesse, je flaire l'odeur de miss Birdle, non pas le frais sillage poudré qui l'accompagne présentement, mais sa version rancie mêlée à beaucoup de senteurs animales. Je m'arrête ici et là pour étudier une odeur particulière-ment intéressante, mais l'appel de miss Birdle me remet chaque fois en route.

Soudain nous débouchons dans une clairière où s'élève un cottage en granit dont les angles et les ouvertures sont renforcés de pierre taillée. C'est beau comme un décor de boîte de chocolats, et parfaitement en accord avec la personnalité de la propriétaire. Pénétré de ma propre intelligence, je trottine jusqu'à la porte abîmée par les intempéries où j'attends que miss Birdle me rejoigne.

Elle pousse la porte qui n'est pas verrouillée et m'invite à entrer. L'intérieur du cottage, je le constate avec plaisir, a le même charme désuet que l'extérieur. Il n'y a pas d'entrée; on pénètre directement dans la pièce principale, remplie de meubles anciens, patinés et confortables. Des bibelots bien entretenus sont disposés un peu partout, un intéressant vaisselier de bois garni de pièces délicatement peintes occupe presque tout un mur. J'agite la queue, signe d'approbation.

- Bon, voyons quand même s'il y a une adresse sur ton collier avant de te donner quelque chose à manger, d'accord ?

Miss Birdle pose son sac sur une chaise et se penche sur mon collier dont elle cherche la plaque. Je m'assieds obligeamment, résolu à ne rien gâcher par trop d'exubérance. Elle regarde l'inscription de ses yeux de myope, et s'adresse un murmure de contrariété.

- Mes yeux se font de plus en plus vieux, m'informe-t-elle, et je souris de sympathie. Comme j'aimerais lui parler de ma propre vision, si étrangement claire, des teintes changeantes que j'observe sur son visage, du bleu profond de ses yeux de vieille dame, des couleurs éclatantes qui nous environnent, même celles de son mobilier défraîchi. C'est tellement frustrant de devoir garder tout cela pour moi! Même Rumbo n'aurait pas pu comprendre.

Elle fouille son sac, en sort des lunettes à fine monture qu'elle chausse.

- Ah! voilà qui est mieux.

Elle louche encore un peu à travers les verres, mais finit par déchiffrer le nom inscrit sur la plaque.

- Fluke. Quel drôle de nom pour un chien. Et pas d'adresse. Certaines personnes sont très négligentes, vraiment. Je ne t'ai jamais vu par ici auparavant, je me demande d'où tu viens? Est-ce que tu ne te serais pas sauvé, par hasard? Montre-moi tes petons... - Elle soulève une patte. Oui, elles sont irritées, tu as fait une longue route, toi. On t'a maltraité, hein, tu es maigre comme un clou. Ce n'est pas bien.

La faim qui me tenaille me rend impatient. Je me remets à geindre, histoire de lui rafraîchir la mémoire.

- Oui, oui, je sais ce que tu veux. Quelque chose pour ton petit ventre, pas vrai?

Je déplore le penchant de certaines personnes à parler aux animaux comme à des enfants, mais présentement je suis d'humeur conciliante, et disposé à supporter beaucoup plus qu'un langage de bébé. Je donne donc un coup de queue sur le tapis, dans l'espoir qu'elle l'interprétera comme une réponse affirmative à sa question.

- Oui, tu veux manger, bien sûr. On va te donner à manger.

Sur le sol de la minuscule cuisine, il y a un panier. Dans le panier, profondément endormie, il y a Victoria.

Victoria est le chat le plus mesquin et le plus revêche qu'il m'ait été donné de rencontrer, avant cet épisode et depuis. De toutes ces créatures félines renommées pour leur irritabilité, qui se croient d'une race différente du commun des animaux, et bien supérieure, ce monstre de Victoria est la pire.

Elle s'assied d'un seul élan, la fourrure hérissée, la queue droite comme un i, et siffle de dégoût à ma vue.

- Du calme, chat, dis-je avec inquiétude, je ne fais que passer.

- Allons, Victoria, reste tranquille, dit miss Birdle, également inquiète. Ce pauvre chien est affamé, je vais simplement lui donner à manger avant qu'il ne reprenne la route.

A quoi bon vouloir faire entendre raison à un chat? Il n'écouterait tout bonnement pas. Victoria quitte son panier en un éclair. D'un bond elle saute sur l'évier, d'un autre franchit la fenêtre entrouverte.

- Oh mon Dieu, soupire miss Birdle, tu as dérangé Victoria.

Et la charmante vieille dame de me lancer un grand coup de pied dans les côtes.

Ce geste me choque à tel point que je crois avoir rêvé, mais la douleur que j'ai au côté me dit que non.

- Bon, voyons un peu ce qu'il y a par ici..., dit pensivement miss Birdle, l'index au coin des lèvres, en examinant le placard qu'elle vient

d'ouvrir.

On jurerait que rien ne s'est passé. S'est-il vraiment passé quelque chose, je me pose une nouvelle fois la question. Pourtant l'élancement de mon flanc m'assure que c'est bien le cas.

Cet incident m'incite à garder mes distances. J'observe la dame avec circonspection tandis qu'elle place devant moi un bol de foie haché. C'est délicieux, même si une soudaine appréhension me gâche un peu ce repas. Je ne parviens décidément pas à comprendre ce qui est arrivé. Je lèche le plat jusqu'à la dernière miette et je remercie poliment, très attentif aux bonnes manières à présent. Elle me caresse les oreilles et rit en voyant le bol vide. - Tu avais vraiment faim, dis-moi. Et maintenant, n'aurais-tu pas soif? On va te donner de l'eau.

Elle remplit le même récipient qu'elle me donne. Je lape l'eau avec avidité.

- Maintenant viens avec moi, il faut reposer ces pauvres pattes si fatiguées.

Je la suis dans la grande pièce où elle tapote une carpette à longs poils placée devant le feu.

- Voilà, tu seras bien ici pour te reposer gentiment. Je vais allumer le feu pour nous deux. Il fait encore trop froid pour mes vieux os, tu sais. J'aime la chaleur.

Tout en babillant, elle met une allumette dans le feu déjà préparé. Ses douces paroles me réconfortent; je reprends confiance, je suis sûr que l'étrange incident de la cuisine n'était qu'un écart, une défaillance de la vieille dame horrifiée de voir sa chatte chérie sauter par la fenêtre. Ou peut-être a-t-elle glissé? Je m'assoupis tandis qu'elle s'installe dans le fauteuil en face du feu, et je m'endors bercé par ses propos, dans un sentiment de chaude sécurité.

Je m'éveille à temps pour le déjeuner, un déjeuner peu copieux de vieille dame qui vit seule, dont elle me cède néanmoins une bonne portion. La chatte revient, encore plus contrariée de me voir engloutir des mets dont elle estime qu'ils lui appartiennent de droit. Mais miss Birdle s'empresse auprès d'elle, court à la cuisine et en rapporte une boîte de pâtée pour chats. Elle en verse une partie dans une petite assiette qu'elle dépose devant le matou à la mine revêche. Après m'avoir lancé un regard menaçant, Victoria se met à manger à la manière saccadée des chats, à la fois propre et rapace, si différente de notre façon maladroite de nous lécher les babines. La portion de

déjeuner concédée par miss Birdle étant déjà loin, je flâne négligemment autour de Victoria pour voir comment elle s'y prend, tout disposé à l'aider à finir son assiette si besoin est. Un sifflement malveillant me le déconseille; je décide alors de m'asseoir aux pieds de miss Birdle, face levée dans une attitude soigneusement composée de discrète sollicitation. Ma servilité s'avère efficace, puisque m'arrivent quelques savoureuses bou-chées. Cela augmente encore l'aversion de la chatte contre moi, naturellement, mais ses sarcasmes m'indif-fèrent totalement.

Une fois que miss Birdle a débarrassé la table et lavé la vaisselle, nous nous réinstallons près du feu. Victoria conserve ses distances, et ne vient dans le giron de la vieille demoiselle qu'après force manoeuvres de séduction. Tout le monde s'assoupit. La tête sur la pantoufle de ma bienfaitrice, j'ai bien chaud et je suis content; je me sens plus en sécurité que jamais. Peut-être devrais-je rester auprès de cette aimable vieille dame, oublier cette quête qui ne m'apportera qu'un surcroît de souffrance. Ici, je pourrais être heureux malgré la présence du chat, certes légèrement contrariante, mais pas réellement préoccupante. J'ai besoin de tendresse humaine, besoin d'appartenir à quelqu'un. J'ai perdu mon ami; pour le petit bâtard que je suis, le monde est grand et solitaire. Je pourrai toujours rechercher mon autre passé ulté-rieurement, quand j'aurai appris à vivre comme je suis? Dans l'immédiat, je serais une compagnie pour miss Birdle, je lui garderais sa maison. Et j'aurais un ticket de repas permanent.

Après avoir agité ces pensées dans un état de demi-somnolence, je décide de rester ici aussi longtemps que possible - sans soupçonner ce que m'y réserve l'avenir.

Un peu plus tard, miss Birdle remue et entame des préparatifs pour sortir.

- Je ne manque jamais le service de l'après-midi, me confie-t-elle.

J'acquiesce d'un hochement de tête, sans bouger de ma confortable position. J'entends la vieille dame s'affairer un moment à l'étage, puis redescendre l'escalier dans le claquement sonore de ses fortes chaussures de marche. Elle apparaît dans l'embrasure de la porte, coiffée d'un chapeau de paille bleu marine et gantée de blanc, resplendissante dans son tailleur rose et son chemisier à col montant d'un vert émeraude intense. Éblouissante.

- Viens, Fluke, il est temps que tu partes à présent.

Quoi? Que je parte? Je redresse la tête en sursaut.

- Quoi? Que je parte? dis-je.

- Oui, il est temps que tu partes, Fluke. Je ne peux pas te garder ici, tu appartiens à quelqu'un. Même si cette personne t'a négligé, tu lui appartiens. Si je te garde, je pourrais avoir des ennuis, aussi je regrette, mais tu dois partir.

A ma grande consternation, elle empoigne mon collier et me traîne jusqu'à la porte malgré ma résistance, en secouant la tête par manière d'excuse. Elle est drôle-ment forte pour une vieille dame! Mes pattes glissent sur le parquet ciré tandis que j'essaie de me retenir. Victoria jubile, je l'entends ricaner de l'appui de fenêtre où elle s'est perchée. Je supplie:

- S'il vous plaît, permettez-moi de rester. Je ne suis à personne. Je suis tout seul.

Rien à faire, je me retrouve sur le seuil, dehors. Miss Birdle ferme la porte derrière nous, puis descend l'allée en m'ordonnant de la suivre. Comme je n'ai pas le choix, je la suis.

A la grille, elle me tapote la tête avant de me repousser légèrement.

- Maintenant tu t'en vas, allez! à la maison. Sois gentil, Fluke.

Je refuse obstinément de bouger. Miss Birdle finit par renoncer et prend la route qui mène au village, en se retournant deux fois pour s'assurer que je ne la suis pas. J'attends patiemment qu'elle soit hors de vue, puis je me faufile à travers la grille et rebrousse chemin vers le cottage, à pas de loup. Victoria qui me voit arriver me fait des grimaces à travers la vitre, et me crie de partir.

Je réponds : " N'y compte pas! " et m'assieds sur mon derrière, bien décidé à attendre le retour de la vieille dame.

- Je me plais ici, Victoria. Pourquoi serais-tu la seule à en profiter?

- Parce que j'y étais la première! maugrée l'animal. Vous le chien, vous n'avez pas le droit d'être là.

Voulant me montrer raisonnable, je m'écrie:

- Mais enfin, il y a bien assez pour nous deux! Ecoute, nous pourrions devenir amis. (Je frémis à l'idée de devenir ami avec ce

triste spécimen, mais pour avoir la sécurité d'une vraie maison, je suis prêt à m'insinuer dans ses bonnes grâces.) Je ne viendrai pas te déranger, dis-je de ma voix la plus flagorneuse, tu pourras te servir la première et avoir la plus grosse part (jusqu'à ce que j'aie lié plus ample connaissance avec la vieille dame), tu pourras avoir la meilleure place pour dormir (jusqu'à ce que j'aie trouvé le chemin du coeur de miss Birdle). Tu peux régenter la maison, cela m'est égal (jusqu'au jour où je te trouverai seule, et te montrerai qui est le vrai patron ici). Hein, qu'est-ce que tu en dis? - Allez au diable! dit la chatte. Je renonce. Elle n'aura qu'à endurer sans rien dire.

Une heure après, miss Birdle est de retour. Elle secoue la tête quand elle me voit assis là. Je lui dédie mon sourire le plus séducteur.

- Tu es vraiment vilain, me gronde-t-elle, mais sa voix est dénuée de colère.

Elle me laisse entrer dans la maison, et je fais le grand numéro de lécher ses jambes gainées de bas épais. Le goût en est exécrable, mais quand je décide de jouer la flatterie, je ne connais pas de limites. Je n'ai pas la dignité de Rumbo, et je le regrette. Mais il n'y a rien de tel que l'insécurité pour vous rendre humble.

En tout cas, je reste pour cette nuit. Et la nuit suivante. Quant à la troisième nuit... c'est là que les ennuis recommencent.

A vingt et une heure trente, miss Birdle me fait sortir et je m'acquitte consciencieusement de mes besoins naturels; c'est ce qu'on attend de moi, je le sais, et je n'ai pas l'intention de tout gâcher. Un moment après, elle me laisse rentrer et me pousse à force de cajoleries dans une petite pièce située à l'arrière du cottage, qui lui sert de remise pour toutes sortes de vieilleries. La plupart de ces objets sont impropres à la mastication : on y trouve de vieux cadres, un piano, un ancien fourneau à gaz débran-ché, et d'autres choses du même genre. Il y a juste assez de place sous le clavier du piano pour que je m'y couche en rond; c'est là que je passe la nuit, plutôt confortablement, même si je ne suis pas rassuré au début (la première nuit je pleure, mais tout va bien ensuite). Pour m'éloigner de Victoria qui dort dans la cuisine, miss Birdle ferme la porte sur moi. Nous ne sommes pas encore amis, la chatte et moi, la vieille dame s'en rend bien compte.

Mais la troisième nuit, elle omet de fermer convenablement la porte; le loquet ne s'enclenche pas, le battant reste entrebâillé de quelques millimètres. Non que cela me dérange; simplement, le bruit furtif de

quelqu'un qui marche dans la nuit provoque ma curiosité. J'ai le sommeil léger; un pas feutré suffit à le perturber. Je rampe jusqu'à la porte, je la pousse de ma truffe : le bruit vient de la cuisine. C'est Victoria qui traînasse par là, sans doute. Je regagnerais volontiers le coin où je dors, n'étaient ces deux trublions, la faim et la soif, qui se mettent à défier mon ventre glouton. Une excursion à la cuisine pourrait s'avérer très fructueuse.

Je sors de la pièce à la dérobée, traverse le petit vestibule en direction de la cuisine. Comme miss Birdle laisse toujours une lampe allumée dans ce vestibule (vivre seule la rend nerveuse, je suppose), je n'ai aucun mal à trouver la porte de la cuisine. Elle aussi est ouverte. Je l'entrouvre du museau, et risque un oeil dans la pénombre. Deux yeux verts obliques me font sursauter.

- C'est toi, Victoria?

- Ce serait qui, sinon? répond-elle dans un sifflement.

Je me risque un peu plus avant.

- Qu'est-ce que tu fais?

- Cela ne vous regarde pas. Retournez dans votre pièce.

Maintenant, je vois ce qu'elle fait. Elle tient une petite souris des bois prisonnière entre ses pattes. Ses griffes sont rentrées, ce qui montre clairement à quel raffinement de torture elle s'amuse aux dépens de l'infortunée créature paralysée de peur, dont le dos brun-roux s'arque de terreur et les petits yeux noirs brillent d'un éclat de transe. La petite bête qui a trouvé le moyen d'entrer cherchait à se nourrir, très probablement; l'absence de souris ordinaires dans la maison (due sans aucun doute à la vigilance de Victoria) l'a encouragée et, trop sottée ou trop affamée, elle n'a pas décelé la présence du chat. C'est bel et bien fait à présent qu'elle paie le dur prix de la nature pour son insouciance.

Complètement affolée, la souris est incapable de parler. Je m'enquiers pour elle: - Que vas-tu faire? - Cela ne vous regarde pas, répond sèchement Victoria.

Je m'avance dans la cuisine et répète ma question. Cette fois, je n'obtiens pour réponse qu'un grondement asthmatique.

La compassion excessive pour ses semblables n'est pas dans la nature animale; la situation critique de cette petite bête sans défense

doit solliciter l'autre versant de ma nature : le versant humain.

- Laisse-la partir, Victoria, dis-je calmement.

- Mais bien sûr, dès que je lui aurai arraché la tête!

Et elle s'y emploie sur-le-champ, rien que par méchanceté.

Je bondis. Avant qu'elle ait pu esquiver mon geste, Victoria à la tête prise entre mes mâchoires. Nous tournoyons dans la cuisine, la tête de la souris dans la gueule du chat, et la tête du chat dans ma gueule.

Victoria doit lâcher la souris terrifiée - qui n'a pas grand mal, car je la vois avec satisfaction détalier vers un coin sombre d'où elle gagnera quelque trou. Avec des cris perçants, la chatte libère son crâne de mes mâchoires, non sans m'érafler la poitrine au passage. La douleur cuisante m'arrache un jappement, et je repars à l'assaut - absolument hors de moi cette fois-ci.

Nous faisons cent fois le tour de la cuisine à toute vitesse, culbutant les chaises, heurtant les placards, riva-lisant de cris et même de hurlements, trop ivres de fureur animale pour nous soucier du bruit et des dégâts que nous faisons. A un moment donné, je mords la queue battante de Victoria, ce qui l'arrête net dans sa course. Elle pousse un hurlement de surprise, virevolte et me lacère le museau de ses griffes acérées. Cela m'oblige à la lâcher, mais à présent sa queue est chauve près de la pointe. Je m'élance de nouveau, elle saute sur l'égouttoir en renversant la pile de vaisselle que miss Birdte y a laissé sécher. Le tout s'écrase en mille morceaux sur les dalles de pierre du carrelage. J'essaie de sauter sur l'égouttoir moi aussi, et j'y parviens presque, mais la vision de Victoria plongeant tête la première à travers un carreau de la fenêtre close me fait perdre ma concentration : de stupeur, je retombe sur le sol d'une glissade. Jamais je n'ai vu - un chat - pas plus que n'importe quel autre animal - faire une chose pareille!

Je suis encore dans cette position à demi allongée, perplexe et secrètement ravi je crois, quand la silhouette en robe blanche apparaît sur le seuil de la cuisine. D'abord pétrifié par cette apparition, il me faut une seconde pour m'apercevoir que c'est seulement miss Birdle. Puis je me fige de nouveau.

Ses yeux semblent luire dans l'obscurité. Ses cheveux blancs pendent en désordre sur ses épaules, l'ample chemise de nuit qu'elle porte crépite d'électricité sta-tique. Son corps tout entier frémit d'une fureur grandissante qui menace de disloquer sa frêle constitution de vieille dame. Sa bouche s'ouvre béante, mais refuse de former des

paroles cohérentes; elle ne peut produire qu'un étrange gargouillis. Sa main tremblante parvient cependant à atteindre l'interrupteur qu'elle actionne. Le surcroît de lumière me fait soudain me sentir tout nu, couché là au milieu de la vaisselle en miettes.

Je déglutis avant d'entamer des excuses, prêt à rejeter sur la chatte la responsabilité de tout, mais le cri strident qui sort finalement du gosier de la vieille dame m'enseigne que les mots sont inutiles en ce moment particulier, et je file sous la table.

Elle ne me protège guère, malheureusement : un pied chaussé d'une mule brodée trouve mes côtes avec une précision féroce, et à plusieurs reprises, avant que j'aie l'intelligence de fuir. Effrayé à mort par la chère créa-ture, je me rue sur la porte ouverte. La chère créature me jette une chaise qui rebondit sur mon dos. Je crie, elle vient à moi en agitant bras et jambes; sa force me terrifie, me cloue au sol dans une attitude de soumission. Elle me saisit par le collier, et je me sens trainé malgré moi jusqu'à cette " chambre d'ami " si encombrée, où elle me jette avant de claquer la porte. Derrière le lourd battant me parvient un langage auquel m'avait accoutumé la cour du Patron, mais que je n'attendais certainement pas dans un vieux cottage pittoresque chez une aussi délicieuse vieille dame. Je reste couché, tout tremblant, et je lutte désespérément pour garder le contrôle de ma vessie et de mes intestins : il est inutile d'ajouter cela à ma présente disgrâce.

Encore une nuit de détresse. Je dois être le seul à connaître le plein sens du terme " une vie de chien ". Je ne connais pas d'autre animal que le chien qui passe par autant de hauts et de bas. Est-ce parce que nous nous attirons des ennuis, parce que nous sommes trop sensibles, peut-être, ou simplement idiots? Peut-être sommes-nous trop humains.

Je dors à peine. Je m'attends toujours à ce que la porte s'ouvre sur la vieille diabolique venue pour m'infliger encore un châtiment. Mais elle ne s'ouvre pas. En fait, elle ne s'ouvre pas avant trois jours.

Je geins, je pleure, je me fâche et j'aboie; mais il ne se passe rien. Je souille le parquet, et je pleure encore parce que je sais que cela me vaudra des ennuis. Je souffre de la faim et maudis la souris qui m'a mis dans une aussi fâcheuse posture. Ma gorge devient douloureuse parce que je n'ai rien à boire, et je maudis la méchanceté du chat qui est à l'origine de cette situation. Mes membres s'ankylosent faute d'exercice et je maudis miss Birdle pour sa sénilité. Comment, de charmante et délicate vieille dame, peut-elle se transformer à la minute en un monstre ivre de fureur? Je reconnais, c'est vrai, que j'ai ma part de responsabilité. Son chat est réellement passé tête la

première à travers la fenêtre. Mais est-ce une raison suffisante pour m'enfermer et m'affamer? A force de m'apitoyer sur moi-même, je sombre dans une morne bouderie entrecoupée d'accès de colère qui retombent assez vite.

Le troisième jour la poignée de la porte cliquette puis tourne, et le battant s'ouvre lentement.

Osant à peine lever les yeux, je me recroqueville sous le piano, prêt à recevoir une correction avec aussi peu de dignité que possible.

- Allons, allons, Fluke, qu'est-ce qu'il y a encore?

Sur le seuil, elle me sourit d'un doux sourire d'aïeule, avec cette gentille innocence qui n'appartient qu'aux personnes très âgées ou très jeunes. Je fais le dédaigneux, je refuse de me laisser persuader de sortir par la ruse. - Allons viens, Fluke. Tout est pardonné. Jusqu'à la prochaine crise, me dis-je en moi-même. - Viens voir ce que j'ai pour toi.

Et elle s'en va dans la cuisine en m'appelant de sa voix cajoleuse. Une odeur de viande me parvient; la queue entre les pattes, je m'avance prudemment jusqu'à la cuisine. J'y trouve miss Birdle occupée à vider dans un bol une boîte de nourriture pour chiens.

Je pourrais, moi, rester inflexible; mais mon estomac, lui, a sa propre façon de penser, et insiste pour que j'aille manger. Ce que je fais sans trop de déchirement, bien entendu, mais en gardant constamment un oeil méfiant sur la vieille dame. Le repas est vite avalé, et l'eau vite bue ensuite; ma nervosité en revanche met plus longtemps à disparaître. Du coin où elle a son panier, Victoria m'observe sans relâche, en oscillant la queue lentement, dans un mouvement régulier de froide colère. Si j'affecte de ne pas la voir, au fond je suis content de constater que son plongeon dans la vitre ne l'a pas réellement mise à mal. (Je suis content également de voir la pointe chauve de sa queue.)

Je me rétracte quand miss Birdle se penche vers moi, mais le calme de ses paroles apaise mes nerfs tendus; je lui permets de me caresser, et bientôt nous redevenons amis. Nous le resterons pendant deux semaines au moins.

Durant ces deux semaines, Victoria évite soigneusement de croiser mon chemin, et je dois dire que j'agis de même envers elle. J'accompagne miss Birdle lorsqu'elle descend en ville pour des achats, et en ces occasions je fais de mon mieux pour bien me tenir. La

tentation de voler est presque irrésistible, j'y résiste pourtant. Je suis correctement nourri; l'affreux incident de ma rixe avec Victoria est vite oublié. Miss Birdle me présente à tous ses amis (apparemment elle connaît tout le monde) qui sont aux petits soins pour moi. L'après-midi je m'ébats dans les champs qui s'étendent derrière le cottage; je taquine la faune locale, je respire le parfum suave des fleurs en boutons, je me délecte de la chaleur naissante du soleil. Les couleurs éclatent sous mes yeux, des senteurs nouvelles me titillent les sens : la vie redevient belle, et ma santé robuste. Deux semaines de bonheur, que cette garce de chatte allait de nouveau réussir à bouleverser.

Par un après-midi ensoleillé, miss Birdle soigne ses plates-bandes renaissantes dans le jardin de devant. La porte du cottage est ouverte, et je m'amuse à entrer et sortir, tout au plaisir d'avoir une maison où je peux aller et venir à ma guise. A mon troisième ou quatrième voyage, Victoria m'emboîte négligemment le pas et engage sournoisement la conversation, ce qui devrait me faire soupçonner quelque chose. Mais comme je suis sot et impatient de me faire des amis, je laisse volontiers mes soupçons de côté et m'installe sur le tapis pour répondre à ses questions, prêt à bavarder un bon moment. Je l'ai dit, les chats, comme les rats, ne sont pas très portés sur la conversation. Je suis heureux que Victoria fasse cet effort pour moi, j' imagine qu'elle m'a accepté comme invité permanent et essaie de se conduire pour le mieux. Elle me demande d'où je viens, si je connais d'autres chats, si j'aime le poisson, me pose toutes sortes de questions sans importance, en dardant tout le temps ses yeux jaunes autour de la pièce comme si elle cherchait quelque chose - et quand son regard se pose sur l'énorme buffet garni de vaisselle fine, elle se sourit à elle-même. Puis viennent les insultes : qu'est-ce qu'un galeux comme moi vient faire ici, est-ce que tous les chiens sont aussi bêtes que moi, qu'est-ce qui me donne cette odeur, et ainsi de suite. Je suis complètement ébahi de ce soudain changement d'attitude. L'ai-je offensée de quelque manière?

Elle se rapproche jusqu'à se trouver presque nez à nez avec moi, et plante ses yeux dans les miens.

- Vous êtes un pleurnicheur, un sac à puces, une viande à vers, vous êtes sale! Vous êtes un voleur et une fripouille!

Elle me regarde d'un air satisfait, puis enchaîne

- Votre mère était une hyène qui s'est accouplée avec un chacal. Vous êtes vulgaire, vous êtes malsain!

S'il est beaucoup d'insultes qu'on peut jeter à un chien impunément, il en est une qu'il ne supportera pas, un qualificatif qui l'outrage réellement, celui de sale. (Nous le sommes souvent, oui, mais nous ne voulons pas qu'on nous le dise.) Je gronde contre Victoria pour qu'elle se taise.

Elle n'en tient aucun compte, bien entendu, et continue de m'abreuver d'insultes outrancières, qu'il est inutile de répéter ici, avec beaucoup d'astuce malgré son vocabulaire limité. J'endurerais pourtant tout cela si elle ne finissait par me cracher à la face. Là, je m'élançe sur elle, ce qui est exactement ce qu'elle cherchait depuis le début.

Crachant et hurlant, elle saute sur le vaisselier où j'essaie de la suivre. Je donne toute ma voix pour inventer à son usage quelques injures de mon cru. Victoria recule au fond du meuble comme je tente en vain de l'atteindre, recule sur toute sa longueur, et patatras! les assiettes ornementales en équilibre sur le rayonnage du bas font la culbute.

Une ombre traverse le seuil, et le simplet (c'est moi) de continuer à aboyer à pleins poumons contre le chat qui gémit faiblement. C'est seulement quand le râteau s'abat lourdement sur mon échine que je prends réellement conscience de la présence de miss Birdle. Je file vers la porte, mais la vieille demoiselle a chaussé ses bottes de sept lieues; elle y parvient avant moi, claque le battant et se retourne pour me faire face, en tenant le râteau serré entre ses mains noueuses à la façon d'une lance, les dents de l'instrument à quelques centimètres de mon nez. Je lève les yeux sur son visage et ma gorge se serre.

Son teint a viré au violet, avec des myriades de petits vaisseaux qui ont l'air d'exploser sous la peau. Ses yeux hier aimables sont si exorbités qu'ils semblent vouloir lui sortir de la tête et rouler sur ses joues. Je réagis une fraction de seconde avant elle, et le râteau vient s'écraser au sol en me manquant de peu. Nous faisons à toute vitesse le tour de la pièce sous le regard de la chatte perchée sur le buffet, qui nous observe avec un sourire béat. Au troisième tour de piste, miss Birdle s'en aperçoit et envoie à l'insolente créature un grand coup de râteau (la frustration de ne pouvoir m'attraper y est pour quelque chose, je suppose). Le coup porte, la chatte jaillit de son perchoir comme une balle d'un fusil et me rejoint dans l'arène. Malheureusement (pour nous surtout), le grand geste circulaire de miss Birdle qui visait Victoria a également délogé quelques assiettes supplémentaires, ainsi que des tasses suspendues là et un petit vase ancien. Le tout suit le chat mais refuse bien entendu de se joindre à

notre course, et se brise en touchant le sol.

Le hurlement d'angoisse qui s'élève nous informe que nos affaires ne s'arrangent guère : miss Birdle est en passe de devenir folle furieuse! Victoria choisit de se cacher dans l'espace exigu compris entre le dos du canapé et le mur, sous la fenêtre de façade. Je m'y fraie un chemin à sa suite, en grimpant à moitié sur son dos dans ma précipitation. Malgré l'étroitesse du passage, nous parvenons à y progresser jusqu'au milieu dans la pénombre, et restons là tremblants, inquiets d'aller plus avant car ce serait nous exposer de nouveau.

- C'est votre faute! pleurniche la chatte.

Avant que j'aie pu protester, le manche du râteau trouve ma croupe, et me pousse soudain vers l'avant de la manière la plus pénible et la plus indigne qui soit. Dans la mêlée qui s'ensuit, nous nous débattons pour atteindre l'autre extrémité de l'étroit tunnel, aidés en cela par les coups violents qui nous brisent le dos. Nous émergeons ensemble, et la vieille dame se rue sur nous.

Comme je suis la cible la plus importante, je reçois le plus gros de la correction, mais je signale avec plaisir que la chatte en a sa juste part. Encore cinq minutes de poursuite, et Victoria décide que la seule issue est la cheminée. Elle y grimpe donc, et tombe la suie par nuages entiers. Cette suie recouvre d'une fine couche noire tout le coin entourant le foyer, ce qui n'améliore pas l'humeur de miss Birdle. C'est l'habitude de la vieille dame de préparer le feu chaque matin pour l'allumer l'après-midi à l'heure où elle se repose, même après l'arrivée du beau temps. Mais voici qu'exceptionnellement, elle décide d'avancer son horaire, et allume le feu.

Sous mon regard horrifié, le papier s'enflamme, le petit bois prend. Pour le moment, miss Birdle m'a oublié; elle s'installe dans son fauteuil pour attendre, le râteau posé sur les genoux, prêt à intervenir. Nous contemplons tous les deux fixement le foyer, miss Birdle avec une patience pleine de menaces, et moi la plus totale consternation. Autour de nous, tout est sens dessus dessous; l'atmosphère douillette de la pièce a complètement disparu.

Les flammes s'élèvent, la fumée monte. Une toux crachotante nous parvient, qui libère encore un nuage de suie : la chatte est donc toujours suspendue là-haut dans le noir, sans pouvoir grimper davantage. La bouche sévère de miss Birdle se retrousse en un sourire rigide. Nous attendons, et seul le craquement du bois qui brûle vient rompre le silence.

Un coup frappé à la porte nous fait sursauter tous les deux.

Miss Birdle tourne brusquement la tête, et je vois dans ses yeux un éclair de panique. On frappe encore, une voix assourdie demande:

- Miss Birdle, êtes-vous là?

La vieille dame entre tout d'un coup en action. Le râteau est poussé derrière le canapé, les chaises remises à l'endroit, la vaisselle cassée balayée sous le fauteuil. Seuls le tapis noir de suie et un léger désordre ambiant témoignent que quelque chose d'inhabituel s'est produit. Miss Birdle s'accorde quelques secondes pour broser ses vêtements, réajuster son personnage, puis vient ouvrir la porte.

Main en l'air, le pasteur s'apprêtait à frapper de nouveau. Il décerne à la demoiselle un sourire d'excuse.

- Je suis tout à fait navré de vous déranger, miss Birdle. C'est au sujet des bouquets pour la fête de samedi. Nous pouvons compter sur votre précieuse assis-tance cette année encore, dites-moi?

La vieille dame sourit avec bonté.

- Mais bien sûr, monsieur le pasteur. Vous ai-je jamais fait faux bond?

Il s'est opéré en elle un changement remarquable : le démon vengeur est redevenu l'ange vieillissant de l'innocence. Pour l'ecclésiastique, elle se répand en minauderies, en compliments; et lui en use de même avec elle, et pendant tout ce temps la chatte rôtit dans la cheminée.

- Et comment se porte votre petit chien perdu? s'enquiert le pasteur.

- Lui? Il apprécie énormément son séjour, répond miss Birdle qui a le front de se tourner vers moi et de me sourire. Viens, Fluke, viens dire bonjour au pasteur.

Elle attend de moi, je suppose, que je coure lécher la main de l'ecclésiastique en agitant la queue pour montrer à quel point je suis ravi de le voir; mais je suis encore en état de choc, et ne peux que me recroqueviller derrière le fauteuil.

- Il n'aime pas beaucoup les étrangers, on dirait? glousse le pasteur.

Je ne sais pas bien s'il s'adresse à moi ou à miss Birdle, car sa voix a

pris l'intonation niaise que les gens réservent généralement aux animaux. Ils m'enveloppent tous les deux d'un regard affectueux.

- C'est vrai que Fluke est un timide, susurre miss Birdle, tout sucre et tout miel.

- Est-ce que la police a déjà localisé son propriétaire ?

- L'inspecteur Hollingbery ne m'a prévenue qu'hier que personne n'a signalé sa disparition; qui que soit son propriétaire, je suppose qu'il ne tient pas beaucoup à lui.

Tous deux hochent la tête du même air désapprobateur, et me regardent avec une compassion à vous retourner l'âme.

- Peu importe, conclut gaiement le révérend, il a une bonne maison maintenant, et je suis sûr qu'il l'apprécie. Je suis sûr aussi qu'il se conduit comme un bon toutou, hein mon toutou?

La question s'adresse directement à moi.

Oh oui, me dis-je, je suis un bon toutou, et le matou aussi est un très bon matou, même s'il est cuit à point à présent.

- Mon Dieu, miss Birdle, on dirait que la pièce se remplit de fumée. Votre cheminée serait-elle bouchée?

Sans s'émouvoir le moins du monde, la vieille dame répond avec un petit rire:

- Oh! non, c'est toujours ainsi quand on allume le feu. Il faut un moment pour que l'air se mette à circuler correctement.

- A votre place, je la montrerais à quelqu'un. Il ne faut pas gâter une aussi charmante demeure par une fumée nauséabonde, n'est-ce pas? Demain je vous enverrai mon homme à tout faire pour arranger cela. Alors, en ce qui concerne le comité de l'association féminine qui se réunit mercredi ...

C'est le moment que choisit Victoria pour choir de sa cachette.

Le pasteur contemple bouche bée le chat couvert de suie, et dont la fourrure fume, qui tombe dans le feu en hurlant et crachant de rage, bondit dans la pièce et fonce vers la porte. L'animal passe d'un trait devant lui; médusé, il ne peut que suivre d'un regard ébahi le corps fuligineux qui disparaît dans l'allée en laissant derrière lui un sillage

de fumée. Toujours bouche bée, le pasteur se tourne vers l'aînée de ses paroissiens en levant les sourcils.

- Je me demandais bien où était Victoria, dit miss Birdle.

La chatte n'est pas revenue, pendant le temps que je reste à demeure en tout cas, et je doute sérieusement qu'elle revienne jamais. La vie au cottage continue selon son mode de folie ordinaire; ma bienfaitrice oublie l'incident comme s'il ne s'était jamais produit. Plusieurs fois au cours de la semaine suivante, miss Birdle appelle Victoria du seuil de la porte, mais je présume que la chatte doit se trouver à quelques comtés de là à l'heure qu'il est (je l'ai encore vue dans mes cauchemars, toute fumante, qui m'observait dans la nuit). Miss Birdle cesse bientôt de penser à Victoria, et reporte toute son attention sur moi; mais, comme on pouvait s'y attendre, je sens qu'il m'est impossible de lui faire vraiment confiance. Je passe mon temps à attendre anxieusement la prochaine explosion, j'avance avec beaucoup de pré- caution, j'apprends à réfréner mon indiscipline. L'idée de partir me traverse l'esprit, mais je dois avouer que l'attrait d'une bonne table et d'un lit confortable l'emporte sur ma crainte de ce qui peut éclater prochainement. Je suis bête en un mot (Rumbo avait raison), et la bêtise de ma nouvelle bévue m'étonne encore.

Une nuit, sur le bord de l'évier, je trouve un objet sympathique, en plastique assez difficile à mâcher. La cuisine est mon domaine nocturne depuis que Victoria est partie; son panier est devenu mon lit. Il m'arrive souvent de fureter partout durant la nuit, ou tôt le matin, et cette fois j'ai la chance de trouver quelque chose avec quoi je peux jouer. Un jouet ni trop dur, ni trop mou, croquant sous mes dents vigoureuses. Pas bon à manger, mais joli à regarder, entièrement rose avec des petits friselis blancs tout autour d'un seul côté. Je m'en amuse pendant des heures sans me lasser.

Quant au matin miss Birdle pénètre dans la cuisine, elle ne donne absolument aucun signe d'amusement. Sa bouche édentée s'ouvre sur un horrible cri muet, et en voyant cette bouche flasque, la part humaine de moi-même comprend la nature de l'objet mâché, tordu et en miettes qui gît entre mes pattes.

- Mes dents! crachote miss Birdle qui a retrouvé sa voix, mes fauffes dents!

Et dans ses yeux réapparaît la lueur que je connais bien.

Je suis idiot, certes, au point d'en être moi-même confondu, soit.

Mais il vient un moment dans la vie d'un chien, même le plus nigaud, où il sait exactement ce qu'il doit faire ensuite. C'est mon cas.

Je passe à travers la fenêtre tout comme le chat l'a fait avant moi (à travers la nouvelle vitre, précisément), la terreur me donnant de réussir là où j'avais échoué précédemment (c'est-à-dire à grimper sur ce fameux évier). D'avoir vu miss Birdle tendre le bras vers le long couteau à découper suspendu au mur avec d'autres accessoires culinaires m'a convaincu que la crise qui s'annonce pourrait bien s'avérer la pire. A quoi bon attendre que cela se vérifie?

Je franchis les parterres, me faufile à travers buissons et broussailles, et débouche dans les champs qui s'étendent au-delà. La terrifiante image de miss Birdle dans sa longue chemise de nuit blanche me poursuivant en brandissant son dangereux couteau m'incite à ne pas m'arrêter avant d'être à bonne distance. C'est assurément commode d'avoir quatre pattes quand on est sans cesse en train de déguerpir.

Je couvre un long chemin avant de m'effondrer comme une masse, complètement épuisé. J'ai déjà résolu de ne jamais retourner au cottage. Il n'y a pas moyen d'y vivre, même pour un chien. Je frissonne à la pensée de la vieille dame schizophrène, si charmante un instant, si meurtrière l'instant suivant. Abuse-t-elle tous ses amis par sa douceur d'aïeule, son charme exquis de vieille fille à l'ancienne? Personne ne voit donc ce qui se cache sous ce mince vernis, prête à se déchaîner à la plus légère provocation? Non, sans doute, puisqu'elle semble si populaire, si respectée de ses concitoyens. Tout le monde aime miss Birdle, et miss Birdle aime tout le monde. Qui soupçonnerait chez l'attachante vieille dame la plus infime trace de violence? Qui pourrait imaginer une chose pareille? Moi qui connais si bien son côté sympathique, j'ai même peine à croire que sa gentillesse puisse se transformer en une telle brutalité! Je ne ferai plus jamais confiance aux vieilles dames délicieuses. Toi, comment expliques-tu une telle distorsion dans la nature humaine? Qu'est-ce qui rend la vieille dame gentille un instant, méchante l'instant suivant? La réponse est simple en vérité.

Elle était folle à lier.

CHAPITRE 14

Vie de chien, comme un chien enragé, malade comme un chien, se

battre comme des chiens, temps de chien, caractère de chien, un chien dans un jeu de quilles, métier de chien, coup de chien, traiter comme un chien, mourir comme un chien - pourquoi tant abuser de notre nom? Dirait-on une vie de hérisson, ou un caractère de lapin, ou une grenouille dans un jeu de quilles? Les hommes utilisent, c'est vrai, certains noms d'animaux pour décrire un type particulier de personne : ils disent " paresseux comme un loir " ou " sale comme un cochon " ou " bête comme une oie " , mais ce ne sont que des descriptions individuelles, qui ne s'étendent pas à toute une espèce. Seul le chien fait l'objet d'un tel abus. Certains noms d'espèces servent également à complimenter : fier comme un coq (faux), brave comme un lion (absolument faux), sage comme un hibou (c'est une plaisanterie?). Mais enfin, quels compliments réserve-t-on au chien? L'homme nous aime pourtant, il nous considère comme son meilleur ami. Nous le gardons, nous le guidons, nous savons chasser avec lui, et jouer avec lui. Il fait courir certains des nôtres, il nous fait travailler, et nous lui gagnons des médailles. Nous lui donnons loyauté et confiance, et amour - le moins estimable d'entre les hommes n'est-il pas adoré de son chien? Alors, pourquoi user de notre nom de manière aussi désobligeante? Pourquoi ne peut-on être " libre comme un chien " , ou " fier comme un chien " , ou " rusé comme un chien " ? Une vie malheureuse, est-ce forcément une vie de chien? Et pourquoi ne pas mettre dehors même un chien par une nuit glaciale? De quoi sommes-nous coupables pour encourir tant de blâmes de sa part? De sembler toujours tomber d'un malheur dans l'autre? D'avoir l'air idiot? D'être enclins aux excès d'enthousiasme? D'être ardents au combat et poltrons quand la main du maître se lève sur nous? D'avoir des habitudes malpropres? Serions-nous coupables d'aimer l'homme plus qu'aucune autre créature vivante?

Et s'il reconnaissait dans nos infortunes une ressemblance avec les siennes, dans notre personnalité un reflet sommaire de la sienne? Offre-t-il aux chiens sa pitié, son amour et sa haine parce qu'il voit en nous sa propre humanité? Est-ce pour cette raison qu'il insulte notre nom? N'est-ce qu'une façon de s'insulter soi-même?

Une vie de chien. Le terme prend tout son sens pour moi, affalé dans l'herbe, pantelant. La malchance va-t-elle me poursuivre toute ma vie? C'est la partie humaine de ma nature qui reprend le dessus, car peu d'animaux peuvent philosopher de la sorte (il y a des exceptions). La peur jointe à ce sentiment si humain qu'est l'apitoiement sur soi-même ont ressuscité cet aspect en sommeil de ma personnalité; je pense en termes humains, avec une pointe d'influence canine.

Mais je me relève. Comme le font les chiens, je secoue ma tristesse. J'avais un objectif, que j'ai délaissé; le moment est venu de continuer ma recherche. C'est une belle journée fraîche, l'air est parfumé de senteurs variées. Je n'ai plus de maître encore une fois, et je suis toujours sans ami; mais en conséquence je suis libre, libre d'agir comme il me plaît, libre d'aller où il me plaît. Je n'ai de comptes à rendre qu'à moi-même!

Mes pattes se mettent au galop sans que je l'aie prémédité. Je suis en fuite une fois de plus, à la différence que ce qui m'oblige à courir se trouve devant moi et non derrière. Je sais d'instinct quelle direction je dois prendre. Bientôt je retrouve la route. Je vais vers la ville dont le nom m'a paru si familier.

Des voitures passent fréquemment à toute vitesse, ce qui m'effarouche. J'ai encore très peur de ces monstres mécaniques bien que j'aie vécu plusieurs mois dans la ville grouillante d'activité. Pourtant, je sais d'une façon obscure que j'ai déjà conduit un véhicule semblable. Dans une autre vie.

J'atteins une région fortement boisée et je décide de m'offrir un petit détour dont je sais qu'en réalité, il raccourcira mon voyage de quelques kilomètres.

Ce bois est un endroit fascinant. Il bourdonne d'une vie cachée que mes yeux se mettent assez vite à détecter. Étrangement, je suis capable de mettre des noms sur les êtres que j'aperçois. Il y a des scarabées, des mouche-rons, des mouches calliphores et lucilies, des moustiques, des guêpes, des abeilles. Papillons tachetés et papillons citron voltigent de feuille en feuille, loirs, souris des bois et campagnols courent dans les broussailles. Les écureuils gris sont partout. Un pic m'observe curieusement du haut de son perchoir, mais ne répond pas au bonjour cordial que je lui adresse. Un chevreuil effarouché bondit de sa cachette où j'ai trébuché. Des milliers de pucerons noirs et verts sucent la sève des feuilles et des tiges, et secrètent la miellée dont se nourriront les fourmis et autres insectes. Les oiseaux - la grive musicienne et le pinson, la mésange charbonnière et la mésange bleue, le geai et tant d'autres - volent de branche en branche ou plongent dans le sous-bois pour chercher leur nourriture. Des vers de terre apparaissent et disparaissent à mes pieds. Tant d'activité grouillante m'ébahit et m'intimide un peu; je n'avais jamais imaginé ce qui se dissimulait sous le couvert de ce genre d'endroit. Les couleurs sont si intenses qu'elles me font presque mal aux yeux, et la rumeur constante du babil animal m'emplit les oreilles de ses sons rauques. Cela me grise, j'ai le sentiment de vivre très fort.

La journée se passe en explorations. J'y prends un plaisir extrême, car tout m'apparaît sous un nouveau jour, dans une approche mentale complètement dif-férente : c'est que je fais désormais partie de ce monde, et n'en suis plus le simple observateur humain. Bien que cette population affairée d'insectes, d'oiseaux et de rep-tils choisisse généralement de m'ignorer, je me fais quelques amis ici et là. Les réactions sont tout à fait imprévisibles : j'échange des propos fort agréables avec une vipère venimeuse, tandis qu'un mignon écureuil roux rencontré par hasard se révèle très grossier. L'apparence des êtres ne ressemble pas à leur nature. (Ma conversation avec la vipère est étrange en ce que les serpents n'ont bien sûr qu'une oreille interne qui capte les vibrations à travers le crâne. Cela me confirme dans l'idée que nous communiquons par la pensée.) Je découvre en cette occasion combien les serpents sont des créatures calomniées; celui-ci est du genre inoffensif, comme la plupart de ceux que j'ai croisés par la suite.

Pour une fois, tout à la joie que me procure l'environnement, je ne pense pas à mon estomac. Je flaire des pistes, je relève des traces laissées par divers animaux marquant leur territoire au moyen de leurs urine ou de leurs glandes anales. Je laisse ma trace de temps en temps moi aussi, plus comme un signe de mon passage que comme un moyen de retrouver mon chemin au retour. Car il n'y aura pas de retour pour moi.

Je m'assoupis au soleil de l'après-midi. A mon réveil, je flâne jusqu'à la rive d'un cours d'eau où je pourrai boire. Une grenouille y est occupée à manger un long ver rose dont elle gratte la terre avec les doigts à mesure qu'elle l'avale. Elle s'interrompt un instant pour me dévisager avec curiosité, tandis que le malheureux ver tente frénétiquement de se dégager; le temps de battre deux fois des paupières, elle reprend son repas et le ver disparaît lentement dans sa bouche, comme un spaghetti vivant. Sa queue (à moins que ce ne soit sa tête?) se tortille encore avant de quitter le monde des vivants, puis cesse d'être visible. La grenouille déglutit de manière convulsive, les yeux encore plus saillants que d'habitude.

- Belle journée, dis-je aimablement.

Elle cille encore, puis répond:

- Oui, pas mal.

Je me demande fugitivement quel goût peut avoir cette bestiole, et décide qu'elle n'a pas l'air trop appétissante. Il me semble pourtant me rappeler - mais d'où? - que ses cuisses peuvent être succulentes.

- Je ne vous ai jamais vu par ici, commente la grenouille. - Je ne fais que passer. - Passer? Qu'est-ce que cela veut dire? - Je suis en voyage, quoi. - Vous allez où ? - Dans une ville. - Qu'est-ce que c'est, une ville? - Une ville, quoi. Un endroit où habitent des gens. - Des gens?

- Oui, de grandes créatures qui marchent sur deux pattes.

Elle hausse les épaules.

- Jamais vu ça.

- Il n'y a jamais de gens qui passent par ici?

- Jamais vu ça, répète-t-elle. Jamais vu de ville non plus. Il n'y a pas de ville ici.

- Il y a une ville pas très loin.

- Ce n'est pas possible, je n'en ai jamais vu ici.

- Pas ici dans les bois, mais un peu plus loin.

- Il n'y a pas d'autre endroit.

- Mais bien sûr que si! Le monde est bien plus grand que ce bois!

- Quel bois?

- Celui qui nous entoure! dis-je en le montrant du museau. Tout le bois qui s'étend après ces premiers arbres, là.

- Il n'y a rien après ces arbres. Je ne connais que ceux-là. - Êtes-vous déjà allée plus loin que cette clairière? - Pourquoi faire? - Pour voir ce qu'il y a d'autre! - Je connais tout ce qu'il y a. - Mais non, il y a plein, plein d'autres choses! - Vous vous trompez.

- Écoutez, vous ne m'avez jamais vu auparavant, n'est-ce pas ?

- Non.

- Justement, je viens de derrière les arbres.

Un instant, la grenouille semble perplexe.

- Pourquoi? demande-t-elle enfin. Pourquoi êtes-vous venu de derrière les arbres? - Parce que je suis de passage. Je suis en voyage. - Vous allez où? - Dans une ville. - Qu'est-ce que c'est, une ville? - Un

endroit où... Et puis zut! Laissez tomber.

Ce qu'elle fait, instantanément. Tout cela ne l'intéresse que médiocrement.

Je décampe à grand bruit, exaspéré, en lui criant par-dessus mon épaule:

- Vous, vous ne vous changerez jamais en prince charmant!
- Changer? Qu'est-ce que cela veut dire?

Cette conversation m'amène à réfléchir sur le point de vue des animaux. Pour ce batracien, de toute évidence, le monde se résume à ce qu'il en voit. Il ne va même pas jusqu'à penser qu'il n'y a rien au-delà, il ne s'est jamais posé la question. C'est ainsi pour tous les animaux (sauf pour quelques-uns d'entre nous) : le monde se compose de ce qu'ils connaissent et de rien d'autre.

Je passe sous un chêne une nuit agitée et inquiète. Le cri d'un couple de chouettes me tient éveillé la plus grande partie de la nuit. (Je découvre avec surprise que le fameux cri de la chouette combine celui de deux oiseaux, dont l'un hulule et l'autre pépie.) Ce ne sont pas tant leurs appels réciproques qui me perturbent, que leurs brusques descentes en piqué sur les campagnols sans défense qui détalent dans l'obscurité. Le cri strident de la victime qui s'élève soudain et culmine dans l'aigu sous l'effet de la terreur me dérange et m'effraie. Je ne suis pas assez hardi pour intervenir contre les chouettes, d'autant qu'elles me paraissent des créatures puissantes et brutales, et je n'ai pas plus le courage de m'aventurer dans le noir à la recherche d'un autre endroit pour dormir. Mais je finis tout de même par tomber dans un sommeil agité; au matin, j'irai à la chasse au poulet avec mon nouvel ami (c'est du moins ce que je crois) : un renard roux, en fait une renarde.

Ce sont les jappements qui m'éveillent. Il fait encore sombre - j'estime que l'aurore ne se lèvera pas avant deux heures - et le bruit me semble assez proche. Allongé sans bouger, j'essaie d'en déterminer la direction, et de qui proviennent ces jappements. Y aurait-il des chiots dans ce bois? Certain que les chouettes prennent maintenant du repos, je m'éloigne pas à pas des arbres, les sens en alerte; je n'ai pas à aller bien loin pour tomber sur le terrier du renard, creusé sous une racine d'arbre en saillie. Une odeur recuite d'excréments et de résidus alimentaires frappe mes narines avant que je voie les quatre paires d'yeux dardés sur ma personne.

- Qui est là? appelle une voix mi-effrayée, mi-agressive.

- N'ayez pas peur, dis-je très vite pour les rassurer, ce n'est que moi.

- Êtes-vous un chien? me demande-t-on, et une paire d'yeux se détache des autres.

Un renard sort furtivement des ténèbres. Je sens plutôt que je ne vois qu'il s'agit d'une femelle. Une renarde.

- Alors, êtes-vous un chien? dit-elle.

- Heu... oui. C'est vrai, je suis un chien.

- Que voulez-vous? fait-elle sur un ton beaucoup plus menaçant.

- J'ai entendu les petits. Je suis curieux, c'est tout.

Elle paraît se rendre compte que je ne suis pas dangereux, et se détend un peu.

- Que faites-vous dans ces bois? questionne-t-elle. Les chiens viennent rarement par ici la nuit.

- Je suis en route pour... quelque part.

Comprendrait-elle ce qu'est une ville?

- Pour les maisons où vivent les grands animaux?

- Oui, c'est une ville.

- Appartenez-vous à la ferme?

- La ferme?

- Celle qui est de l'autre côté du bois, après les prairies.

Son univers est plus vaste que celui de la grenouille.

- Non, je ne suis pas de cette ferme. Je viens d'une grande ville.

- Ah bon.

J'ai manifestement perdu tout intérêt aux yeux de la renarde. Elle se retourne vers la petite voix qui appelle dans l'obscurité: - Maman, j'ai faim! - Tais-toi, je vais venir bientôt. - J'ai faim aussi, dis-je. (C'est la pure vérité.) La renarde retourne vivement la tête vers moi. - Alors allez vite vous trouver de quoi manger!

- C'est que... je ne sais pas comment on fait dans une forêt.

Elle me regarde d'un air incrédule.

- Vous ne savez pas vous nourrir? Vous n'êtes pas capable de vous trouver un lapin, ou une souris, ou un écureuil?

- Je n'ai jamais eu à le faire auparavant. Je veux dire, j'ai déjà tué des rats et des souris, mais rien de plus gros.

Elle secoue la tête, stupéfaite.

- Comment avez-vous pu survivre, alors? Dorloté par les grandes bêtes, je suppose. J'ai vu des chiens comme vous en leur compagnie. Ils leur servent même à nous donner la chasse!

- Pas moi! Je suis de la ville. Je n'ai jamais chassé de renard.

- Pourquoi devrais-je vous croire? Est-ce que je sais si vous n'êtes pas en train de me tromper?

Elle me montre ses dents pointues en un sourire qui est une menace.

- Je m'en vais si vous voulez, dis-je, je ne veux pas vous déranger. Mais si, avec votre mâle, nous rapportions à manger pour tout le monde?

- Je n'ai plus de mâle, répond-elle en martelant les mots.

Je sens sa peine et sa colère.

- Que lui est-il arrivé?

- Attrapé, tué, parvient-elle à articuler.

- Quelque chose à manger, maman, gémit encore une voix plaintive.

- Alors peut-être... - j'hésite - puis-je vous venir en aide?

- Vous? se moque la renarde, avant de changer de ton : Encore que... il y a peut-être moyen de vous rendre utile, dit-elle pensivement.

Je me mets au garde-à-vous.

- Demandez-moi tout ce que vous voudrez. Je meurs de faim.

- Parfait. Les enfants, restez là et ne sortez pas, c'est compris?

- Oui maman.

- Alors allons-y, décide-t-elle, suivez-moi.

Je la suis donc, demandant avec empressement où nous allons.

- Vous verrez bien, me répond-elle.

- Quel est votre nom ?

- Chut! Moins fort! chuchote-t-elle farouchement, avant d'ajouter plus doucement : Qu'est-ce qu'un nom?

- Le mot qui sert à vous appeler.

- Je m'appelle renard. Ou plus exactement renarde. Vous, vous appelez chien, non?

- Non, chien, c'est ce que je suis. Renard, c'est ce que vous êtes. Moi, je m'appelle Fluke.

- Fluke? C'est idiot.

- C'est une expression. Les hommes m'appellent ainsi.

Devant ma sottise, elle hausse les épaules. Nous continuons notre marche sans échanger un mot, pendant presque trois kilomètres. Enfin elle se tourne vers moi.

- Nous y sommes presque. A partir d'ici, il ne faut plus faire le moindre bruit, et se déplacer avec une extrême prudence.

- D'accord, dis-je dans un souffle, tout tremblant d'excitation.

J'aperçois la ferme à quelque distance. D'après la puanteur, je devine que c'est essentiellement une ferme laitière. Mon enthousiasme se refroidit un peu. Je questionne avec le plus grand sérieux:

- Qu'est-ce que nous allons faire, tuer une vache?

- Cessez vos imbécillités! siffle la renarde. Ils élèvent aussi des poulets ici.

Du poulet? Voilà qui est vraiment intéressant, me dis-je.

Nous avançons vers la ferme comme des voleurs. J'imiter scrupuleusement chacun des gestes de la renarde : comme elle je cours sans faire de bruit, je m'arrête, j'écoute, je hume l'air avant de recommencer à progresser pas à pas de buisson en buisson, d'arbre en arbre, puis de me glisser furtivement dans l'herbe haute. Je note que le vent, qui souffle vers nous, nous apporte un riche éventail de merveilleuses odeurs. Nous atteignons un immense hangar ouvert où nous nous glissons facilement. D'un côté sont rangées les balles de paille d'orge qui restent de l'hiver, de l'autre des sacs d'engrais empilés très haut.

En sortant, je m'arrête à un abreuvoir; les pattes posées sur le bord, je lape l'eau à grands coups de langue.

- Venez! s'impatiente la renarde, on n'a pas le temps! L'aurore ne va plus tarder.

Je lui emboîte le pas, rafraîchi, chaque nerf comme remis à neuf. Nous traversons la cour qui contient les auges, le silo à fourrage et une cuve à purin presque vide dont l'odeur âcre me fait froncer le nez - car l'excès nuit aux meilleures choses. Suivant toujours la rusée renarde, j'entends les ronflements des vaches dans leur étable énorme; l'odeur qui s'échappe d'un silo à orge géant parvient presque à couvrir celle du purin. La cour traversée, j'aperçois dans un rayon de lune la silhouette de la maison qui se découpe devant nous.

La renarde s'arrête, hume l'air, tend l'oreille, puis au bout d'un instant se détend légèrement et se tourne vers moi.

- Il y en a un de votre espèce ici, une horrible grosse brute. Il faut faire très attention de ne pas le réveiller - il dort près de la maison. Maintenant, voici ce que nous allons faire...

Elle se rapproche de moi, et je m'aperçois qu'elle est très séduisante dans le genre pointu.

- Les poulets sont par là, un peu plus loin. Leur clôture est mince mais piquante. Si j'arrive à avoir une bonne prise en bas avec les dents, je la soulèverai de manière que nous nous glissions dessous. Je l'ai déjà fait, ce n'est qu'un coup à prendre. Une fois que nous serons à l'intérieur, l'enfer va se déchaîner... (Comprend-elle le concept d'enfer ou est-ce seulement mon esprit qui traduit ses pensées?) ... et à ce moment-là, nous n'aurons que peu de temps pour attraper une poule chacun et filer.

Je suis sûr que la ruse a dû briller dans ses yeux, mais je suis alors

trop excité - ou trop nigaud - pour le remarquer.

- Quand nous nous sauverons, poursuit-elle, nous devons nous séparer. Cela embrouillera le gros chien et son gardien, ce grand à deux pattes...

- L'homme.

- Comment?

- L'homme. Il s'appelle comme ça.

- Comme Fluke?

- Non, c'est ce qu'il est. Un homme.

- Bon, peu importe. L'homme a un long bâton qui hurle. Il tue aussi - je l'ai vu - alors prenez garde à vous. Pour vous, le mieux est de revenir par le même chemin en traversant la cour, parce qu'elle offre beaucoup d'abris. Moi, je prendrai l'autre chemin en gagnant les champs par derrière, parce que je suis sans doute la plus rapide. D'accord?

J'acquiesce avec zèle. Rumbo doit se retourner dans sa tombe à ce moment précis.

Nous continuons en silence, haletants, et arrivons bientôt au poulailler entouré d'un grillage. L'endroit n'est pas particulièrement vaste - pour le fermier, ce n'est sans doute qu'un élevage annexe, son principal revenu provenant de ses vaches - mais peut contenir de trente à cinquante poules. Un battement d'ailes venu de l'intérieur se fait entendre de temps en temps, mais de toute évidence les volatiles n'ont pas détecté notre présence.

La renarde malmène le grillage, elle essaie d'en saisir le bas avec ses dents. Elle y parvient, tire vers le haut de toutes ses forces; le grillage s'arrache de son cadre de bois, mais ma compagne ne peut maintenir sa prise et il retombe, en gardant un peu de jeu. Le bruit du fil de fer tordu a alerté les poules. Nous les entendons s'agiter. Très vite, le poulailler s'emplit de jacassements et de cris perçants.

Pour son deuxième essai, la renarde a plus de chance le grillage se soulève d'un seul coup et ne retombe qu'à peine quand elle le lâche.

- Vite, chuchote-t-elle en s'engouffrant dans l'ouverture.

Je tente de la suivre, mais mon corps est plus volumineux que le sien, le fil de fer me scie le dos, et je reste prisonnier à mi-chemin. Pendant ce temps, la renarde grimpe sur un poulailler, lève avec son museau le volet d'ouverture, et rentre à l'intérieur en un éclair. Des cris perçants jaillissent dans une bataille d'ailes. C'est l'aboiement de basse qui éclate quelque part du côté de la maison qui me tire de ma paralysie, et je commence à me débattre pour me libérer. Le fermier et son " bâton hurlant " seront bientôt là.

Soudain la trappe du poulailler s'ouvre brutalement pour livrer passage au flot de la volaille glapissante. Tout vole dans un tourbillon de plumes, comme dans une bataille de polochons crevés.

Peut-être ignorez-vous que les poules, comme beaucoup de groupes d'animaux, possèdent leur propre hiérarchie. Par ordre de préséances, celle qui a le coup de bec le plus fort et le plus méchant domine; la seconde dans l'ordre du coup de bec est sous les ordres de la première, mais domine les autres, et ainsi de suite. Aujourd'hui pourtant, on dirait bien que tout le monde est égal. Elles courent en tous sens comme des démentes; la seule compétition est à qui volera le plus haut.

La renarde apparaît, tenant une poule aussi grosse qu'elle-même qui bat faiblement des ailes. Elle court droit à la brèche et me voit accroupi dans le passage que j'obstrue de mon corps.

- Poussez-vous de là! ordonne-t-elle.

Je lui crie:

- Je suis coincé!

- Le chien arrive, vite! m'adjure-t-elle en arpentant désespérément la longueur de l'enclos. Le chien est enchaîné, sûrement, car il continue d'aboyer et n'est toujours pas là. Puis une fenêtre claque violemment, et le fermier pousse de grands cris.

Cela me décide enfin. D'une formidable poussée vers l'arrière, je m'arrache au grillage en m'écorchant vilaine-ment le dos. Renard, poulet et le reste passent en trombe derrière moi.

- Prenez par là! me crie-t-elle, des plumes plein la gueule.

- D'accord! dis-je, et je cours vers la maison, vers le chien, vers le fermier et son fusil, pendant que mon amie file dans la direction opposée.

Je n'en suis plus qu'à mi-chemin quand le doute m'effleure enfin. Je m'arrête et me retourne juste à temps pour apercevoir fugitivement une forme noire traverser un champ comme une flèche avant d'être avalée par la silhouette sombre d'une haie.

Devant moi, la porte de la maison s'ouvre avec bruit sur le fermier tout habillé et chaussé de bottes. La vue du long objet qu'il tient à deux mains devant lui manque me faire défaillir. Quant au chien - je vois que c'est un mastiff bien constitué - il devient fou dans ses efforts pour m'attraper; j'ai l'impression que sa chaîne va céder d'un moment à l'autre.

Je grogne un coup, mais quelle direction prendre? A gauche c'est l'étable, à droite les remises. En face, le fermier et son molosse; il n'y a qu'une seule bonne direction à prendre, et naturellement c'est celle que la renarde a prise : revenir sur mes pas, et m'enfuir par les champs.

En me voyant le fermier pousse une sorte de cri étranglé; j'entends ses pas pesants et n'ai pas besoin de regarder pour savoir qu'il épaule son fusil. La détonation m'apprend que c'est un fusil de chasse et le souffle qui me rase les oreilles que le fermier n'est pas mauvais tireur. Je cours de plus en plus vite, au rythme des battements de mon coeur qui agit sur mes pattes comme un métronome déréglé.

Des bruits de pas encore, puis le silence : j'attends la seconde détonation. Pour offrir la cible la plus réduite possible, je fais un écart et avance à moitié accroupi. Quand elles me voient passer les poules font des bonds horrifiés, croyant sans doute que je reviens pour le second service.

Je fais un bond moi aussi : j'ai cru que ma queue explosait. Quelques jappements rapides, de chien blessé, et je continue, très soulagé de pouvoir le faire. Les aboiements qui résonnent derrière redoublent de frénésie; à un certain paroxysme dans l'excitation, je comprends que le mastiff vient d'être lâché. Mais le champ accueillant se précipite à ma rencontre, je me faufile sous une clôture et j'y suis. Ma queue me brûle.

- A l'attaque! hurle le fermier, et le molosse gagne du terrain. A la lueur du clair de lune, il me semble que ce champ s'étire au fur et à mesure que j'avance, qu'il s'élargit, qu'il s'allonge; la haie qui en marque la limite me paraît rapetisser plutôt que grandir. Si le mastiff ne m'a pas encore rattrapé, j'entends déjà son halètement puissant. Il a cessé d'aboyer pour économiser son souffle et son énergie. Il me veut

vraiment, ce chien.

Je me maudis intérieurement de ma sottise. Comment ai-je pu me laisser manipuler de la sorte? J'ai servi d'appât à cette renarde. Cela me rend furieux, si furieux que je retournerais volontiers ma rage contre le chien qui me poursuit. Enfin, presque volontiers : je ne suis pas stupide à ce point.

Maintenant, j'ai l'impression de sentir dans mon oreille gauche le souffle du mastiff; il doit être très près. Je tourne vivement la tête pour vérifier à quelle distance, et je le regrette aussitôt : ses crocs découverts sont à la hauteur de mon flanc!

J'évite de justesse les dents prêtes à me mordre; emporté par son élan, le molosse roule sur l'herbe en essayant de s'arrêter. Quand il revient en arrière, je fonce déjà en avant; le voici donc pris à contrepatte.

La haie se dessine enfin; heureusement qu'elle ne s'amuse plus à me jouer des tours, comme tout à l'heure. Je plonge au travers en priant de ne pas rencontrer de tronc d'arbre; le mastiff plonge juste derrière moi. Les ronces nous égratignent, les oiseaux effrayés par le bruit protestent, mais nous passons en un éclair et l'instant suivant nous voit galoper à travers un autre champ. Sachant que je serai vite rattrapé, je réessaie la tactique des changements brusques de direction. Par chance, le molosse ne brille pas par l'intelligence : il se laisse berner à chaque fois. Mais c'est épuisant, et ses dents m'éraflent le flanc à plusieurs reprises. Finalement pourtant, même les forces de mon adversaire déclinent. L'une de mes voltes, particulièrement réussie, le laisse à plus de cinq mètres, et j'en profite pour souffler un peu. Il s'arrête aussi, et nous nous observons en chiens de faïence, la poitrine pantelante sous l'effort. Je dis en haletant: - Écoutez, expliquons-nous plutôt?

Mais il n'a aucun penchant pour les explications. Il s'élance vers moi en grondant férocement, et je prends la fuite.

Dans ma course, je capte une odeur. D'habitude le renard ne manque pas d'astuce quand il s'agit de couvrir sa trace - il revient sur ses pas, grimpe aux arbres, saute dans l'eau, ou se mêle à un troupeau de moutons - mais s'il porte dans la gueule un poulet mort qui perd ses plumes et son sang, c'est une autre histoire. La renarde a laissé une piste aussi facile à suivre que des cataphotes sur une route.

Le molosse la renifle aussi, et provisoirement se désintéresse de ma

personne; nous démarrons tous les deux en trombe dans ce sillage malodorant, traversons encore une haie, et nous voici dans le bois, dont il faut éviter les arbres et les buissons les plus volumineux. Notre intrusion à grand fracas sème la panique chez les créatures nocturnes qui s'empressent de regagner leurs abris avec force jacasseries et protestations.

Je pense que le mastiff a une vision nocturne moins bonne que la mienne , (à cause de son âge, probablement) : il progresse moins vite, et je l'entends crier plusieurs fois parce qu'il a heurté un arbre. La distance se creuse entre nous, et je recommence à croire à mes chances de lui échapper. C'est alors que j'entre en collision avec la renarde.

Ralentie par son volatile, elle a dû le déposer là pour s'accorder une pause avant de repartir. Je ne lui veux pas de mal - j'ai bien trop peur de ce qui me suit pour y penser - et ne lui aurais sans doute même pas prêté attention si je ne m'étais buté sur son corps tapi en cet endroit. Renard, poulet, chien, tout roule pêle-mêle et se débat, mais se sépare immédiatement quand survient le mastiff. Ce dernier cherche à croquer tout ce qui se présente; la renarde et moi sommes assez heureux pour le laisser sur place avec une bouchée de poulet, car c'est tout ce qu'il a réussi à extirper des restes de la volaille. Le fermier sera enchanté de ce que lui rapporte son chien de garde : quelques plumes tachées de sang.

La renarde et moi partons chacun de son côté, elle vers ses petits, moi à la recherche d'un coin paisible où soigner mes blessures. Il fait plus clair de minute en minute; bien qu'incertain quant à la direction à prendre, je me hâte de quitter le secteur. Je veux m'éloigner le plus possible avant le lever du jour, parce que je sais (mais comment?) que les fermiers se donnent beaucoup de mal pour rechercher et détruire tout chien tueur qui s'en prend à leur bétail - et nul doute que ce fermier-là me considère comme tel. La douleur de ma queue se fait si cuisante qu'elle annule celle de mes autres blessures; je n'ose pourtant pas m'arrêter pour examiner le dom-mage. Un ruisseau se présente que je traverse à la nage. Sa fraîcheur est douce à mes plaies, mais j'atteins la rive opposée, où je me hisse à regret. Une bonne secousse et je repars : il faut que je quitte les terres du fermier.

Lorsque enfin je m'affale sur le sol pour m'y reposer, le soleil s'est levé et commence à chauffer. J'ai horriblement mal, je ne peux plus que rester prostré là, au creux de la terre, à essayer de reprendre des forces. Au bout de quelque temps je suis capable de faire pivoter ma tête pour examiner cette queue qui me cause des élancements. La

blessure est loin d'être aussi vilaine que je m'y attendais : seule l'extrême pointe a été touchée. Elle a perdu la plupart de ses poils, ce qui aurait réjoui Victoria, puisque nos appendices caudaux sont maintenant assortis. Quant aux écorchures que le grillage et les crocs du mastiff m'ont faites au dos et aux flancs, elles provoquent une douleur plus irritante qu'intolérable. Je pose ma tête entre mes pattes et je m'endors.

A mon réveil, le soleil haut dans le ciel m'enveloppe de sa chaleur. Les élancements de mes plaies s'atténuent, mais j'ai la bouche et la gorge sèches et l'estomac qui gronde à cause du manque de nourriture. En sortant de ma torpeur, je regarde autour de moi et m'aperçois que je me trouve sur une déclivité en pente douce. Une vallée s'étale à mes pieds, dont l'autre versant remonte en collines verdoyantes, aux sommets peu élevés couronnés de boqueteaux de hêtres. Peut-être trouverai-je un cours d'eau au bas de cette vallée; je descends la pente sans me presser, tout en grignotant certaines herbes. Ce n'est pas fameux, mais je sais que beaucoup d'animaux le font : au moins cela me nourrira-t-il un peu. De nouveau je me demande d'où me viennent de telles connaissances : comment je sais que l'escargot que je viens d'écarter est de l'espèce qui fabrique sa coquille avec le calcium des sols crayeux; que l'oiseau qui chante quelque part est une alouette; le papillon qui voltige autour de moi un Argus bleu que le brusque temps chaud a prématurément tiré du sommeil. De toute évidence, je me suis passionné pour la campagne dans ma vie passée, j'ai pris la peine de me documenter sur la nature. Ai-je été un naturaliste, un botaniste peut-être ? Ou s'agissait-il seulement d'un passe-temps? Peut-être ai-je grandi à la campagne, dont les noms et les habitudes me sont devenus familiers? Toutes ces questions me mettent dans un état de frustration : il faut que je découvre qui j'ai été, et ce que j'ai été; comment je suis mort, et pourquoi je suis devenu chien. Il faut aussi que je découvre l'identité de l'homme, cet homme que je vois dans mes rêves, et qui semble menacer si fort ma famille. Ma famille - cette femme, cette petite fille. Je dois les trouver, je dois leur faire savoir que je ne suis pas mort. Je dois leur révéler que je suis devenu un chien. N'y a-t-il personne qui puisse m'aider dans ma tâche?

Si, il y a quelqu'un. Je le rencontrerai deux nuits plus tard.

CHAPITRE 15

Sois attentif à ce qui va suivre, c'est important. Voici venu le

moment de mon histoire où m'est donnée une raison à mon existence, où j'apprends pourquoi je suis un chien. Cette partie de mon récit pourra t'aider si tu es disposé à l'accepter. Sinon je ne t'en voudrai pas, car rien ne t'y oblige, mais songe à ce que je te demandais en commençant, et réserve ton jugement.

Je continue à errer pendant deux jours avant de retrouver la route. J'en suis très soulagé, car j'ai la ferme intention de ne plus perdre de temps : je veux trouver ma maison, trouver la réponse à mes questions.

J'ai beaucoup de peine à lire les panneaux routiers à présent; je dois pour cela les contempler longuement, dans la plus grande concentration. Je prends la bonne route cependant, et poursuis mon voyage, tout heureux d'atteindre une ville, parce qu'il m'est infiniment plus facile de me nourrir là où il y a des boutiques et des gens. Quelques personnes prennent en pitié mon état lamentable (alors que d'autres me chassent comme un malpropre) et me donnent des restes à manger. Je passe la nuit chez une famille qui m'a accueilli, et qui a l'intention de me garder, je crois; mais au matin, quand vient l'heure de sortir pour me soulager, je me sauve en courant vers la ville voisine. Rejeter la bonté de cette famille me fait horreur, mais rien ne pourra me détourner de mon but à présent.

Je réussis moins bien à me faire nourrir dans la ville suivante, même si je mange suffisamment. La route me devient de plus en plus familière. Je sais que j'approche de chez moi, et mon excitation grandit.

Quand arrive le crépuscule, je me trouve entre deux villes; je quitte donc la route pour entrer dans un bois épais. Affamé, naturellement, et fatigué bien sûr, je me mets en quête d'un endroit où je puisse dormir en sécurité. As-tu déjà passé une nuit solitaire dans un bois? C'est assez terrifiant. D'abord il y fait noir comme dans un four (pas le moindre réverbère) et puis on y entend un bruissement constant de branches sèches qui craquent au passage des animaux nocturnes rôdant partout. Bien que ma vision soit bonne la nuit, meilleure que la tienne en tout cas, je ne peux pas toujours déceler grand-chose dans l'obscurité. Des lueurs inquiétantes me font battre le coeur jusqu'à ce que mes recherches m'amènent à découvrir un couple de vers luisants en plein rituel de rencontre. Puis c'est une lueur d'un vert bleuâtre qui me bouleverse, et je m'aperçois que ce n'est qu'un champignon, un armillaire, qui pousse sur un tronc pourrissant.

Autour de moi volent des chauves-souris dont les cris suraigus me

font sursauter; un hérisson qui roule sur moi me perce le nez de ses piquants. Un moment j'envisage de revenir vers la route, mais les phares éblouissants et le rugissement des voitures qui passent m'effraient encore davantage.

La nuit, les bois sont presque aussi animés que le jour, à ceci près que la vie y apparaît encore plus furtivement. J'adopte moi aussi une attitude furtive pour progresser aussi discrètement que possible à la recherche d'un endroit où me reposer. Finalement je découvre un sympathique monticule de terre meuble dissimulé sous un épais feuillage, juste au pied d'un arbre, qui fera une cachette douillette; je m'y installe pour la nuit, non sans un étrange sentiment de mauvais augure. Mon instinct ne me trompait pas : quelques heures plus tard, je serai tiré de mon sommeil par le blaireau.

C'est lui qui va me donner des explications.

Je n'ai pas réussi à trouver un sommeil réparateur. Je sommeille plutôt, en cillant au plus léger bruit. On remue de la terre derrière moi; je sursaute, je me dévisse le cou pour connaître la cause de ce désordre. De la pente de terre sortent trois larges lignes blanches; sous la rayure médiane, un nez frémissant hume l'air dans toutes les directions, et s'immobilise en captant mon odeur. - Qui est là? demande une voix. Je ne réponds pas. Je suis prêt à détalier.

Les lignes blanches s'élargissent en émergeant du trou noir.

- Drôle d'odeur, dit la voix. Montrez-vous.

Je vois maintenant que deux yeux noirs brillent de part et d'autre de la rayure médiane. Je m'aperçois que c'est un blaireau qui parle. Il porte deux rayures noires sur sa tête blanche, ce qui m'a fait croire à des rayures blanches dans l'obscurité. La peur ou la colère peuvent rendre ces créatures féroces, je le sais, c'est pourquoi je recule sans répondre.

- C'est... c'est un... c'est un chien? hasarde le blaireau.

Je m'éclaircis la gorge. Dois-je rester ou m'enfuir?

- N'ayez pas peur, dit-il, je ne vous causerai aucun ennui si vous-même ne nous voulez pas de mal.

Son corps volumineux couvert de poils rudes s'extrait de terre en se tortillant. Il est haut de taille, et mesure près d'un mètre de long.

- Oui, reprend-il, je crois que je reconnais l'odeur. Il ne passe pas beaucoup de chiens solitaires par ici. Vous êtes tout seul, je ne me trompe pas? Vous ne chassez pas la nuit avec un de ces fermiers qui élèvent du bétail, au moins?

Comme le renard, il semble se méfier de l'association homme-chien. Je retrouve ma voix pour lui assurer nerveusement que ce n'est pas le cas.

Un instant, il me paraît perplexe. Je sens plus que je ne vois qu'il m'observe avec curiosité. Quelle qu'en soit la teneur, le cours de ses pensées est interrompu par un autre blaireau qui se hisse hors du trou. Sa femelle, je suppose.

- Qu'est-ce qui se passe? Qui c'est celui-là? fait une voix aiguë.

- Chut! Ce n'est qu'un chien qui ne nous veut aucun mal, explique le mâle. Pourquoi es-tu seul dans les bois, l'ami? Tu t'es perdu?

Comme je suis trop tendu pour me raconter dans l'instant, la femelle claironne encore de sa voix flûtée:

- Fais-le partir! C'est aux enfants qu'il en a !

Je réussis enfin à articuler:

- Non, non, madame, je ne fais que passer. Ne vous inquiétez pas, je vais reprendre ma route.

Et je fais mine de m'enfoncer dans l'obscurité.

- Une minute, intervient vivement le blaireau, reste encore un peu. Je veux te parler.

Maintenant j'ai peur de courir.

- Fais-le partir, fais-le partir! Il ne me plaît pas! insiste la femelle.

- Du calme! ordonne le mâle, tranquillement mais fermement. Tu vas te remettre à la chasse. Laisse une bonne piste, que je te suive. Je te rejoindrai un peu plus tard.

Trop avisée pour argumenter, la femelle passe son chemin d'un air froissé. En guise de commentaire, elle émet fort impoliment à mon intention l'odeur infecte de ses glandes anales.

- Approche-toi, me dit le blaireau une fois qu'elle est partie. Viens

ici, que je te voie mieux.

Son corps énorme a diminué de volume. Son pelage qui s'est hérissé en me voyant a maintenant repris son aspect lisse habituel.

- Raconte-moi pourquoi tu es ici, le chien. Tu appartiens à un homme?

Je m'avance avec réticence, prêt à m'enfuir.

- Non, je ne suis à personne. D'habitude oui, mais plus maintenant.

- Tu as été maltraité?

- Le chien qui n'a pas été maltraité, on peut dire qu'il a de la chance!

- Oui, acquiesce-t-il, comme tout animal, et tout homme.

C'est mon tour de le regarder avec curiosité. Que sait-il de l'homme, lui?

Le blaireau s'installe confortablement sur le sol, et m'invite à en faire autant. Je l'imité après un temps d'hésitation.

- Parle-moi de toi, demande-t-il. L'homme t'a donné un nom?

- Fluke, dis-je, étonné de l'étendue de ses connaissances. Il me semble très humain pour un blaireau. Et toi, as-tu un nom?

Le blaireau a un petit rire plein de retenue.

- Les animaux sauvages n'ont pas de nom. Nous, nous savons qui nous sommes. Il n'y a que les hommes qui donnent des noms aux animaux.

- Comment le sais-tu? Je veux dire, comment sais-tu cela des hommes?

Cette fois, il rit de bon coeur.

- Comment je le sais? C'est que j'ai été un homme.

Ai-je bien entendu? J'en reste bouche bée, frappé de stupeur.

Le blaireau rit encore, et le rire d'un blaireau a de quoi déconcerter n'importe qui. Luttant contre une envie pressante de m'enfuir en

courant, je réussis à bredouiller:

- Tu... dis que tu as été...

- Mais oui. Et toi aussi. Comme tous les animaux.

- Comme tous les... Que dis-tu? Moi, je sais que j'étais un homme. Mais je croyais que j'étais le seul! Je...

Il m'interrompt d'un sourire.

- Allons, du calme. Dès la première bouffée, j'ai su que tu n'étais pas comme les autres. J'en ai rencontré qui te ressemblaient, mais il y a chez toi quelque chose de très différent. Détends-toi à présent, et raconte-moi donc ton histoire. Ensuite moi je te dirai quelques petites choses sur toi-même - et sur nous.

En m'efforçant de maîtriser les battements de mon coeur, j'entreprends de retracer ma vie : mes premiers souvenirs au marché, mon premier maître, le chenil, la cour à la ferraille, le Patron, Rumbo, la vieille dame, et l'épisode de la rusée renarde. J'évoque mes souvenirs d'homme, je révèle au blaireau où je vais. Ma nervosité s'apaise à mesure que s'écoule mon récit, même si l'excitation demeure. C'est merveilleux de pouvoir me raconter ainsi à quelqu'un qui m'écoute, qui comprend ce dont je parle, et ce que j'éprouve. Le blaireau garde le silence tout au long du récit, hochant la tête de temps en temps, la secouant parfois d'un air de compassion navrée. Quand j'en ai fini, je me sens complètement épuisé, mais aussi porté par une étrange exultation, comme si un poids m'avait été enlevé. Je ne suis plus seul, il y a au monde quelqu'un qui sait ce que je sais! Je pose sur le blaireau un regard passionné, mais il me demande avant que j'aie pu le questionner:

- Pourquoi veux-tu te rendre dans cette ville - Edenbridge?

- Pour voir ma famille, bien sûr! Ma femme, ma fille - je veux qu'elles sachent que je ne suis pas mort!

Il reste silencieux un moment, avant de lâcher:

- Mais tu es mort.

Le choc est tel que mon coeur manque de s'arrêter.

- Moi, mort? Comment peux-tu dire une chose pareille? Je suis vivant, non plus sous la forme d'un homme, mais d'un chien. Je vis

dans le corps d'un chien!

- Non. L'homme que tu étais est mort. L'homme que ta femme et ta fille ont connu est mort. A leurs yeux, tu n'es qu'un chien.

- Mais pourquoi, pourquoi? Comment en suis-je arrivé là? Pourquoi suis-je un chien?

- Oh! tu aurais pu devenir n'importe laquelle d'une multitude de créatures. Cela dépend en grande partie de ta vie antérieure.

Horriblement déçu, je gémis:

- Je ne comprends pas.

- Crois-tu en la réincarnation, Fluke? demande le blaireau.

- La réincarnation, c'est revivre sous une autre forme, à une autre époque? Je ne sais pas si j'y crois. Je pense que non.

- Tu en es pourtant la preuve vivante!

- Non, il doit y avoir une autre explication.

- Laquelle?

- Je n'en sais rien. Mais pourquoi faudrait-il que nous revenions sous une forme différente?

- Quel serait le sens d'une existence unique sur cette terre ?

- Et quel serait celui de deux existences?

- Ou de trois, ou de quatre? L'homme doit apprendre, Fluke, et une seule vie ne lui suffit jamais. Beaucoup de religions humaines défendent cette idée, beaucoup acceptent la réincarnation sous la forme animale. L'homme doit apprendre à tous les niveaux. - Apprendre quoi? - L'acceptation.

- Pour quelle raison? Pourquoi faut-il qu'il apprenne l'acceptation? Pour quoi faire?

- Pour pouvoir passer au stade suivant.

- Qu'est-ce que le stade suivant?

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas encore atteint. C'est bien, j'en suis sûr.

Je le sens.

- Comment se fait-il que tu saches tant de choses? Qu'est-ce qui te rend si différent?

- Je suis en ce monde depuis longtemps, Fluke. J'ai observé, j'ai appris. J'ai vécu un grand nombre de vies. Et je pense que je suis ici pour aider ceux qui sont comme toi.

Ses douces paroles me réconfortent singulièrement. Je résiste pourtant.

- Je ne sais plus où j'en suis, blaireau. Tu dis que je dois accepter d'être un chien?

- Tu dois accepter tout ce que la vie te donne - je dis bien accepter. Tu dois apprendre l'humilité, Fluke, et elle ne vient qu'avec l'acceptation. Alors tu seras prêt pour le stade suivant.

Luttant contre un nouvel accès de désespoir, je questionne:

- Selon toi, nous devenons tous des animaux après notre mort?

- Presque tous, acquiesce-t-il. Des oiseaux, des poissons, des mammifères ou des insectes - il n'y a pas de règle en la matière.

- Mais il doit y avoir des millions de milliards de créatures qui vivent dans notre monde aujourd'hui? C'est impossible qu'elles soient toutes des humains réin-carnés, tout simplement parce que notre civilisation n'est pas assez ancienne?

- Tu as raison, sourit le blaireau, il existe au moins un million d'espèces animales connues, dont les trois quarts sont des insectes - les plus avancés d'entre nous. - Les insectes sont les plus avancés?

- Absolument. Mais pour répondre à ta question précédente, sache que notre planète est très ancienne et qu'elle s'est renouvelée plusieurs fois de façon que la vie puisse repartir sur toute sa surface, en un cycle d'évolu-tion constant qui nous permet d'apprendre un peu plus chaque fois. Notre civilisation, comme tu l'appelles, n'est pas la première, loin de là.

- Et ces... ces gens reviennent encore et toujours, pour apprendre?

- Mais oui. C'est à la mémoire des espèces que nous devons la plupart de nos progrès, et non à l'inspiration.

- Enfin, peu importe la date où tout a commencé. Mais l'homme a évolué à partir de l'animal, n'est-ce pas? Comment les animaux peuvent-ils être des humains réincarnés s'ils existaient avant l'homme?

Pour toute réponse, le blaireau se contente de rire.

Qu'on imagine mon état d'esprit du moment : une partie de moi-même souhaite le croire parce qu'elle a besoin de réponses (et il parle d'une façon si simple, si apaisante) tandis que l'autre se demande si ce blaireau n'a pas perdu la tête.

- Et tu disais que les insectes étaient plus avancés...

- Oui, ils acceptent leur vie, qui est plus brève et sans doute plus difficile. La drosophile femelle achève son cycle de vie en dix jours, par exemple, alors qu'une tortue peut vivre trois cents ans.

- Je frémis à l'idée de ce qu'a pu accomplir la tortue dans sa vie précédente pour mériter une aussi longue pénitence!

- Une pénitence, oui. Tu as employé le mot juste, dit-il pensivement.

Le rire du blaireau me tire brusquement de ma sombre méditation.

- Tout cela fait un peu trop pour toi, non? Allons, c'est bien normal. Réfléchis tout de même à ceci pourquoi certaines créatures répugnent-elles tant à l'homme? Pourquoi sont-elles piétinées, maltraitées, tuées, ou simplement insultées? Furent-elles donc si abominables dans leur vie passée que la malveillance s'attarde sur elles? Est-ce leur punition pour des crimes passés? Le serpent passe sa vie à ramper sur le ventre, l'araignée est invariablement écrasée quand elle entre en contact avec l'homme. Le ver est objet de mépris, la limace fait frissonner les humains. Et le pauvre homard qu'on ébouillante vivant! Mais leur mort survient comme un bienfait qui les délivre d'une existence affreuse. C'est la nature qui veut que leur vie soit brève, et l'instinct de l'homme qui le pousse à les écraser. Pas seulement par exécution, vois-tu, mais par compassion aussi, par un désir de mettre fin à leur souffrance. Ces créatures-là ont payé le prix. Et il y en a tant d'autres, Fluke, tant d'autres, innombrables, sous la surface de la terre! Des êtres sur lesquels aucun regard humain ne s'est jamais posé; des bestioles qui vivent dans la fournaise, près du noyau terrestre. Quel mal ont-elles fait pour mériter une telle existence? T'es-tu jamais demandé pourquoi les humains pensent à l'enfer comme à un brasier qu'ils situent toujours dans les profondeurs? Et pourquoi nous regardons vers le ciel quand nous parlons du " Paradis "? Portons-nous en nous l'instinct de ces choses?

” Pourquoi tant d’êtres craignent-ils la mort, alors que d’autres lui font fête? Savent-ils déjà qu’elle n’est qu’hibernation forcée, que la vie continuera sous une autre forme, et qu’ils doivent rendre compte de leurs méfaits? Ceux qui ont eu des vies paisibles ont moins peur, c’est normal.

Ici le blaireau marque une pause, soit qu’il veuille reprendre son souffle, ou me laisser le temps de réagir. Je lui demande:

- Comment expliques-tu les revenants? Je sais qu’ils existent, j’en ai vu et je continue d’en voir. Ils ne renaissent pas sous une forme animale, pourquoi? Ont ils dépassé ce stade? Est-ce à leur condition que nous aspirons? Si oui, je ne suis pas sûr d’en avoir envie.

- Non, Fluke. Au contraire, ils n’ont pas atteint notre stade de développement. Ils sont plus proches de notre monde que de celui auquel ils appartenaient pré- cédemment - c’est pourquoi il nous est plus facile de les voir - mais ils sont perdus, tu comprends. Perdus, désorientés. Voilà pourquoi ils ont une telle aura de tristesse. Avec un peu d’aide, ils finissent par trouver leur chemin, et peuvent renaître.

Renaître. Le mot me frappe. Est-ce parce que j’ai pu renaître que je possède cette vision incroyable, cette perception des couleurs? Et cette jouissance si parfaite des odeurs, de la plus délicate à la plus forte? Parce que j’ai pu renaître tout en conservant de vagues souvenirs? Je peux comparer mes sens tout neufs à mes sens d’autrefois! Un nouveau-né a une vision neuve mais il apprend vite à l’adapter, à atténuer les couleurs, organiser les formes - il apprend à ne pas accepter. C’est pourquoi vous êtes presque aveugles à la naissance; ce serait trop pour vous sinon. Votre cerveau doit d’abord s’organiser avant de vous laisser accéder aux choses, progressive-ment. Quant à moi, ma vision n’est plus du tout aussi claire et dénuée de préjugés que lorsque j’étais chiot. Ni mon ouïe. Mon cerveau qui au départ avait la capacité d’apprécier mes sens les gouverne à présent de façon à les rendre acceptables pour lui, c’est-à-dire moins éblouissants qu’auparavant.

Rompant le cours de mes pensées, je questionne:

- Mais pourquoi les autres n’ont-ils pas de souvenirs? Pourquoi sont-ils différents de moi?

- Je ne peux pas répondre à cela, Fluke. Tu es différent, c’est un fait, mais je ne sais pas pourquoi. Peut-être es-tu le premier spécimen d’une nouvelle évolution. J’en ai rencontré qui te ressemblaient, mais aucun

n'était tout à fait comme toi. Tu n'es peut-être que le fruit d'un hasard extraordinaire comme ton nom l'indique, après tout? J'aimerais vraiment savoir.

- Mais toi, tu es pareil à moi ? Rumbo l'était presque aussi. Et un rat que nous avons rencontré un jour, il nous ressemblait.

- C'est vrai, nous te ressemblons. Moi davantage que ton ami Rumbo ou que le rat, je suppose. Mais tu es singulier, Fluke. Moi aussi, d'une autre façon : comme je te l'ai dit, je suis ici pour apporter mon aide. Rumbo et ce rat avaient peut-être des points communs, mais je doute fort de leur similitude. Quant à toi, il est possible que tu sois une sorte de précurseur; peut-être allons-nous vers un changement radical.

- Sais-tu pourquoi je ne peux me rappeler que des fragments? Pourquoi pas tout?

- Tu n'es pas censé te rappeler quoi que ce soit. Beaucoup parmi nous portent les caractéristiques de leur personnalité passée, et peuvent même avoir de vagues souvenirs; mais ils ne pensent pas en termes humains, comme tu le fais. Il y a chez toi une lutte qui se joue entre tes deux natures; je pense cependant qu'elle finira par se résoudre, soit que tu deviennes un chien à part entière, soit que tu trouves un équilibre entre ces deux natures. J'espère que ce sera la seconde solution qui prévaudra, ce qui pourrait être le signe qu'un progrès s'élabore pour nous tous. Mais écoute-moi bien, Fluke : physiquement parlant, tu ne redeviendras jamais un homme en cette vie.

Le désespoir me saisit. Qu'attendais-je donc? Qu'un jour, par quelque miracle, je puisse réintégrer mon ancien corps, et revivre une vie normale? Je hurle à la nuit, et je pleure comme jamais auparavant.

Finalement, d'une voix sans espoir, je demande au blaireau:

- Que faire à présent? Comment puis-je vivre ainsi?

Il se rapproche de moi, et parle avec douceur.

- A présent, tu dois accepter. Accepter d'être un chien, et vivre comme tel.

- Mais je dois savoir qui j'étais!

- Non, cela ne t'aidera pas. Oublie ton passé, ta famille - ils n'ont plus rien à voir avec toi.

- Elles ont besoin de moi!

- Tu n'y peux plus rien!

Je me redresse, et lui lance un regard noir.

- Tu ne comprends pas. Il y a auprès d'elles quelqu'un qui leur veut du mal, il faut les protéger. C'est lui qui m'a tué, je crois!

Le blaireau secoue la tête avec circonspection.

- Cela n'a plus d'importance, Fluke. Tu ne peux plus les aider. Tu dois oublier ton passé; tu pourrais regretter ton retour.

- Non! C'est peut-être pour cette raison que je me souviens, que je suis différent. Parce qu'elles ont besoin de moi! Cela m'a poursuivi jusqu'à la mort. Il faut que j'aille les retrouver!

Sur quoi je m'écarte en courant du blaireau, par peur qu'il ne me retienne, par peur d'en entendre davantage. Mais arrivé à une distance suffisante, je me retourne, j'appelle:

- Qui es-tu, blaireau? Qui es-tu?

Pas de réponse. Dans le noir, je ne peux plus le voir.

CHAPITRE 16

Tout cela est bien difficile, n'est-ce pas? Et assez effrayant? De fait, j'en suis épouvanté. Et toi, en comprends-tu le sens? Ce grand objectif auquel nous aspirons tous - qu'on l'appelle perfection, bonheur, paix suprême de l'esprit, peu importe -, s'il existe, ne paraît-il pas juste qu'on ne l'atteigne pas facilement? A nous de le mériter. J'ignore pourquoi et ne suis pas encore sûr d'y croire moi-même, malgré ma condition de chien qui fut autrefois un homme, alors tu imagines comme je songe à te reprocher de douter. Je te le répète simplement, réserve ton jugement.

Un ou deux jours plus tard, je suis dans la rue principale d'Edenbridge. Je ne sais pas au juste en combien de temps j'y suis arrivé parce que, comme tu peux le penser, j'ai l'esprit en ébullition après ma rencontre avec le blaireau. Si je dois croire à ses révélations, il faut que j'accepte l'idée de la mort de l'homme que je fus, et de

l'impossibilité pour moi d'un retour à la normalité. Mais si je suis mort, de quelle façon? De vieillesse? J'en doute. Dans mes souvenirs, ma femme est assez jeune apparemment, et ma fille ne peut avoir plus de cinq ou six ans. De maladie alors? C'est possible. Mais pourquoi ai-je un tel ressentiment contre ce personnage mystérieux, cet homme que je sens si maléfique pour moi? Est-ce qu'il m'aurait tué?

C'est la bonne hypothèse, j'en suis certain; sinon, comment expliquer la force de ma haine pour cet homme? Je suis résolu à découvrir la vérité. Mais avant tout, il faut que je retrouve ma famille.

La rue principale est animée de gens qui font leurs courses, de camions de livraison. La scène me paraît vaguement familière; j'ai sûrement vécu ici, car dans le cas contraire, pour quelle raison aurais-je été attiré dans cette petite ville? Et pourtant rien ne se passe, le déclin que j'attends ne se produit pas.

Les passants s'étonnent sans doute du manège de ce bâtard qui arpente la rue d'un air songeur en observant les visages qu'il rencontre et jetant des coups d'oeil curieux depuis le seuil des boutiques. Mais je résiste à toutes les manoeuvres d'approche : j'ai trop de choses sérieuses en tête pour jouer.

A la fin de l'après-midi, je ne suis pas plus avancé. Aucune boutique, aucun pub, aucun visage ne suscite de souvenir précis, bien que tous m'apparaissent si familiers que c'en est déprimant! Le bel appétit qui revient me tarauder me rappelle qu'il n'a pas l'intention de lâcher prise pour la simple raison que j'ai quelques problèmes. Les commerçants me chassent dès que je pointe ma truffe frémissante à leur porte; un soudain assaut visant un panier à provisions surchargé me vaut une claque sèche sur le museau ainsi qu'une bordée d'insultes.

Peu désireux de créer un scandale (je ne veux pas être ramassé par la police, et il me faut tourner dans cette ville jusqu'à ce que se produise l'événement qui va me rendre la mémoire), je quitte la grande rue pour errer sans but dans ce qui me semble être un vaste lotissement de H.L.M. Quelque chose me revient alors, qui ne m'aide pas outre mesure : c'est que beaucoup de Londo-niens des quartiers sud ont été déplacés vers Edenbridge ces vingt dernières années, quittant leurs quartiers pauvres pour des logements modernes gagnés sur la campagne. Certains se sont adaptés à leur nouvel environnement, alors que d'autres (comme Lenny, l'homme de main du Patron) ont gardé la nostalgie de leur ancien décor et passent la plus grande partie de leur temps en allées et venues entre les deux

communautés si différentes. Si je prends conscience de ce fait, c'est évidemment parce que j'ai habité cette ville et que je connais son histoire, mais où ai-je habité? Dans l'un de ces lotissements? Non, cela ne me dit rien; je sens que ce n'est pas ici.

J'emboîte le pas, à leur grande joie, à deux petits garçons qui rentrent chez eux et je réussis à soutirer quelques morceaux à leur mère, grondeuse mais secou-rable. Ce maigre repas va me permettre de tenir un moment; au désappointement des garçons, je m'éloigne de leur jardinet et retourne vers la rue principale.

Cette fois j'explore toutes les rues transversales d'un côté, puis de l'autre, en vain : rien ne provoque en moi ce déblocage dont je sais qu'il libérera un flot de souvenirs.

Avec la nuit qui tombe, le découragement s'empare de moi. Rien ne s'est passé. En arrivant ici, j'étais si certain de trouver facilement ma maison! Je croyais que des visions familières me guideraient vers elle, je me trompais. Je suis toujours dans les ténèbres, au sens propre comme au sens figuré.

Mes pas me portent jusqu'à la lisière de la ville. Je traverse un pont, passe devant des pubs, un grand garage, un hôpital - ensuite, il n'y a plus de maisons, rien que la campagne noire. Complètement abattu, j'entre dans l'enceinte de l'hôpital, trouve dans la cour un coin tranquille derrière un bâtiment blanc à un seul étage, et m'y endors.

Le lendemain matin, une merveilleuse odeur de cuisine me réveille. Je la suis du bout de la truffe, ce qui m'amène devant une fenêtre ouverte. Je me dresse sur mes pattes arrière, pose les autres sur le rebord. Malheureusement, la fenêtre trop haute ne me permet pas de voir ce qui se passe dans la pièce, mais je plonge le nez dans le sillage odorant, j'en respire les effluves avec délices, puis manifeste bruyamment mon approbation. Une énorme tête ronde et brune apparaît soudain au-dessus de moi, et me décerne le sourire étonné de ses dents éclatantes en guise de bonjour. Le visage majes-tueux rayonne de rouges et d'orangés tandis que le sourire de la femme s'élargit encore.

- Tu as faim, mon gars? glousse-t-elle, et j'agite la queue dans mon impatience. Alors attends, ne te sauve pas!

La face épanouie disparaît pour réapparaître presque aussitôt, largement fendue en un immense sourire. Une mince tranche de bacon un peu brûlée se balance là- haut.

- Tiens, voilà pour toi, mon chou, dit-elle en laissant tomber la tranche dans ma gueule grande ouverte.

Je crache aussi vite le bacon qui me brûle la gorge; ma salive va refroidir la viande fumante que j'engloutis ensuite voracement.

- Brave petit, apprécie la femme, et un autre morceau de bacon choit sur le gravier tout près de moi. Je l'avale aussi rondement que le premier puis lève vers la fenêtre un regard plein d'espoir, toute langue pendante.

- Toi, tu es un glouton! dit en riant la femme de couleur (de beaucoup de couleurs. Bon, je t'en donne encore une, et puis tu files, parce que tu vas m'attirer des ennuis!

A peine apparue, la troisième tranche s'évanouit, et je me remets en position d'attente. Riant toujours, la femme agite l'index dans ma direction avant de fermer la fenêtre, pour clore l'épisode.

La journée ne commence pas mal, et je reprends courage en trotinant vers l'entrée de l'hôpital. Un repas chaud et une journée de découverte en perspective! La vie (ou la mort) n'est pas si mauvaise après tout. Je te l'ai dit, les chiens sont nés optimistes.

Au portail d'entrée, je repars en direction de la grand-rue, convaincu que c'est ma seule chance de trouver quelqu'un ou quelque chose de ma connaissance.

Sans y penser, je m'engage d'un pas distrait sur la route; le monstre vert qui arrive sur moi en rugissant me fait hurler d'effroi. L'autobus sans impériale s'arrête dans un affreux grincement de freins; je m'esquive à toute vitesse de l'autre côté de la route, le poil hérissé et la queue entre les pattes, tandis que le chauffeur me crie des insultes en écrasant rageusement son avertisseur. Blotti contre une haie, je roule les yeux vers lui qui embraye avec un dernier geste de menace. Le véhicule s'ébranle lentement.

Derrière les vitres qui défilent, des visages me considèrent fixement, accusateurs ou au contraire compatissants. Une seule paire d'yeux se fixe dans les miens, et soutient mon regard aussi longtemps que le lui permet la progression de l'autobus. Même alors, la petite fille se tord le cou, s'écrase le nez contre la vitre pour me voir autant qu'elle le peut.

C'est seulement lorsque le bus a disparu derrière le pont en dos d'âne que je comprends. La petite fille que j'ai contemplée et qui m'a

retourné mon regard, c'est ma fille, Gillian, que j'appelais Polly parce que je préférais ce nom! J'avais raison, Edenbridge est bien l'endroit où j'habite! Je les ai trouvées!

En fait, je ne les ai pas trouvées du tout. Le bus est parti et les souvenirs n'affluent nullement. Je me rappelle ces prénoms, et que celui de ma fille a provoqué un différend mineur, mais c'est tout. J'attends que des visions m'apparaissent, elles vont surgir, c'est certain!

Et rien ne vient.

Après avoir geint de déception et de regret, je me lance à la poursuite de l'autobus. Il faut que je le rattrape, je ne peux pas laisser passer une telle chance! De la bosse que forme le pont, je vois le bus arrêté à un stop à quelque distance. Aboyant comme un fou, je redouble de vitesse pour m'élancer dans la grand-rue. Je le vois devenir de plus en plus petit, et mes pattes se fatiguent de plus en plus. Je m'arrête enfin, à bout de forces.

C'est sans espoir. Le bus - et mon enfant - sont hors de vue.

Encore deux journées de recherche angoissée - tant dans la ville que dans ma mémoire - qui ne donnent aucun résultat. Grâce à la générosité de la cuisinière de couleur, je suis nourri régulièrement à l'hôpital, où je prends le petit déjeuner et le repas du soir. Le reste du temps se passe à explorer la ville et ses abords, sans aucun succès. C'est le troisième jour, un samedi sans doute à en juger par la quantité de gens faisant leurs courses, que la chance me sourit.

Ce samedi donc, je déambule dans la rue principale en essayant autant que possible de passer inaperçu (quelques personnes ont déjà voulu m'attraper depuis que mon image rôdant autour des boutiques leur est devenue familière), et je surveille la voie d'accès au parking situé derrière les commerces. C'est là que j'entrevois une petite silhouette connue, sautillante à côté d'une autre silhouette plus haute, celle d'une femme. Elles tournent un coin, je ne les vois plus, mais je sais immédiatement de qui il s'agit. Mon coeur saute dans ma gorge, mes pattes se mettent soudain à flageoler, je m'étrangle, je bafouille:

- Carol! Carol, Polly ! Attendez-moi! Ne... ne par-tez pas!

Médusés par mes aboiements, les passants stupéfaits me regardent prendre l'embranchement en titubant. C'est comme un mauvais rêve, le choc m'a coupé les jambes, qui refusent de remplir leur fonction.

Comprenant que c'est là une occasion que je ne peux me permettre de manquer, je veux me reprendre, faire passer la force de ma volonté dans mes membres tremblants. J'y parviens, mais j'ai perdu de précieuses secondes. Je m'élance à la poursuite des deux silhouettes, la mère et la fille, ma femme et mon enfant, et j'arrive juste à temps pour les voir grimper dans une Austin verte.

- Carol, attends! C'est moi!

Elles se retournent, regardent dans ma direction; la surprise, puis la crainte se peignent tour à tour sur leurs visages.

- Vite, Gillian, dit ma femme, monte en voiture et ferme la portière!

- Non, Carol! C'est moi! Tu ne me reconnais pas?

J'ai tôt fait de traverser le parking, et je jappe comme un forcené autour de l'Austin, tant je désire que ma femme me reconnaisse.

Toutes deux me contemplent fixement, avec une frayeur manifeste. Je n'ai pas le bon sens de me calmer, l'émotion me submerge. Carol baisse sa vitre, agite la main vers moi.

- Pschttt ! Allez va-t'en, sale chien!

- Carol, pour l'amour du ciel, c'est moi, Nigel!

(Nigel? C'était mon précédent nom, je m'en souviens. Je crois que je préférais Horace.)

- Maman, c'est le pauvre toutou de l'autre jour, je t'ai raconté, il a failli se faire écraser, intervient ma fille.

Ici, je marque un bref temps d'arrêt. Est-ce bien ma fille? Cette enfant me paraît plus âgée que dans mon souvenir, de deux ou trois ans au moins. Mais la femme est Carol, et elle a appelé la petite Gillian. Bien sûr que c'est ma fille!

Je saute sur le côté de la voiture, je presse ma truffe sur la vitre entrouverte.

- Polly, c'est ton papa! Tu ne te souviens pas de moi, Polly ?

Mes supplications n'y font rien. Carol me donne sur la tête une tape défensive, sans brutalité. Puis le moteur vrombit, la vitesse s'enclenche et le véhicule se met lentement en mouvement. Je hurle:

- Non! Ne m'abandonne pas, Carol! Je t'en supplie, ne me laisse pas!

J'accompagne la voiture en courant à côté, dangereusement près, mais elle prend de la vitesse et ne tarde pas à me distancer. Sachant que je ne pourrai jamais les rattraper, je sanglote de les voir m'échapper ainsi. Elles s'en vont, elles quittent ma vie une seconde fois... J'ai envie de me jeter sous leurs roues pour les forcer à s'arrêter, mais le sens commun et ma vieille amie la poltronnerie m'en empêchent.

- Revenez! Revenez, revenez!

Elles ne reviennent pas.

Je vois la frimousse aux yeux écarquillés de Polly comme la voiture suit la route sinueuse qui mène du parking aux faubourgs de la ville; elle veut que sa mère s'arrête et n'a pas gain de cause, car l'Austin s'éloigne à toute vitesse.

Plusieurs spectateurs me considèrent maintenant avec une certaine nervosité; j'ai heureusement la bonne idée de m'esquiver avant d'être signalé. Je prends le même chemin que la voiture; alors que je cours, voici que les souvenirs se mettent à affluer.

Je ne tarde pas à me rappeler où j'habitais.

CHAPITRE 17

Marsh Green est un minuscule village d'une seule rue, situé très près d'Edenbridge. Il possède une église à un bout, un pub à l'autre bout, un magasin qui vend de tout au milieu et quelques maisons de chaque côté. D'autres maisons se cachent un peu plus loin en retrait. C'est l'une d'elles que je contemple en ce moment.

Je sais que ma femme et ma fille vivent dans cette maison où j'ai autrefois vécu. Je m'appelais Nigel Nettle (eh oui!) et je venais de Tonbridge, dans le Kent. Dans ma jeunesse j'avais passé beaucoup de temps à travailler pour les fermiers de la région (d'où ma connaissance de la campagne et des animaux), mais professionnellement je me suis spécialisé - entre autres choses - dans les matières plastiques. J'ai réussi à monter dans la zone industrielle d'Edenbridge une petite usine de conditionnement souple qui a étendu ses activités à d'autres domaines à mesure que l'entreprise prospérait. De mon point de vue de chien, tout ceci me paraît fort ennuyeux, mais je suppose qu'à

l'époque, l'usine avait pour moi une grande importance. Nous avons emménagé à Marsh Green pour être plus près du travail, et j'ai eu à effectuer des voyages à Londres de plus en plus fréquents pour des raisons d'affaires (c'est pourquoi la route m'est aussi familière).

Aussi loin que je me souviens, nous étions très heureux : le temps n'avait pas émoussé mon amour pour Carol, devenu seulement plus facile à vivre. Polly était délicieuse, notre maison merveilleuse, les affaires se développaient rapidement. Alors que s'est-il passé? Je suis mort, tout simplement.

De quelle façon, et à quelle date (Polly me paraissait tellement plus grande que dans mon souvenir), il me reste à le découvrir; mais j'ai plus que jamais la conviction que ma mort est liée à cet homme mystérieux qui plane si souvent autour de moi, et se dérobe avant que je puisse le reconnaître. S'il menace encore ma famille - cette pensée m'obsède - et s'il a un rapport avec ma mort - quelque chose me dit qu'il en fut la cause - alors je trouverai un moyen de m'occuper de lui. Mais pour l'instant, je ne veux qu'être avec Carol et Polly.

C'est le milieu de l'après-midi, je crois; le soleil se cache derrière de gros nuages. Je me trouve au bas d'une route non goudronnée, en contemplation devant une petite villa au rez-de-chaussée de brique rouge, dont l'étage est recouvert de tuiles en terre cuite, les portes et les fenêtres peintes en blanc. Une chaleur m'envahit, et ma gorge se serre.

Il faut que je me calme, rien ne sert d'agir comme je l'ai fait en ville, cela ne ferait que les effrayer une nouvelle fois. Se contenir, se conduire comme un chien normal, voilà l'objectif; une fois qu'elles seront accoutumées à ma présence, j'aurai tout le temps de leur faire comprendre qui je suis réellement.

Avec la patte je pousse le loquet de la barrière, puis me faufile dans l'ouverture et monte l'allée en réprimant le tremblement de mes nerfs. Arrivé à la porte, je gratte le battant de ma patte.

Rien ne bouge. Je recommence sans plus de résultat. Je sais pourtant qu'elles sont là, puisque je vois l'Austin dans le garage ouvert.

J'aboie, discrètement d'abord, plus fort ensuite.

- Carol! C'est moi, Carol, ouvre!

Un bruit de pas résonne à l'intérieur. On traverse l'entrée. Par un

grand effort de volonté, je cesse d'aboyer et j'attends. La porte s'entrouvre à peine, un oeil glisse un regard par la fente.

- Maman, c'est encore ce chien! crie Polly.

L'ouverture se rétrécit encore; dans l'oeil qui me fixe, je lis à la fois de l'excitation et une vive inquiétude.

Un autre pas se fait entendre dans le hall, et l'oeil de Carol apparaît au-dessus de celui de ma fille. Elle me regarde avec stupéfaction.

- Comment est-il arrivé jusqu'ici? s'étonne-t-elle.

- Je me suis rappelé l'endroit où nous vivions, Carol. Je ne pouvais pas suivre la voiture, mais je me suis rappelé. Ça n'a pas été long!

J'ai beaucoup de mal à me contenir.

- Ouste! Va-t'en maintenant, sois gentil! m'exhorte Carol.

Je me mets à geindre. M'en aller, alors que je viens de les retrouver!

- Oh! maman, je crois qu'il a faim, dit Polly.

- Il peut être dangereux, chérie. Nous ne pouvons pas prendre le risque.

Je gémis de mon air le plus implorant.

- Je vous en prie, j'ai besoin de vous. Ne me ren-voyez pas.

- Regarde, maman, je crois qu'il pleure!

Je pleure en effet, des larmes roulent sur mes joues.

- C'est impossible, dit Carol, les chiens ne pleurent pas.

En fait, si. Quant à moi, je pleure à gros bouillons.

- Laisse-le entrer, s'il te plaît, maman. Je suis sûre qu'il ne nous veut aucun mal, plaide Polly.

Carol semble indécise.

- Je ne sais pas. Il n'a pas l'air très dangereux, mais on ne sait jamais avec les chiens. Ils sont un peu imprévisibles.

Je renifle, je prends l'air le plus pitoyable du monde, à faire fondre

le coeur le plus dur - et je sais que le coeur de ma femme n'est pas dur du tout.

- Bon, d'accord, laisse-le entrer, dit-elle avec un soupir.

La porte s'ouvre et je bondis, pleurant et riant à la fois, embrassant et léchant mains et jambes. D'abord saisies d'inquiétude, la mère et la fille reculent vivement, avant de s'apercevoir que je déborde simplement d'amitié.

- Il est trop gentil, maman! s'écrie Polly qui s'age-nouille pour mieux me câliner.

Un instant, la crainte se lit sur le visage de Carol, mais elle se détend en me voyant couvrir le visage de Polly de baisers mouillés. Te décrire l'extraordinaire bonheur de ce moment, c'est chose impossible. (A l'évoquer aujourd'hui, j'étouffe encore d'émotion.) Si ta vie se partage en épisodes, comme dans un livre, disons que ce serait la fin d'un chapitre. Peut-être même la fin du livre.

Ma femme se joint à ma fille pour me caresser; elle m'ébouffie doucement le poil, et je commets l'erreur de vouloir la prendre dans mes bras pour l'embrasser sur la bouche. Elle pousse un cri de joie horrifiée et nous roulons emmêlés sur le tapis, en riant et en nous débattant. Polly essaie de me tirer en arrière, et ses doigts qui s'enfoncent dans mes côtes me font hurler de rire. Quand elle voit qu'elle a trouvé le point sensible, elle continue impitoyablement à me chatouiller. La plaisanterie cesse à la première goutte d'urine qui jaillit de moi (j'essaie de toutes mes forces de me retenir, mais je n'ai jamais été en très bons termes avec ma vessie). Carol se relève d'un bond, m'attrape par le collier et me traîne jusqu'à la porte.

Je retrouve l'allée du jardin, et pour convaincre ma femme de mon absolue propreté, je me livre non sans exagération à la pantomime qui consiste à lever la patte (tout un art en soi) et arroser ses plates-bandes. Elle n'est pas vraiment ravie pour les fleurs, mais comprend que je tente de prouver quelque chose. J'attends patiemment, le regard éperdu levé sur elle, la queue qui s'agite frénétiquement. Je voudrais si fort la serrer dans mes bras, lui dire que je l'aime encore! J'attends qu'elle m'invite à rentrer dans la maison.

Quand elle le fait, je la remercie poliment et passe devant ses jambes comme une flèche.

Dans l'entrée, Polly se lance à ma poursuite. Comme j'aime l'entendre rire aux éclats! Lorsque j'arrive à la cuisine, j'arrête ma

course en dérapant. Je dévore la pièce des yeux, et les souvenirs me reviennent comme de vieux amis après une absence : l'énorme fourneau noir avec son four en fer, relique du passé que nous avons décidé de conserver; la table ronde en pin toute gravée d'initiales et des messages que nous voulions laisser à la postérité, les JE T'AIME et autres JOYEUX ANNIVERSAIRE; la pendule ancienne qui nous informait définitivement qu'il était quatre heures moins le quart, mais de façon si élégante; le vase jaune et bleu posé sur l'appui de fenêtre, qui a l'air d'un puzzle, résultat d'un patient assemblage effectué par mes soins après que Polly l'eut fait tomber par terre dans ses premiers essais pour marcher. Il y a aussi quelques éléments nouveaux çà et là, bien entendu, mais qui semblent étrangers, comme des intrus dans un souvenir. Je soupire, sur le point de fondre en larmes de nouveau, quand une main qui saisit mon collier coupe net ma nostalgie.

- Voyons un peu à qui tu appartiens, dit Carol en cherchant la plaque d'identité. Fluke? C'est ton nom?

Une main sur la bouche, Polly glousse de rire.

- Pas d'adresse? Personne ne veut de toi, apparemment? poursuit Carol qui secoue la tête d'un air chagriné.

Je secoue la tête aussi, pour dire que non, personne.

- On peut le garder? questionne Polly tout excitée.

- Non, répond fermement Carol. Nous l'emmène-rons au commissariat demain pour voir si quelqu'un a signalé sa disparition.

- Et on pourra le garder si personne ne le réclame?

- Je ne sais pas, il faudra demander à Oncle Reg.

Oncle Reg? Qui est celui-là?

En tout cas la réponse semble satisfaire Polly, qui commence à me caresser l'échine.

- Si nous donnions à manger à Fluke, maman? Je suis sûre qu'il a très faim.

- Oui, allons voir ce qu'il y a pour lui.

Carol va ouvrir un congélateur, une nouveauté de la cuisine, et en examine pensivement le contenu.

- Tu aimerais sans doute un gigot d'agneau ou un bon steak saignant, Fluke?

J'acquiesce en me léchant les babines par avance, mais elle ferme le congélateur et demande à Polly:

- Cours au magasin acheter une boîte de nourriture pour chiens. Cela devrait le contenter jusqu'à demain.

Polly saute de joie à cette idée, et son excitation me gagne.

- Je peux emmener Fluke, maman?

- D'accord, mais fais attention qu'il ne s'échappe pas dans la grande rue.

Et nous voici dehors, ma fille et moi, la fillette et le chien. Tout en jouant nous dévalons la petite route qui mène à la grande route et à l'unique boutique du village. Un moment, j'oublie que je suis le père de Polly pour devenir son compagnon. Je ne quitte pas d'un pouce l'enfant qui gambade, je saute seulement de temps en temps pour tirer sur son cardigan. Elle fait un faux pas et tombe; je lui lèche la figure avec anxiété, je veux aussi lécher ses genoux égratignés, mais elle me repousse en agitant un index désapprouvateur. Pendant qu'elle achète mon dîner à l'épicerie, je garde une conduite irréprochable, refusant de me laisser tenter par les chips dont les paquets sont si commodément empilés. Au retour, nous faisons la course. Je la laisse prendre l'avantage la plus grande partie du chemin, et quand elle atteint la barrière, je me cache derrière un arbre. Perplexe, elle regarde partout, elle m'appelle; je reste caché, riant sous cape dans les hautes herbes au pied de l'arbre. Elle revient sur ses pas, arrive à hauteur de ma cachette; je la contourne prestement, et file vers la barrière. Polly me voit et se lance à ma poursuite, mais je gagne facilement la course.

Elle parvient jusqu'à moi, hors d'haleine, réjouie, jette ses bras autour de mon cou et me serre à m'étouffer.

Nous rentrons dans la maison - ma maison - et Polly raconte à sa mère les péripéties du trajet. Une assiette contenant la moitié de la boîte est placée sur le sol, ainsi qu'un récipient rempli d'eau. J'enfouis mon museau dans la viande, et je vide l'assiette. Puis le récipient d'eau. Puis je réclame une portion supplémentaire, et je l'obtiens.

Tout est pour le mieux. Je suis chez moi, avec ma famille. J'ai le ventre plein et le coeur plein d'espoir. Je trouverai un moyen de leur

faire savoir qui je suis, et si je n'en trouve pas... en fait, est-ce si grave? Tant que je suis avec elles, que je peux les protéger, et garder le mystérieux étranger à distance, qu'importe mon identité réelle? Quant au commissariat demain, je ne m'inquiète pas : il n'y aura personne pour me réclamer, et je suis sûr que je saurai me faire aimer suffisamment pour qu'on veuille me garder. Oui, tout est pour le mieux.

Et tu sais que les choses ont l'habitude de mal tourner pour moi justement quand elles vont pour le mieux.

Nous nous installons pour la nuit (c'est ce que je crois du moins), Polly couchée au premier étage, Carol regardant la télévision sur le canapé, jambes repliées sous elle, et moi étendu tout près sur le plancher, qui ne la quitte pas des yeux. Parfois elle abaisse son regard sur moi, et sourit. Je lui rends son sourire, avec de profonds soupirs de contentement. Plusieurs fois j'essaie de lui révéler qui je suis, mais elle ne semble pas comprendre, et me dit seulement d'arrêter de geindre. Je finis donc par renoncer pour succomber à la fatigue qui m'envahit. Je ne songe pas à dormir - je suis trop heureux pour cela - mais je me repose en contemplant avec adoration les traits de ma femme.

Elle a un tout petit peu vieilli; il y a au coin de ses yeux et à la base de son cou des rides qui n'existaient pas autrefois. Il émane d'elle une sorte de tristesse profonde, de celles bien cachées qu'on devine plus qu'on ne les voit. La raison de cette tristesse me paraît évidente.

Je me demande comment elle s'est débrouillée sans moi, comment Polly a accepté ma mort. (Selon le blaireau, je suis définitivement mort en tant qu'homme. Comment, moi, ai-je accepté cela?) Le salon a conservé l'aspect douillet que je me rappelle si bien, mais l'atmosphère de la maison semble très différente à présent. Une partie de sa personnalité a disparu, celle qui me revenait. Ce sont ses habitants qui créent l'atmosphère d'un lieu, non le bois ou la brique ni aucun accessoire - qui ne créent que l'environnement.

Je cherche des yeux une photographie, espérant avoir un aperçu de mon image passée, mais à ma surprise je n'en vois aucune exposée. Y a-t-il jamais eu des photos de moi encadrées ici? Je me creuse la tête, mais comme chaque fois que je sollicite consciemment ma mémoire, mon esprit se vide. Les photos rappelaient sans doute des souvenirs trop douloureux à Carol et Polly; peut-être ont-elles été rangées quelque part en attendant qu'on les ressorte, une fois qu'elles pourront le supporter.

Mon affaire de plastiques a-t-elle été vendue ou fonctionne-t-elle toujours? Je n'ai aucun moyen de le savoir, mais je suis soulagé de constater que ma famille ne semble pas souffrir de privations, ce que confirment différents articles domestiques : le congélateur dans la cuisine, le nouveau poste de télévision du salon et quelques curieux meubles disséminés dans la maison.

Carol est toujours aussi séduisante, malgré ces rides révélatrices; elle n'a jamais été ce qu'on peut appeler belle, mais son visage possède une classe qui la fait paraître telle. Et ses formes à la limite de la rondeur, comme toujours, ses jambes longues et joliment tour-nées. O ironie, pour la première fois depuis que je suis chien, je ressens une émotion physique, une excitation particulière. Je désire mon épouse, mais elle est femme et je suis chien.

Vite, je porte mes pensées vers Polly. Comme elle a grandi! Elle a perdu son allure potelée de bébé mais elle est toujours aussi jolie avec sa peau claire et ses cheveux plus sombres qui soulignent les traits délicats de son petit visage. Tout à l'heure, j'ai été surpris et étrangement ému de la voir chausser des lunettes cerclées de brun pour regarder la télévision; je ne sais pourquoi, cela la rend encore plus vulnérable. Elle me plaît beaucoup; elle est devenue une fillette gentille, sans l'irritabilité ni la maladresse qui semblent le lot de beaucoup d'enfants de son âge. Entre sa mère et elle existe une intimité particulière, née peut-être d'une perte commune.

Comme je l'ai déjà noté, elle paraît avoir sept ou huit ans. Ceci m'amène à réfléchir. Depuis combien de temps suis-je mort ?

Dehors, le ciel s'est terni à mesure que la nuit approche, une fraîcheur s'est insinuée dans l'air, qui la rend plus présente. Carol met en marche l'un de ces longs radiateurs électriques (autre nouveauté, car dans le passé nous tenions beaucoup aux foyers ouverts, avec bûches, charbon et flammes, mais peut-être ce roman-tisme a-t-il disparu avec moi) et se rassied sur le canapé. La lumière de phares anime soudain la pièce, une voiture fait crisser l'allée de gravier. Elle s'arrête, et le moteur ronronne tandis que les barrières sont ouvertes. Carol tourne la tête vers la fenêtre puis reporte son attention vers l'écran; elle remet adroitement sa coiffure en place avec les doigts, lisse sa jupe sur ses cuisses. La voiture se remet en mouvement, la lumière de ses phares danse autour de la pièce avant de s'évanouir; puis le moteur s'arrête, une portière claque, une silhouette indistincte passe devant la fenêtre en faisant tambouriner ses doigts contre la vitre au passage.

Je relève brusquement la tête avec un grondement menaçant, en suivant l'ombre dû regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu à ma vue.

Carol se penche vers moi et me tapote la tête.

- Chut, Fluke! Couche-toi.

Une clef fouille la serrure, des pas résonnent dans l'entrée. Je suis debout. Carol saisit mon collier, l'air préoccupé. Je me raidis comme la porte du salon s'entrouvre.

- Bonsoir..., commence la voix d'un homme qui entre dans la pièce, souriant.

J'échappe à la poigne de Carol pour m'élancer vers lui. Un hurlement de rage et de haine monte du plus profond de moi.

Je le reconnais. C'est l'homme qui m'a tué!

CHAPITRE 18

Je bondis sur lui, mes crocs cherchent sa gorge. L'homme réussit à mettre un bras entre nous. Faute de mieux, j'y enfonce mes dents.

Carol hurle, mais je n'en tiens aucun compte : il n'est pas question que je laisse l'assassin l'approcher. Ma morsure lui arrache un cri de douleur, il agrippe mon pelage de sa main libre; nous tombons en arrière contre le montant de la porte et glissons à terre. Je l'attaque avec une férocité à la mesure de ma haine; je sens sa peur, et je la savoure.

Des mains m'empoignent par derrière : c'est Carol qui essaie de m'écarter, elle a sûrement peur que je tue cet homme. Je résiste : elle ne comprend pas quel danger elle court.

L'espace d'une seconde, je me trouve nez à nez avec lui. Comme ce visage m'est familier! Étrangement - est-ce un effet de mon imagination? - il me semble voir dans ses yeux que lui aussi me reconnaît. Après un temps d'arrêt très bref, le combat acharné reprend. Carol, les bras autour de ma gorge, m'étrangle et me tire en même temps; l'homme me tient le museau de sa main disponible; ses doigts qui enserrant ma mâchoire supérieure tentent de me forcer à lâcher prise. Leur action combinée produit son effet : je suis contraint d'abandonner.

Immédiatement, l'homme me frappe d'un coup de poing au bas-ventre. Je jappe de douleur, m'efforce sans attendre de reprendre ma respiration, et reviens à la charge. Malheureusement, mon adversaire a la possibilité d'enfermer ma mâchoire entre ses deux mains, me muselant ainsi étroitement. Je cherche à l'érafler avec mes griffes, peu efficaces contre son costume. Lui rentrer dedans ne l'est pas davantage, puisque les bras de Carol me retiennent par le cou. Je lui crie de me lâcher, et ne réussis à produire qu'un grognement sourd entre mes mâchoires emprisonnées.

- Tiens bon, Carol! dit l'homme dans un souffle. Mettons-le dehors!

En maintenant fermée ma gueule d'une main, il saisit mon collier et entreprend de me traîner à travers le hall. Carol l'aide en dégageant un bras de mon cou pour agripper ma queue. Propulsé de la sorte, je sens mes yeux se mouiller de déception. Pourquoi, pourquoi Carol aide-t-elle cet homme?

Alors qu'on me tire vers la porte d'entrée, j'aperçois Polly en haut des escaliers, le visage inondé de larmes.

- Reste où tu es! lui crie Carol qui l'a vue aussi. Ne descends pas!

- Qu'est-ce que vous faites à Fluke, maman? gémit la petite. Où l'emmenez-vous?

- Ne t'inquiète pas, Gillian, répond l'homme entre deux grognements. Il faut le faire sortir.

- Mais pourquoi? Qu'est-ce qu'il a fait?

On ne lui répond pas : comprenant que je perds du terrain, je suis repris de frénésie. Je me convulse tout entier, je me tords le cou, je laboure le tapis de mes griffes, en vain. Ils sont trop forts.

Nous arrivons à la porte. Craignant de lâcher prise, il dit à Carol de l'ouvrir. Elle s'exécute, je sens le courant d'air froid m'ébouriffer le poil. Dans un dernier effort désespéré, je parviens à m'arracher à la poigne qui me muselle pour crier:

- Carol, c'est moi, Nigel ! Je suis revenu! Ne le laisse pas me traiter ainsi!

Mais bien sûr, elle n'entend que les aboiements d'un chien fou.

Avant qu'on me jette dehors, je réussis encore à déchirer la manche

de l'homme, dont le poignet saigne. La porte claque sur moi.

Je vais et je viens à grands bonds, je me jette contre la porte en hurlant. La voix de Carol me parvient à travers le battant; elle essaie de calmer Polly. Puis j'entends la voix de l'homme. Les mots " chien fou " et " agresseur " frappent mon oreille, et je comprends qu'il parle à quelqu'un au téléphone. Il appelle la police.

- Non! Ne le laisse pas faire, Carol! Je t'en supplie, c'est moi!

Effectivement, il ne faut pas plus de cinq minutes pour qu'apparaissent des phares au bout du chemin; une voiture cahote vers la maison. En cet instant je cours d'une fenêtre du rez-de-chaussée à l'autre, en faisant grand tapage. Derrière les vitres, Carol, Polly et l'homme m'observent, le visage blanc. A ma consternation, l'homme a posé ses bras sur les épaules de Carol et de Polly.

La voiture s'arrête dans une embardée, les portières s'ouvrent d'un seul coup comme s'il lui était soudain poussé des ailes. En jaillissent deux silhouettes sombres, dont l'une transporte une longue perche munie d'une boucle. Cet objet, je sais à quoi il sert; je décide de ne pas leur donner l'occasion de l'utiliser. Je m'enfuis dans la nuit, mais pas trop loin cependant.

Plus tard, quand la police renonce à battre les alentours à ma recherche, je reviens comme un voleur. J'ai entendu des voix venant de la maison, les portières qui claquent, le moteur qui démarre, puis les pneus qui crissent en redescendant l'allée. Nul doute qu'ils reviendront demain pour examiner le terrain à fond à la lumière du jour; mais pour ce soir, je sais que je ne risque plus rien. J'attendrai que l'homme sorte de la maison, et je ferai tout mon possible pour le suivre - à moins que je ne lui règle son compte sur-le-champ? Non, ce ne serait pas malin; je ne réussirais qu'à effrayer une seconde fois Carol et Polly, et Carol rappellerait probablement la police. Et puis l'homme est un peu trop fort pour moi. Il y a bien mieux à faire : le suivre d'une façon ou d'une autre - peut-être arriverais-je à pister l'odeur de sa voiture (car même les voitures ont leur odeur particulière) - puis l'attaquer en jouant de l'effet de surprise. Un peu écervelé comme plan, me diras-tu. C'est qu'à l'époque, je suis vraiment dénué de cervelle. Alors je m'installe pour attendre. Et j'attends, j'attends...

L'idée me frappe comme la foudre quelques heures plus tard : il ne sortira pas de la maison cette nuit. Sa voiture est toujours dans l'allée,

il n'est donc pas déjà parti, et il n'y a aucune raison qu'il s'en soit allé avec la police. Il passe la nuit ici!

Comment peux-tu, Carol ? Évidemment, je suis froid dans ma tombe depuis deux ou trois ans au moins, j'en conviens, mais comment peux-tu avec lui, l'homme qui m'a assassiné? Comment peux-tu avec n'importe quel homme, d'ailleurs, après tout ce que nous avons partagé? Tu y attachais donc si peu d'importance, que tu aies oublié si vite?

Mon hurlement emplit la nuit. Quelques secondes passent, les rideaux bougent à la fenêtre de la chambre. Ma chambre!

Comment peut-on être aussi maléfique? Il m'a tué, et il a pris ma femme! Mais il paiera - oh! oui, je lui ferais payer!

Et je m'éloigne en courant de la maison. La regarder en imaginant ce qui s'y passe m'est une douleur insupportable. Je vais comme un fou en me cognant partout, à la grande frayeur des créatures nocturnes que je dérange ou que je réveille, et finis par m'effondrer en pleurant dans un creux recouvert de ronces. Je reste là jusqu'à l'aurore.

CHAPITRE 19

Prends patience, mon histoire touche à sa fin.

Refuses-tu encore de croire à mon récit ? Je ne saurais t'en blâmer, car je ne suis pas sûr d'y croire moi-même. Peut-être suis-je un chien victime d'hallucinations, tout simplement. Comment se fait-il que tu me comprennes, cependant? Car tu me comprends, n'est-ce pas?

Tu as mal? Dans un moment tu vas l'oublier. Le souvenir de la douleur ne reprend consistance que lorsqu'on l'éprouve à nouveau. Tu as peur? As-tu moins peur à présent, ou encore plus peur? Quoi qu'il en soit, laisse-moi poursuivre : tu ne vas nulle part, et j'ai tout le temps du monde. Où en étais-je? Ah oui...

L'aurore me trouve encore une fois en plein accès d'apitoiement sur moi-même, désorienté et déçu. Mais, comme je persiste à te le dire, les chiens sont d'incorrigibles optimistes : je décide donc de prendre mes malheurs du bon côté. Pour commencer, je veux en apprendre davantage sur moi-même - par exemple la date exacte de ma mort, et les circonstances où elle s'est produite. Le premier point ne posera pas

de difficultés, car j'ai une idée précise de l'endroit où je trouverai ma trace. Dans le cadre de mon environnement familial, vois-tu, les souvenirs ont commencé de filtrer. Souvenirs n'est peut-être pas le mot qui convient - disons plutôt qu'il s'agit d'éléments de reconnaissance qui reviennent peu à peu. Ici je suis sur mon terrain, je sais où je suis. J'espère maintenant que la mémoire des événements va me revenir aussi, bientôt.

Le second point - les circonstances de ma mort - sera moins facile à élucider. A ce sujet, je sens que les lieux familiers peuvent entrouvrir les vannes de la mémoire. Une visite à ma fabrique de plastiques me rendrait sans doute service.

Mais d'abord, quand suis-je mort?

Je sais où se trouve l'église qui domine le village (encore que l'intérieur ne me soit pas très connu), et n'ai donc aucune peine à situer le cimetière. La localisation de ma propre tombe se révèle plus ardue. Lire me pose quelques problèmes à présent, et beaucoup de pierres tombales sont trop superficiellement gravées. Je trouve la mienne après deux heures passées à loucher tant je me concentre, et suis content de constater qu'elle a encore un aspect net et bien tenu. J'imagine que cette recherche te paraît bien macabre; être mort, je te l'assure, est pourtant la chose la plus naturelle du monde, et cette flânerie à la recherche de ma propre épitaphe ne me perturbe pas du tout.

Une petite croix blanche marque ma dernière demeure, avec ces mots soigneusement inscrits au-des- Sous : " NIGEL CLAIREMOUNT - je ne plaisante pas - NETTLE. ÉPOUX BIEN-AIMÉ DE CAROL, PÈRE BIEN-AIMÉ DE GILLIAN. 1943 - -1975." Je suis décédé à l'âge de trente-deux ans, il semble donc peu probable que ce soit de mort naturelle. Suivent deux mots gravés dans la pierre qui me mettent les larmes aux yeux : " REGRETS ÉTERNELS " .

Vraiment? me dis-je amèrement.

Je repère l'usine avec la même facilité. Alors que je déambule en ville, je commence à me rappeler les boutiques, les petits restaurants, et les pubs. Comme j'aimerais entrer dans l'un d'eux et commander un demi! Au calme qui règne dans la grand-rue, je réalise que c'est aujourd'hui dimanche. D'ailleurs les cloches commencent leur sonnerie culpabilisante. L'heure est encore matinale, mais la pensée

que les pubs n'ouvriront pas avant quelques heures n'est pas le moindre de leurs attraits; je me souviens que j'ai toujours pris plaisir à boire un verre le dimanche midi.

La vue du bâtiment à un étage situé à un kilomètre environ de la ville réveille de vieilles impressions où se mêlent l'orgueil, l'excitation et l'anxiété. L'usine est petite, mais moderne et compacte, et je vois qu'on lui a adjoint récemment une aile supplémentaire conséquente. Une enseigne de plastique, dont je sais qu'elle reste allumée la nuit, s'étale en longueur sur la façade. On y lit : NETTLE & NEWMAN - PLASTIQUES ET DÉRI-VÉS, S.A.R.L.

Nettle et Newman... Newman? Qui est ce New-man... ? Oui, tu as deviné. Mon meurtrier est mon associé.

Tout commence à prendre forme, tout se met en place. Ce qui fait le plus mal, c'est qu'il ne s'est pas contenté de prendre mon affaire: il a pris ma femme aussi. Je me le rappelle très bien maintenant, son visage, toute sa personne se dessinent clairement dans mon esprit. Nous avons démarré l'affaire ensemble; partis de rien, nous avons partagé les échecs et fêté ensemble nos succès. Il avait un sens plus aigu des affaires (mais pouvait se montrer imprudent), tandis que j'avais une connaissance plus poussée - presque instinctive - des matières plastiques. Dire que j'étais si fier de mes connaissances! Cela me semble fou à présent. Le plastique, un sujet de fierté? Quelle sottise, ça ne se mange même pas!

Un temps, nous avons été très bons associés, presque comme des frères. Chacun respectait le flair particulier de l'autre, mais c'était souvent moi, malgré l'habileté de mon partenaire, qui avais l'intuition de certaines affaires. Je crois me souvenir aussi de mon entêtement quand je considérais qu'un parti était bon ou mauvais. Je pense que c'est de cette obstination que sont nés nos premiers différends.

Les épisodes de dispute ne m'apparaissent pas encore nettement, mais l'image de discussions passionnées lors des derniers jours de notre association me revient avec insistance. A un moment donné, il a semblé que notre désaccord doive aboutir à la dissolution de la société, mais qu'est-il advenu ensuite?

De toute évidence, j'ai été assassiné.

Newman. Reginald Newman. Oncle Reg! C'est lui que Carol appelait ainsi quand Polly lui demandait si on me garderait - " Attends qu'Oncle Reg rentre ", ou quelque chose comme ça. Le salaud! Si j'ai

eu conscience de ses intentions avant de mourir, est-ce la raison de ma différence? Suis-je comme ces malheureux fan-tômes que j'ai rencontrés, liés à leur existence passée par une injustice non réparée, quelque chose à accomplir qui les retient? La mémoire de souvenirs anciens qu'il m'a été donné de conserver (peut-être à cause de mon entêtement naturel?) est-elle destinée à remettre les choses en ordre?

Je me dresse tel un vengeur défiant l'adversité. Rien n'est pire qu'un imbécile ennobli par la vengeance.

L'usine est fermée aujourd'hui. J'en fais le tour en reniflant partout, intrigué par le nouveau bâtiment à l'arrière. Les affaires ont dû être bonnes depuis que je suis mort.

Au bout d'un moment, je commence à m'ennuyer. Étrange comme ce qui a occupé le plus clair de ma vie peut me paraître sans intérêt, dérisoire. Je crains d'ailleurs que, passées les premières émotions, tout cela ne me semble bien terne. Je quitte l'endroit pour aller chasser quelques lapins dans un champ voisin.

Un peu plus tard dans la journée, je reviens vers ma maison et suis surpris de la trouver vide. La voiture n'est plus là, et aucun bruit ne vient de l'intérieur. La maison a l'air d'une coquille vide, tout comme l'usine : les deux ont perdu toute signification. Privées de leurs occupants, et en dehors de mon implication directe, elles ne sont plus que des briques et du mortier. (A l'époque, je n'ai pas conscience de ce brusque détachement qui s'opère en moi; ce n'est qu'aujourd'hui, à mes heures de lucidité presque complète, que je mesure les changements intervenus dans ma personnalité au cours des années.)

L'inanition - ou du moins comment l'éviter - devient mon principal souci; je rebrousse donc chemin jusqu'à la rue du village et son épicerie toujours ouverte. Un raid fulgurant parmi les sachets de chips parfumés au bacon m'assure un déjeuner léger précédé d'un départ précipité de Marsh Green.

Une voiture en patrouille ralentit à ma hauteur, un agent passe la tête à la vitre et m'appelle avec trop de gentillesse. Aussitôt je m'enfuis à travers champs, car après mon agression sur la personne du cher Reggie la nuit précédente, je sais que la police locale est sur ses gardes : il n'est permis d'agresser un membre du public que si on a été entraîné à le faire.

Je passe une heure joyeuse à m'ébattre parmi un troupeau de moutons, récréation interrompue par l'apparition d'un féroce colley

qui me chasse. Les railleries des brebis devant ma retraite hâtive me vexent, mais comment raisonner leur gardien? C'est impossible, il est bien trop inféodé à l'homme.

Quelques lampées d'eau fraîche dans un ruisseaulet froufrouant, un petit goûter de trompettes-de-la-mort - des champignons comestibles - et une sieste dans les hautes herbes suffisent à remplir cette fin d'après-midi.

Je m'éveille revigoré et résolu. Je retourne à l'usine et je commence ma veille.

Il n'apparaît que le lendemain matin, beaucoup plus tôt que tous nos - je veux dire ses - employés. Je m'apprêtais à déguster un lapereau surpris tout endormi dans un champ voisin (désolé, mon instinct de chien prend le dessus de jour en jour et j'avoue ma fierté d'avoir tué cette proie) quand le bruit de sa voiture m'interrompt. Peu importe qu'une haie de séparation me dissimule aux regards, je m'aplatis dans l'herbe avec le grondement menaçant que savent produire les chiens. Sous le soleil qui tape déjà, il sort de sa voiture. Ses pieds sur l'asphalte soulèvent une fine poussière couleur de sable.

Mes muscles se contractent tandis que je me prépare à l'assaut. Je ne sais pas très bien ce que je peux contre un homme, mais ma haine laisse peu de place à la logique. Au moment précis où je vais me lancer en avant, une autre voiture débouche de la route et vient se ranger le long de la sienne. Un homme replet en costume gris en descend, qui fait à Newman un signe de la main. La figure m'est familière, mais quand l'image de cet homme replet en blouse blanche traverse mon esprit, je me rappelle : c'est le directeur technique, un brave homme manquant un peu d'imagination, mais assez consciencieux et travailleur pour le faire oublier.

- Quelle chaleur encore aujourd'hui, monsieur Newman, dit-il en souriant à mon ennemi.

- Oui, nous aurons aussi chaud qu'hier, je pense, répond Newman en sortant une serviette qu'il a prise sur le siège du passager.

- On dirait que vous avez pris un coup de soleil, observe le directeur. Vous avez passé le dimanche dans le jardin?

- Non, j'ai décidé de m'échapper un peu. Avec Carol et Gillian, nous sommes descendus sur la côte.

- Je pense qu'elles ont dû apprécier.

- Oh! oui, dit Newman avec un rire bref, j'ai passé trop de week-ends dans mes papiers ces derniers temps. Ce n'est pas drôle pour ma femme.

Le directeur acquiesce. Il attend que Newman ouvre la porte d'accès aux bureaux. Je l'entends demander:

- Et comment va-t-elle à présent?

- Oh... beaucoup mieux. Il lui manque encore, bien sûr, même après tout ce temps, mais on fait tout ce qu'on peut. Bon, nous allons voir ensemble le programme de la semaine pendant que nous sommes au calme...

Les voix sonnent plus creux comme ils entrent dans le bâtiment, et la porte se referme sur eux.

Sa femme? Elle l'a donc épousé? Je suis stupéfait, et j'ai encore plus mal. Il a vraiment tout eu, tout, tout!

Ma fureur fermente et bouillonne tout au long de la journée, mais je reste bien caché aussi longtemps que l'usine tourne et bourdonne d'activité. Et finalement, je retrouve mon sang-froid tandis que je guette dans l'ombre de la haie : j'attendrai mon heure, j'attendrai le moment le plus favorable.

Newman réapparaît vers midi, la veste sur le bras, la cravate dénouée. Il y a trop d'ouvriers tout autour, certains adossés à l'ombre du mur pour manger leurs sandwiches, d'autres se prélassant torse nu sous le plein soleil; je reste donc caché. Il monte dans sa voiture, abaisse sa vitre et part vers la grande route.

Je serre les dents de frustration. Mais j'attendrai.

Le meurtrier revient au bout d'une heure environ, mais cette fois encore, je ne peux rien tenter - trop d'activité alentour.

Je m'endors, et le soir vient. Les ouvriers - j'en reconnais maintenant la plupart - quittent l'usine, contents d'échapper à sa chaleur éprouvante. Le personnel de bureau, qui comprend deux secrétaires et un administrateur, les suit de près, puis le directeur technique une heure plus tard. Newman travaille toujours.

Quand le soir tombe, une lampe s'allume. Je sais qu'elle vient de

notre - de son - bureau. Je me glisse hors de ma cachette et avance à pas feutrés vers le bâtiment, les yeux levés vers la fenêtre éclairée. Dressé sur mes pattes postérieures, j'appuie mes pattes de devant sur la brique, mais même en m'étirant le cou à me rompre les tendons, je n'arrive pas à voir dans le bureau. Je ne vois que l'éclairage fluorescent du plafond, et rien d'autre.

Retombant sur mes quatre pattes, j'effectue un tour rapide de la bâtisse pour repérer d'autres ouvertures. Il n'y en a pas.

Comme j'achève le circuit, j'aperçois la voiture solitaire garée devant l'usine, là où il l'a laissée. En m'approchant, je remarque que la vitre du passager est restée ouverte. La journée a été très chaude.

Le programme à suivre me paraît évident; les moyens de le réaliser ne vont pas sans difficultés. Je dois m'y reprendre à quatre fois, péniblement, pour passer la partie supérieure de mon corps par cette ouverture. Quant au reste, il me faut beaucoup de tâtonnements et d'efforts pour le hisser par-dessus le rebord, en particulier mon ventre fragile. Finalement je m'écroule en tas sur le siège du conducteur, et j'y reste haletant en attendant que cesse la sensation douloureuse provoquée par les éraflures de mon abdomen. Après quoi je me glisse entre les deux sièges pour passer à l'arrière et enfin, tremblant de tous mes membres, je me cache dans la cavité sombre du plancher.

Il se passe au moins une heure avant que Newman décide qu'il a assez travaillé pour aujourd'hui et quitte le bureau. Le bruit de la porte qu'on ferme à clef me fait dresser les oreilles. La portière s'ouvre, une serviette atterrit sur le siège du passager. Je m'aplatis au sol. La voiture bouge quand il y grimpe; je fais de mon mieux pour contenir mon impatience de me jeter sur lui. Il met le moteur en marche, allume les phares, et fait marche arrière pour sortir la voiture de sa place de parking. En reculant, il laisse pendre sa main par-dessus le siège. La tentation de lui arracher les doigts est presque irrésistible; mais si je prétends me venger, ma seule force ne sera pas suffisante. Il me faut la vitesse de sa voiture.

Il vire pour s'engager sur la grande route et fonce vers la ville. Il doit traverser Edenbridge pour atteindre Marsh Green; comme les deux agglomérations ne sont pas très éloignées, je sais que je disposerai de peu de temps pour agir. Après la sortie de la ville, la route file en ligne droite avant de tourner à gauche vers Hartfield ; au sommet de la courbe une route plus petite bifurque sur la droite vers Marsh Green. La plupart des voitures prennent de la vitesse dans la ligne droite qui précède le virage; il fera probablement de même, car

la route sera plutôt vide à cette heure. C'est là que je compte entrer en action, même si cela signifie être tué aussi. Je suis déjà mort une fois; il me sera facile de réitérer. Qu'ai-je à perdre après tout? Une vie de chien?

La pensée de ce à quoi m'a réduit cet homme démoniaque me fait de nouveau bouillir le sang. La fureur m'étouffe. Un grondement sourd monte du tréfonds de moi-même, une lave en fusion à la mesure de ma haine, qui cherche son chemin, s'élève en bouillonnant dans le goulet brûlant de ma gorge, éclate enfin à la surface dans un hurlement strident, un paroxysme de violence.

Il jette un regard par-dessus son épaule, et je vois l'épouvante se peindre sur sa face, dans ses yeux agrandis qui roulent, tout blancs. Il oublie de lever le pied de l'accélérateur, et la voiture folle continue sur sa lancée. J'ai le temps d'apercevoir le virage qui va s'amorcer; je bondis, je lui plante mes crocs dans la joue.

Il se plie en deux pour essayer d'échapper à mes mâchoires; j'accompagne le mouvement, mes dents happent son oreille et la déchirent. Il hurle et je hurle aussi et la voiture hurle et va s'écraser avec nous loin de la route.

Mon corps projeté à travers le pare-brise est baigné soudain d'une lumière blanche aveuglante comme il frôle le capot dans le faisceau des phares. L'espace d'une fraction de seconde qui dure une éternité, j'ai la sensation de flotter dans un ventre incandescent. Puis l'obscurité et la douleur m'atteignent ensemble.

Alors tout me revient, et je comprends à quel point j'ai eu tort.

CHAPITRE 20

Reg Newman a été un véritable ami. Même après ma mort.

La découverte me frappe en même temps que la douleur. Je gis assommé et sans souffle dans l'allée poussiéreuse - cette voie semée d'ornières et de cail-loux qui bifurque de la grande route, et qu'utilisent les riverains. Nous avons eu de la chance : au lieu de foncer dans les arbres bordant le virage, la voiture a plongé droit dans l'allée, dont le remblai l'a arrêtée brutalement.

Les fragments s'assemblent; les pièces coïncident, le puzzle est complet. Je sais maintenant pour quelle raison j'ai gardé par-delà la

mort d'aussi mauvais souvenirs de Reg, pourquoi ma mort même a mélangé et déformé ces souvenirs. Je comprends par quel cheminement les bêtises de la vie peuvent fausser nos sens dans une vie ultérieure, et troubler la paix de notre âme. Je reste prostré tandis qu'affluent les souvenirs, que mon esprit accueille avec autant de honte que de soulagement. Si les images de mon ex-associé apparaissaient aussi vaguement à ma mémoire, c'est uniquement en raison du rapport qu'il avait avec ma mort. Une partie de moi-même voulait oublier les raisons et les circonstances de ma mort, parce que je ne pouvais m'en prendre qu'à une seule personne : moi.

Notre partenariat avait connu maints désaccords, que suffisait ordinairement à régler le respect que chacun de nous avait pour les qualités spécifiques de l'autre : le sens des affaires de Reg, ma science des matières plastiques. Cette fois pourtant, c'était différent : ni l'un ni l'autre n'était disposé à céder.

La controverse portait sur un point que nous devions fatalement rencontrer à un moment quelconque de notre développement : plafonner ou s'étendre. J'optais pour la première solution : maintenir notre position dans la production de plastiques souples, en l'améliorant et la diversifiant dans la limite de certains secteurs. Reg était partisan de l'expansion. Il voulait s'attaquer aux plastiques rigides, en explorant dans ce domaine les propriétés du polypropylène. Il soutenait que tôt ou tard le verre appartiendrait au passé, et serait remplacé par le plastique, plus durable; d'abord sur le marché du conditionnement, puis dans la plupart des autres secteurs où il était utilisé jusqu'alors. A cet effet le polypropylène semblait posséder la majorité des qualités requises transparence, solidité, résistance à toutes sortes de températures, durabilité dans presque toutes les conditions.

A l'époque, nous utilisions surtout le polyéthylène pour le conditionnement souple, sacs d'emballage, poches de surgelés, de produits maraîchers. Évoluer vers le plastique rigide exigerait un énorme investissement. Si je partageais les vues de mon associé quant à l'avenir des matières plastiques, j'avançais que nous n'étions pas encore prêts à nous aventurer dans ce secteur. Il faudrait mettre en place de nouveaux systèmes d'extrusion pour la transformation et le moulage des matériaux bruts; l'usine devrait s'agrandir ou déménager sur un site plus vaste. Il faudrait engager d'autres ingénieurs, une nouvelle équipe technique, et les frais de transport monte-raient en flèche à cause du plus grand volume des livraisons. L'opération nécessiterait un investissement d'au moins un million et demi de livres, ce qui signifierait faire entrer dans la société de nouveaux

partenaires, peut-être même fusionner avec une autre compagnie. Les affaires, arguais-je, étaient bonnes aujourd'hui; à d'autres compagnies d'ouvrir la voie en ces nouveaux domaines. Et ne serait-il pas inconséquent de notre part de prendre le risque d'une expansion si vite après la crise du pétrole? Si cela se reproduisait, ou s'il y avait des retards sérieux dans les livraisons du pétrole de la mer du Nord, plusieurs sociétés seraient en mauvaise posture. C'était le moment, au contraire, de maintenir notre croissance, d'atteindre un bon niveau économique, et d'attendre notre heure. Mais Reg ne voulait rien savoir.

Il me reprocha mon narcissisme, ma mauvaise volonté à introduire des étrangers dans l'affaire que nous avions montée. Il me reprocha mon incapacité à voir plus loin que le produit spécifique dont je m'occupais, à penser en termes d'avenir pour notre affaire. Il blâma mon entêtement, mon manque d'imagination. Je l'accusai de cupidité et le couvris de sarcasmes.

Nous avons tort tous les deux en ce qui concernait notre partenaire respectif, naturellement, et chacun le savait en son for intérieur, mais il faut des mots pour argumenter, et les mots exagèrent si souvent.

Le sommet fut atteint quand je découvris qu'il avait déjà entamé des négociations secrètes avec une entreprise de plastiques rigides. " Juste pour les sonder ", m'expliqua-t-il comme je le confrontais à ma découverte. (En l'absence de Reg, j'avais pris un appel d'un directeur de l'autre compagnie qui ne se doutait pas de ma résistance aux projets de mon associé.) Cette explication ne suffit pas à m'apaiser. Je me méfiais des " pratiques " en vigueur dans les milieux d'affaires, même si j'avais un vrai respect pour le flair de Reg, et je commençais à craindre que les choses n'aillent trop vite pour moi, que mes compétences techniques ne fassent pas le poids contre la politique des affaires. Aiguillonnée par cette crainte, ma colère éclata.

Pour Reg, la coupe était pleine. De son point de vue, il oeuvrait au mieux des intérêts de l'entreprise en négociant notre croissance; si nous refusions d'élargir notre secteur d'activité, il craignait que des sociétés plus importantes ne finissent par nous absorber. Que nous perdions en grande partie notre indépendance ne le contrariait pas; pour lui, on ne pouvait pas rester stable en affaires, mais seulement progresser ou régresser. Et voilà que je le retenais d'agir, que je me satisfaisais de laisser l'entreprise glisser dans la médiocrité!

Il me lance le téléphone à la tête et sort du bureau comme un fou.

Le combiné m'atteint à l'épaule et me renverse dans mon fauteuil. Je suis assommé, non par le coup, mais par la conduite irrationnelle de Reg. Ma fureur se réveille en quelques secondes, et je me précipite derrière lui.

J'arrive juste à temps pour voir sa voiture prendre en rugissant la grande route. Je cherche fébrilement mes clefs, me jette dans ma voiture, démarre comme le forcené que je suis et me lance à sa poursuite.

Les feux arrière de Reg sont deux petits points rouges au loin. J'écrase l'accélérateur pour les faire grossir. A toute vitesse nous traversons Edenbridge, empruntons la ligne droite puis le virage au bout, et trouvons l'obscurité de la campagne. Je lui fais un appel de phares, je veux qu'il s'arrête, je veux le tenir entre mes mains tout de suite. Sa voiture bifurque sur une route secondaire qui va le conduire à travers la campagne jusqu'à South-borough, où il habite. Je ralentis juste assez pour me permettre de négocier le virage.

Je freine à fond en m'apercevant qu'il s'est arrêté et attend. Ma voiture s'immobilise dans une secousse. Il sort de la sienne, marche vers moi à grandes enjambées. Il est tout près, il tend la main, il dit : " Écoute, nous nous comportons comme une paire de... " Je refuse de voir son expression d'excuse, sa main tendue prête à prendre la mienne dans un geste d'apaisement, je refuse d'écouter les paroles qui prétendent nous ramener à la raison.

J'ouvre brutalement ma portière, en heurtant la main qu'il me tend, je bondis sur la route et le frappe droit à la mâchoire du même élan. Puis je saute en voiture, enclenche la marche arrière et recule à toute allure vers la grande route. J'ai encore le temps de le voir se dresser sur un coude dans la lumière de mes phares, je vois ses lèvres bouger comme s'il appelait mon nom, et l'horreur envahir ses traits.

Et je suis sur la route, noyé de lumière blanche éblouissante. Je sens la voiture se soulever, j'entends quelqu'un qui hurle puis dans l'atroce douleur qui me traverse je comprends que c'est moi. Et la lumière, la douleur, le hurlement montent à leur paroxysme, et je suis mort.

Je flotte, et ma voiture n'est plus que débris, et la cabine du camion qui l'a heurtée est tout enfoncée; le chauffeur en descend, le visage blanc, l'air incrédule, et Reg pleure en essayant de m'extraire de l'épave, il m'appelle, il refuse de croire que mon corps recroquevillé a renoncé.

Après, il y a un vide. Et puis on me pousse, et je sors malgré moi du ventre de ma nouvelle mère.

Je me relève sur mes quatre pattes en titubant, étourdi. Si j'ai la tête qui tourne, ce n'est pas seulement à cause du choc physique, mais de la révélation que je viens de recevoir.

Reg n'est pas l'homme diabolique de mes rêves. Il s'est comporté en ami dans la vie, et aussi dans la mort. Il a accédé à mes vœux en gardant ses proportions à notre entreprise; le bâtiment supplémentaire est signe que l'usine est toujours rentable et se développe de la façon que je souhaitais, c'est-à-dire sans expansion spectaculaire, en améliorant la production existante. En a-t-il décidé ainsi par respect pour ma volonté, ou ses projets d'affaires ont-ils simplement échoué faute de ma collaboration ? La question ne se pose pas pour moi : je sais que la première hypothèse est la bonne. Et puis Reg, le célibataire endurci que j'avais taquiné tant de fois à propos de son mode de vie, l'ami qui avait reconnu très franchement n'avoir aimé qu'une seule fille dans sa vie, celle que j'avais épousée, Reg avait finalement sauté le pas. Pas seulement en mémoire de moi, par un noble souci d'assurer le bien-être de ma famille endeuillée, mais parce qu'il avait toujours aimé Carol. Il la connaissait depuis bien plus longtemps que moi (c'est lui qui me l'avait présentée) et une rivalité farouche nous avait opposés un temps jusqu'à ce que je l'emporte; alors il était devenu un ami intime de notre couple.

Si notre association s'était souvent révélée orageuse dans le travail, notre amitié avait rarement tremblé. Du moins jusqu'à notre dernier conflit. Celui-là, je sais qu'il le regrettait amèrement. Aussi amèrement que moi aujourd'hui.

Je porte mon regard vers la voiture, dont le moteur est arrêté mais les phares brillent encore. La poussière dérangée tourbillonne en volutes dans leur faisceau. Clignant des yeux, j'avance de quelques pas vacillants pour me mettre hors de leur portée, dans l'obscurité. Mes yeux s'habituent très vite au soudain changement de lumière, et je vois le corps de Reg à demi sorti du pare-brise en miettes, affalé en travers du capot. Il semble sans vie.

Le souffle coupé par la peur, je me lance en avant, je saute sur le capot. L'un de ses bras pend le long de la voiture. Son visage, blanc sous la lune, est tourné vers moi. Je me penche pour lécher le sang de sa joue déchirée, de son oreille, en lui demandant pardon de ce que j'ai fait, de ce que j'ai pensé. Ne meurs pas, Reg. Ne meurs pas

inutilement, comme moi.

Il remue, gémit. Ses yeux s'ouvrent et plongent dans les miens. Et pendant un instant, je jure qu'il me reconnaît.

Ses yeux s'agrandissent, son regard s'emplit de douceur. On dirait qu'il lit mes pensées, qu'il comprend ce que j'essaie de lui dire. Peut-être n'est-ce que l'effet de mon imagination, peut-être est-il simplement en état de choc, mais je suis sûr qu'il m'a souri, que sa main ballante cherche à me caresser. Un instant, puis son regard perd son acuité. Il glisse dans l'inconscience. A part celui qui coule de ses blessures à la joue et à l'oreille, il a peu de sang sur lui; c'est moi qui ai fait éclater le pare-brise lors du choc, son corps a simplement suivi. Le volant l'a retenu, sans causer trop de dégâts ainsi que je le vérifie, parce que ce type de volant se plie. Demain, il aura un énorme hématome sur l'abdomen, mais probablement rien de beaucoup plus grave. Sa tête a dû frapper le haut du cadre du pare-brise en passant au travers, ce qui a provoqué son évanouissement. Il n'y a pas sur lui d'odeur de mort.

Des voix montent du bout de l'allée. Des riverains qui sont sortis de chez eux et viennent voir la cause du fracas. Je décide qu'il est temps de partir : je n'ai plus rien à faire ici.

Je me penche sur Reg, je l'embrasse sur la joue. Il bouge un peu, mais ne reprend pas conscience.

Je retombe sur mes pattes, et m'éloigne à pas feutrés dans la nuit.

CHAPITRE 21

Voilà, vieil homme. Mon histoire est finie. Est-ce que tu la crois?

Ou est-ce que tu ne penses qu'à la douleur qui te rend fou ?

L'aube s'approche de nous peu à peu, et la mort - ta mort - s'approche avec elle. Quand hier soir je t'ai trouvé là au bord de la route, j'ai compris qu'il était trop tard pour chercher du secours. Le cancer que tu portes au ventre a déjà exigé son homme.

Depuis combien de temps marches-tu par les routes, sans attaches et oublié de tous? Que t'a fait la vie pour que tu la fuies ainsi? En tout cas, c'en est fait pour toi maintenant; tes années d'errance sont terminées.

Je me demande si tu peux comprendre tout ce que je t'ai dit? Je pense que c'est la proximité de ta mort qui rend notre communication possible. Tu es dans cet état de transition qui permet aux mourants de percevoir une foule de choses auxquelles ils fermaient leur esprit auparavant. Crois-tu encore que seul t'attend un grand vide noir, après? Ou l'enfer, ou le paradis?

Si seulement c'était aussi simple!

Je n'ai plus grand-chose à ajouter à mon histoire. Caché dans l'ombre, j'ai attendu qu'ils sortent Reg de la voiture, et j'ai vu qu'il avait repris connaissance. Il a même marché jusqu'à l'ambulance qui venait d'arriver. Je le voyais tourner la tête de tous côtés, fouiller la nuit du regard. Il me cherchait. Les gens qui le soutenaient ont dû le croire commotionné, parce qu'il ne cessait de demander où était le chien qu'il avait vu.

J'ai quitté la région peu après, mais avant de partir, j'ai rendu une dernière visite à ma tombe. Je ne sais pas très bien pourquoi je l'ai fait; peut-être était-ce une manière assez curieuse de me présenter à moi-même mes derniers respects. Cela représentait à mes yeux la fin de quelque chose. La fin d'une vie, peut-être.

On avait placé des fleurs fraîches sur la pierre tombale. J'ai compris que je n'étais pas oublié. Le souvenir du mari, du père, de l'ami s'estomperait avec le temps. Mais je serais toujours présent dans un coin de leur esprit.

Pour moi, cela devait tout changer. Les souvenirs pourraient s'attarder, refaire surface à l'occasion, mais l'émotion n'était plus la même. Mes émotions se trans-formaient très vite pour devenir celles d'un chien. En achevant ma recherche, j'avais vaincu un fantôme, le fantôme de l'homme que j'avais été. Je me sentais libre, libre comme l'oiseau dans le ciel. Libre de vivre comme un chien. J'ai couru pendant presque toute une journée; quand la fatigue m'a terrassé, les derniers vestiges de mon ancien moi s'étaient effacés.

Tout cela s'est passé il y a au moins deux ans de votre temps. Des réminiscences, d'anciennes habitudes me reviennent encore parfois, je me rappelle alors que j'étais un homme. Mais elles ne reviennent que dans mes rêves. Te trouver hier soir dans cette haie près de la route, mourant et épouvanté de mourir, a remué des impressions enfouies. L'aura d'agonie qui t'entoure les a réveillées, et avec elles sont venus les souvenirs d'autrefois, si clairs, si précis. Tu m'as sans doute aidé toi aussi, vieil homme; sans toi, je n'aurais jamais pu renoncer

complètement à mon héritage. Que disait donc le blaireau ? ” Tu es singulier. ” Avait-il raison? Peut-être. Peut-être que tout ce qu’il m’a dit était exact. Mon destin, c’est peut-être de me souvenir. Et de venir en aide aux gens comme toi. Peut-être.

Ce qui est sûr, c’est que j’oublie de plus en plus ce que j’étais pour devenir ce que je suis.

Et d’une façon générale, j’ai grand plaisir à être ce que je suis. Je vois la vie à un autre niveau : à hauteur de genoux d’homme. Et la différence est surprenante. Par exemple, si l’on s’approche toujours d’un endroit donné en venant de la même direction, et qu’un jour on décide d’arriver par la direction opposée, le paysage familier change d’aspect, il a l’air différent bien qu’il soit identique : c’est qu’on a changé de perspective. Comprends-tu ce que je veux dire?

J’ai parcouru le pays, j’ai nagé dans la mer. Je n’ai plus appartenu à personne, mais beaucoup de gens m’ont nourri. J’ai côtoyé tant d’espèces différentes que la migraine me prend si je tente de me les rappeler toutes; nous avons causé ensemble, mangé ensemble, joué ensemble. Les névroses du monde animal m’ont bien étonné, et bien amusé : j’ai rencontré un cochon qui se prenait pour un cheval, une vache qui bégayait, un taureau persécuté par une musaraigne qui habitait le même champ, un caneton qui se croyait laid (il l’était), un bouc persuadé d’être Jésus, un pigeon ramier qui avait peur de voler (il préférait marcher), un crapaud qui coassait des sonnets de Shakespeare (et presque rien d’autre), une vipère qui s’obstinait à vouloir se mettre debout, et un renard végétarien.

Je me suis battu avec une hermine (nous avons résolu au même moment de rompre le combat et de détalier - sinon, nous aurions été mis en pièces l’un et l’autre), j’ai tué un hibou qui m’attaquait, combattu une troupe de rats, j’ai été pourchassé par un essaim d’abeilles. J’ai taquiné des moutons, agacé des chevaux; j’ai philosophé avec un âne quant à l’influence possible de l’existentialisme en matière d’art, de morale et de psychologie. J’ai chanté avec les oiseaux, et fait des farces avec les hérissons.

Et puis j’ai eu des aventures avec sept femelles différentes.

Ton temps tire à sa fin, vieil homme; la mort est presque là. J’espère que mon récit t’aura aidé, j’espère qu’il a eu un sens pour ta tête fiévreuse. Sens-tu ce parfum enivrant que nous apporte l’air? Il signifie que je dois partir. C’est celui d’une dame de mes amies, tu comprends. Elle habite une ferme, trois champs plus loin, et elle est prête à

m'accueillir. Le seul problème est de l'éloigner de son abri, et de la jalousie du vieux fermier. Mais ça ne devrait pas être trop difficile pour un chien astucieux comme moi.

Encore une chose avant que je parte : l'autre jour, j'ai revu Rumbo. Je dormais sous un arbre, et j'ai reçu un gland sur le nez; comme je regardais autour de moi, une voix a claironné, " Salut, gamin! " Il était au-dessus de moi, souriant de toute sa frimousse d'écureuil. Il m'a encore bombardé de glands, mais quand je l'ai appelé par son nom il a eu l'air interdit, et s'est enfui précipitamment. Je savais que c'était lui parce que la voix - le type de pensée si tu veux - était identique; et qui d'autre m'aurait appelé " gamin " ?

Cela m'a fait plaisir, même si je n'ai pas eu envie de le suivre. C'était bon de savoir qu'un être comme Rumbo était revenu par ici, tout simplement.

Excuse-moi à présent, l'odeur de ma belle devient si présente que je ne saurais plus l'ignorer. Tu n'as plus besoin de moi maintenant, ce qu'il te reste à faire, tu dois l'accomplir seul. J'espère au moins t'y avoir aidé. Nous nous rencontrerons peut-être à l'improviste, un jour?

Au revoir. J'espère que tu seras un chien!

Le vagabond tente de suivre du regard le chien qui franchit la haie clairsemée puis gambade à travers les champs. Il n'y parvient pas; pour ses yeux si las, l'effort est trop intense.

Son corps convulsé de douleur semble s'amenuiser sous les haillons qui lui tiennent lieu de vêtements. Il gît sur le côté, sa joue grise contre l'herbe humide. Tout près de son oeil, une fourmi solitaire l'observe fixement, impassible.

Les lèvres du vagabond tentent de sourire, mais il a trop mal. En rassemblant ses dernières forces, il soulève une main tremblante, et trouve la concentration qu'il lui faut pour poser délicatement le doigt sur le corps minuscule sans l'écraser. Mais la fourmi se sauve, elle se cache dans la forêt des herbes. Dans un dernier frémissement de douleur, le vieil homme rend son dernier souffle, qui emporte avec lui sa vie.

La mort vient. Commence l'attente. Achievé d'imprimer en janvier 1998 sur les presses de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)
Dépôt légal : octobre 1992.

